

**Ecole Nationale Supérieure
des Sciences de l'Information
et des Bibliothèques**

Diplôme de conservateur de bibliothèque

MEMOIRE D'ETUDE

Des enfants racontent les livres qu'ils ont lus : analyse de leurs récits

Caroline Jaeger

sous la direction de
madame Odile Riondet
Institut de Formation des Bibliothécaires

1998

Première partie

Pourquoi et comment étudier les récits d'enfants ?

I. Introduction

C'est un fait bien connu des bibliothécaires des sections jeunesse qu'il n'est pas aisé d'obtenir des enfants des avis quelque peu consistants sur les livres lus : « ...nous voudrions souvent aller au-delà du premier échange suscité par notre propre parole pour écouter celle des enfants, tout en sachant que c'est difficile...Nous souhaitons en même temps laisser l'enfant libre de ce qu'il dit, éviter un questionnement inquisiteur ou qui le mettrait en difficulté : or la plupart des enfants ne sont pas habitués — hors d'un cadre scolaire que nous ne voulons pas reproduire — à formuler librement et en confiance des commentaires. »¹ Sans s'en rendre compte, ils appliquent au pied de la lettre le dixième des droits imprescriptibles du lecteur défendus par Daniel Pennac, celui de se taire !² Cependant, il est légitime que des prescripteurs cherchent à savoir comment l'enfant a reçu ce qui a été écrit, proposé et jugé par l'adulte : « De plus, nous ressentons le besoin et l'envie de savoir ce que les enfants ont pensé de nos propositions, cela nous aide à réajuster nos choix. »³

Au cours d'un stage précédent qui nous mettait pour la première fois en contact avec le public d'une bibliothèque jeunesse⁴, nous avons eu l'occasion de constater par nous-mêmes la difficulté qui vient d'être évoquée ; en revanche, les enfants se montraient souvent loquaces quand nous leur demandions s'ils voulaient bien nous raconter un livre qui leur avait plu. Il nous a semblé alors que le matériau obtenu était exploitable et pouvait éclairer, partiellement du moins, la relation de l'enfant au livre ; en effet, tout d'abord le choix que fait l'enfant lorsqu'on lui demande de raconter un livre qu'il a beaucoup aimé, ou qui l'a beaucoup marqué, permet de cerner ce à quoi, dans le vaste champ de la littérature jeunesse, il a été le plus sensible. D'autre part, la comparaison du livre lu et du

¹ Cf Blandine Aurenche, Geneviève Chatouillot, Hélène Giard, Florence Guardia et Zaïma Hammache, « Passeurs de livres », dans *la Revue des livres pour enfants*, n° 170, p. 56-61.

² Cf Daniel Pennac, *Comme un roman*, 1992, p. 197 : « En sorte que nos raisons de lire sont aussi étranges que nos raisons de vivre. Et nul n'est mandaté pour nous réclamer des comptes sur cette intimité-là. »

³ Cf Blandine Aurenche, Geneviève Chatouillot, Hélène Giard, Florence Guardia et Zaïma Hammache, *op. cit.* En outre, les discussions après la lecture (pas forcément immédiatement après, comme le soulignent les auteurs de l'article) au sein d'un groupe d'enfants, classe, club de lecture..., peuvent se révéler fructueuses, aussi bien par l'effet d'entraînement que peut avoir pour un enfant la parole d'un autre, que par la prise de conscience que la lecture est éminemment personnelle (on a le droit de dire « j'aime pas » par exemple).

récit qu'il en fait est susceptible de fournir des indices à la question suivante : « Que retire un lecteur de ce qu'il lit ? Qu'y apporte-t-il ? »⁵ (il s'agit moins de vérifier si le jeune lecteur est compétent ou pas — quoiqu'il soit par ailleurs essentiel de savoir si le niveau de difficulté d'un livre lui convient — que de mesurer l'apport mutuel du livre et du lecteur). Enfin, par-delà les spécificités propres au récit de chaque enfant, on peut espérer voir apparaître des traits communs touchant à la fois aux modes de lecture et d'appropriation d'un texte et aux goûts, aux aspirations des enfants en matière de littérature jeunesse.

Nous avons tenté de répondre à ces questions à partir de quinze récits obtenus de dix enfants (certains ont spontanément raconté plusieurs livres une fois qu'ils étaient « lancés », tandis que d'autres ont été revus après une première rencontre), qui ont tous accepté d'être enregistrés. Agés de 9 à 12 ans⁶, huit d'entre eux ont été rencontrés à la bibliothèque Crimée durant les mois de septembre et d'octobre, et deux autres au CDI d'un collège du quartier, grâce à la documentaliste. Il n'y avait comme seule condition à ces petits interviews que la règle posant que le choix du livre à raconter revenait totalement à l'enfant : certains récits ont duré 20 à 30 mn, d'autres 5 mn, certains enfants avaient le livre en mains, d'autres pas. Nos interventions se sont le plus souvent limitées à une question inaugurale pour amorcer la prise de parole de l'enfant et à quelques questions finales, mais dans un cas nous avons relancé à plusieurs reprises un enfant qui résumait plus qu'il ne racontait les livres qu'il avait lus. Il nous a semblé que les enfants interrogés n'étaient pas trop intimidés (les enfants vus au collège en particulier se sont montrés très bavardes ; peut-être est-ce dû à « l'entraînement » acquis les années précédentes au club-lecture organisé par la documentaliste) ; certains y ont même pris un certain plaisir, et d'autres, interrogés une première fois, sont revenus de leur plein gré pour raconter d'autres lectures. Bien sûr, il y a eu aussi des refus nets et catégoriques, et des enfants pressés par le temps lors d'une première rencontre et avec qui nous avons alors convenu d'un rendez-vous informel, qui ne sont pas revenus nous voir lors d'une autre visite à la bibliothèque. La très grande majorité des enfants interrogés sont des filles⁷. Enfin, si nous

⁴ Pour les besoins d'une enquête portant sur les facteurs qui influençaient (ou non) les choix des enfants en bibliothèque (sous la direction de Mme Riondet), nous avons passé, de février à avril 1997, plusieurs journées dans la section jeunesse de la bibliothèque Saint-Maurice à Lyon (8^e arr.).

⁵ Cf M. G. Fox, p. 47 et sq., dans *Le livre dans la vie quotidienne de l'enfant*, 8-10 février 1979, Paris, centre Georges Pompidou.

⁶ Nous nous étions fixé comme limites d'âge 8-12 ans. L'expérience à la bibliothèque du 8^e arrondissement à Lyon nous avait montré que les enfants de moins de 8 ans se prêtaient en général beaucoup moins facilement à ces questions. D'autre part, travailler avec des enfants de cette tranche d'âge permettait d'avoir affaire à un ensemble homogène de livres, a priori des petits romans.

⁷ Comme ailleurs, les bibliothèques parisiennes sont davantage fréquentées par les jeunes lectrices que par les jeunes lecteurs (52,3 % de filles parmi les usagers de moins de 15 ans). Le très net déséquilibre de notre échantillon s'explique aussi par le fait qu'instinctivement, nous nous dirigions plus souvent vers des enfants lecteurs de romans que vers des lecteurs de BD.

ne présentons que quinze récits, nous en avons en réalité recueilli une dizaine de plus, et nous avons vu cinq autres enfants en plus de ceux dont on a parlé. C'est sur cette liste un peu plus longue de titres que nous avons fondé des observations formulées en troisième partie. Les récits fournis ont été analysés par ordre d'arrivée, mais il est vrai que nous avons délibérément laissé de côté les livres de la collection Chair de Poule qui ont été racontés au CDI du collège, car dans le temps qui nous était imparti, il nous a semblé préférable d'aborder le « phénomène » que représente le succès de cette série de manière synthétique.

II. Les analyses structuralistes, littéraires et linguistiques du récit et les « grammaires du raconté »

Pour mener à bien la lecture comparée des récits d'enfants et des livres qu'ils avaient lus, nous nous sommes appuyés sur le cadre fourni par les analyses littéraires qui ont dégagé la structure interne des récits. Ce faisant, il a été possible de constater si les histoires racontées par les enfants obéissent aux lois du genre et reproduisent un schéma conforme à ce qu'ont pu élaborer les analystes qui ont travaillé dans la voie frayée par Vladimir Propp⁸.

L'influence de ce dernier s'est révélée considérable à partir des années soixante, et de nombreux chercheurs ont repris ses théories, les ont affinées, et se sont penchés sur d'autres formes de récits (les bandes dessinées, les histoires drôles, les spots publicitaires, au même titre que les contes, les romans etc...). Le corpus auquel s'est attaché Propp se limitait en effet aux contes russes recueillis par Afanassiev ; frappé par les nombreuses similitudes qu'on y trouvait de l'un à l'autre, il en a déduit une organisation sous-jacente commune : dans tous les contes, on retrouve 31 fonctions de personnages, se succédant dans un ordre rigoureux et immuable (par exemple, la fonction I correspond à l'éloignement d'un des membres de la famille du héros, la fonction VIII, à partir de laquelle le récit commence vraiment, à un manque ou à un méfait subi par le héros, la fonction XII à l'épreuve qu'il doit affronter...)⁹.

Si Jean Perrot parvient à appliquer à plusieurs albums un découpage conforme au schéma de Propp¹⁰, si Gianni Rodari s'est inspiré directement des fameuses fonctions

⁸ Cf Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Seuil, 1970. Il ne faut peut-être pas attribuer à Propp seul la paternité de la narratologie (cf Jean-Michel Adam, *Le récit*, p. 21 et sq.)

⁹ Cf Vladimir Propp, *op. cit.*, chap. 3, « Fonctions des personnages », p. 35 et sq.

¹⁰ Cf Jean Perrot, *Du jeu, des enfants et des livres*, 1988, p. 119 : « Chaque récit, certes, n'exploite pas en entier ce schéma, mais le garde virtuellement présent comme référence pour en jouer dans un projet narratif qui, faisant la part de l'imaginaire collectif et de l'imaginaire personnel, oriente la transformation

pour écrire ses livres¹¹, nous avons toutefois cherché chez d'autres auteurs des schémas plus facilement généralisables. C'est en particulier celui de Labov et Waletzki¹², revu par Jean-Michel Adam¹³, qui nous a été utile ; ces deux chercheurs en sociologie et en linguistique ont étudié plusieurs centaines de récits oraux, émis en situation, recueillis auprès d'enfants de ghettos noirs américains et par cette démarche, ont réussi à prouver (et c'était bien leur objet) que les récits des enfants noirs américains suivaient une organisation comparable à celle des contes et des récits de tradition littéraire. Le récit peut alors se découper comme suit :

- Orientation ou encore cadre ou situation initiale du récit, qui renseigne sur les personnages, les lieux, le moment.
- Complication, qui prend souvent la forme d'un événement ou d'une action ayant un caractère inattendu et qui introduit une rupture dans le déroulement normal des faits
- Développement-action et tentatives des protagonistes
- Résolution, qui marque l'achèvement des événements
- Situation finale, résultat-conclusion

On peut remarquer que le découpage du récit en cinq séquences rejoint la structure du « noyau narratif canonique » envisagé par d'autres théoriciens¹⁴. Pour Michel Fayol, il est même « assez facile de mettre en relation, au moins au niveau des concepts manipulés sous des vocables souvent très différents, les catégories isolées par Barthes, Bremond et Propp avec celles utilisées par Labov »¹⁵

Nous avons eu recours également au « schéma actanciel » de Greimas¹⁶. A partir du chapitre 6 de Propp, où sont présentées les sept « sphères d'action » qui permettent de regrouper les nombreuses fonctions (par exemple, les fonctions XII et XIV de mise à l'épreuve du héros et de transmission de l'objet magique appartiennent à la sphère d'action du donateur), Greimas a dégagé six grandes catégories d'« actants » entretenant entre eux trois types de relations :

du modèle dans un sens chaque fois bien défini et répondant à des besoins spécifiques appropriés à l'âge du lecteur qu'il sollicite. »

¹¹ Cf Gianni Rodari, *Grammaire de l'imagination*, 1979.

¹² Cf Labov et Waletzki, *Le parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, Minuit, 1978.

¹³ En effet, Labov et Waletzki « ont quelque peu négligé la dimension structurelle », pour insister sur « la dimension évaluative qui précise le point central du récit » et « qui révèle l'attitude du narrateur vis-à-vis de sa production en accentuant certains aspects plutôt que d'autres. » (cf Jean-Michel Adam, *Le récit*, p. 85 et Michel Fayol, *Le récit et sa construction*, p. 26). Ainsi dans certains modèles proposés par les deux chercheurs, la séquence « développement-action » disparaît au profit de « l'évaluation. »

¹⁴ Cf Jean-Michel Adam, *op. cit.*, p. 84. On peut mentionner par exemple les séquences élémentaires isolées par Paul Larivaille à partir des 31 fonctions de Propp : Etat initial (méfait accompli ou manque), Provocation (épreuve qualifiante proposée au héros), Action ou réaction du héros (prouesse du héros), Sanction (salut du héros), Etat final (apothéose) (dans Michel Fayol, *Le récit et sa construction*, p. 13).

¹⁵ Michel Fayol, *op. cit.*, p. 26.

¹⁶ Jean-Michel Adam, *op. cit.*, p. 59-65.

- une relation de désir relie le *sujet* à l'*objet* ; le sujet peut se dédoubler en sujet d'état (qui ne fait que désirer) et sujet transformateur (qui agit). Ainsi dans une histoire où le héros est chargé d'aller quérir un objet magique pour que guérisse un roi malade, le héros est le sujet transformateur et le roi le sujet d'état. Il se peut aussi que les deux facettes du sujet se retrouvent dans le même personnage.
- une relation de communication relie le *destinateur* ou donateur de la quête au *destinataire*, à travers le sujet en quête de l'objet de valeur. Le destinateur est celui qui sait et qui « fait vouloir » le sujet ; le destinataire est celui qui reçoit l'objet de la quête et qui peut reconnaître et récompenser le héros (contre-don).
- une relation de lutte peut faire obstacle aux deux relations citées précédemment. Interviennent ici l'*opposant* qui contrarie les actions du sujet, et l'*adjuvant* qui au contraire l'aide dans la réalisation de sa mission.

Un même personnage peut assumer simultanément plusieurs « pôles actanciels », de même qu'un même pôle peut être investi par plusieurs personnages différents (le destinateur peut être son propre destinataire ; un héros-sujet peut rencontrer sur sa route plusieurs adjuvants ou opposants).

Enfin, la théorie de Greimas sur « l'inversion des contenus » a attiré notre attention sur les « bornes » du récit. En effet, parce que « toute intrigue se fonde sur le changement »¹⁷, l'opposition entre le début et la fin du récit apparaît comme un facteur déterminant de sa cohérence. Michel Fayol a montré que cette opposition est un critère essentiel de l'acceptabilité intuitive des récits¹⁸. A ce critère important de définition du récit, il faut toutefois ajouter l'inscription de l'histoire dans la temporalité, la mise en valeur d'un personnage, la succession logique des événements et l'intégration de toutes les actions dans un même procès etc... ; ce sont tous ces éléments qui confèrent au récit sa logique très artificielle et qui donnent au lecteur le sentiment d'une tension qui emporte toute l'histoire vers sa fin.

III. Le travail du lecteur

¹⁷ Ducrot O. et Todorov T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, 1972, dans Michel Fayol, *op. cit.*, p. 15.

¹⁸ Des petites histoires ont été proposées à des adultes, histoires « qui, soit ne recèlent pas de contraste entre état initial et final..., soit en comportent un, celui-ci pouvant être banal (événement ordinaire, emboîté entre deux « frontières » : partir/revenir) ou relié à un événement imprévu impliquant des liaisons causales. » Ce sont celles de la troisième catégorie, qui respectent le mieux la notion « d'inversion de contenus », qui ont été jugées comme des histoires bien construites et complètes par la majorité des adultes interrogés. Cf Michel Fayol, « A propos de la clôture des récits », dans *Psychologie française*, 1980, n° 25, p. 139-147

« La narratologie a aujourd'hui délaissé quelque peu l'approche formelle et structurale pour mieux s'intéresser à la communication entre le lecteur et l'auteur »¹⁹. En effet, dans « la coopération interprétative », selon l'expression d'Umberto Eco, qu'implique l'acte de lecture entre le narrateur et le lecteur, ce dernier ne se contente pas de reconstituer le sens du texte, il le constitue²⁰. Les psychologues cognitifs se sont intéressés, à la suite de Bartlett²¹, à cette capacité du lecteur « à remplir les vides contenus dans tout récit, à projeter son propre univers ».

Les expériences de Bartlett sur la mémorisation d'un conte indien traditionnel par plusieurs sujets adultes occidentaux (c'est à dessein qu'il a choisi un récit issu d'une culture différente) l'ont amené à constater lors des rappels de nombreuses modifications du récit original, qu'il a classées en grandes catégories :

- reformulation propre qui affecte beaucoup la forme littéraire
- réduction de la trame événementielle aux faits saillants de l'histoire, la trame tendant à se stéréotyper au fur et à mesure des rappels
- reconstruction, élaboration du récit qui procède d'une sorte de besoin de rationalisation, de mise en cohérence avec les attentes, les connaissances et les capacités de compréhension du sujet.

Pour expliquer ces résultats, Bartlett a recours à l'existence d'un « schéma », c'est-à-dire une organisation très générale à partir de laquelle les individus procèdent au traitement des récits ; grossièrement, les informations transmises par un texte subissent un filtrage à l'entrée puis une réorganisation, en fonction des connaissances de l'individu et de sa recherche de cohérence.

Dans les années soixante-dix, de nombreux chercheurs se sont proposé de définir et de préciser ce qu'était au niveau des structures mentales ce schéma qui préside au traitement du récit²². Ainsi, au cours de son développement, l'individu acquerrait une structure chronologico-causale cognitive avec des catégories (cadre, épisode, tentative...) et des relations (rendre possible, motiver, entraîner), homologues dans les grandes lignes aux analyses structurales mises au point par les « grammairiens du récit », de Propp à Barthes. Aussi ces recherches ont-elles privilégié l'aspect le plus général du schéma, qui

¹⁹ Cf Jean-François Dortier, « La force des histoires », dans *Sciences humaines*, n° 60, avril 1996 : Le sens du récit, p. 12-13.

²⁰ Cf Jean-Marie Goulemot, « De la lecture comme production de sens », dans *Pratiques de lecture*, sous la direction de Roger Chartier, 1985, p. 90-99.

Les analyses des récits d'enfants que nous allons présenter repose donc sur la théorie que la lecture est un processus actif, et que le lecteur n'est pas « innocent », « vierge » face au texte. Mais notre cadre d'analyse reste celui de lectures individuelles, particulières ; nous n'abordons pas l'étude de la réception d'une oeuvre déterminée, par tout un public, à un moment donné (ce que fait Jean-Marie Goulemot ici à propos de la lecture de *l'Education sentimentale* par ses étudiants, avant et après mai 68, tout comme l'ont fait d'autres auteurs à la suite des travaux de l'Ecole de Constance).

²¹ F. Bartlett, *Remembering*, 1932, 5^e éd., 1964.

relève d' « une organisation générale, inhérente au récit et commune à tous les individus ». Ils ont par là même insisté sur le traitement descendant de l'information (ou encore, par concept) : le lecteur s'appuie sur des données globales (le titre de l'oeuvre, le thème principal, ce que le lecteur connaît de l'auteur, du personnage principal etc...) pour trouver du sens à ce qu'il lit et construire une représentation, et parmi ces données figurent les catégories du schéma narratif, qui sont comme des cases vides organisées en un ordre canonique, créant chez le lecteur une attente face au texte. Mais ce mode de lecture est complété par le traitement ascendant : le lecteur identifie les signes qu'il lit, et à partir d'eux, donne de la signification à ce qu'il lit et bâtit une représentation. Ces deux traitements sont en perpétuelle interaction, mais c'est depuis peu que l'on s'intéresse vraiment à la prise d'informations au niveau le plus superficiel.

La validité psychologique du schéma est depuis peu mise en doute, notamment à cause de son caractère hypothétique²³. Il reste cependant que la présentation des faits en un ordre canonique facilite bien leur mémorisation, tandis que toute modification de cet ordre « entraîne un accroissement du temps de traitement et une réorganisation des épisodes remémorés ». En outre, certains épisodes sont d'une manière générale mieux rappelés par les individus (le début et la fin). En fait, le schéma garde sa pertinence psychologique, surtout pour rendre compte du traitement que l'on fait subir aux informations pendant la lecture; en revanche, pour expliquer les phénomènes observés lors des épreuves de mémorisation, il faut tenir compte de l'accessibilité plus ou moins grande des informations stockées.

IV. L'enfant et le récit²⁴

Avoir en tête le schéma narratif des psychologues cognitifs, maîtriser intuitivement les catégories du récit, permet de reconnaître les formes narratives et d'en produire. Or ce sont des automatismes que l'enfant n'acquiert que progressivement, tant en production qu'en compréhension.

Très tôt, l'enfant est capable de relater sous la forme de l'annonce d'une nouvelle, au passé, un événement ayant eu lieu. Mais la production d'un enchaînement de phrases relatives à plusieurs événements reliés entre eux est une opération plus complexe : vers trois ans, l'enfant raconte de manière autonome, mais ses propositions n'ont pas de relation entre elles, ou quand elles en ont, elle relatent un événement banal et quotidien.

²² Cf Michel Fayol, *op. cit.*, p. 45 et sq.

²³ Cf Guy Denhière, « Schéma(s), vous avez dit schéma(s) ? », dans *Bulletin de psychologie*, 1981-1982, n°35, p. 717-731.

²⁴ Cf Michel Fayol, « L'acquisition du récit : un bilan des recherches », dans *Revue Française de Pédagogie*, 1983, n° 62, p. 65-82. Voir aussi *Le récit et sa construction*, p. 77 et sq.

Vers 5 ans apparaissent des narrations qui se rapprochent de ce qu'on peut appeler des récits (enchaînement de propositions dont chacune partage un élément avec la suivante, progression de l'histoire vers un sommet, focalisation sur un personnage, mais souvent il n'y a pas de « clôture »), elles restent cependant minoritaires. Et surtout, si les jeunes enfants de 5-6 ans arrivent à construire des petits récits, c'est de manière spontanée, et en situation (ils réagissent sur un événement qui les a frappés). Ce n'est que vers l'âge de 8 ans que l'enfant peut produire des récits bien construits, ne se référant pas obligatoirement à une situation qu'il vit directement. D'autre part, il apprend progressivement à tenir compte de son destinataire (son récit se fait plus clair, il n'est plus besoin de partager son expérience pour comprendre son récit), et les thèmes qu'il aborde témoignent d'une décentration croissante.

De même en compréhension, l'âge à partir duquel les enfants « accèdent à une saisie globale des histoires et de leur agencement » est 8 ans. Auparavant, les enfants de 3-4 ans ne sont capables de suivre une histoire que si elle est accompagnée d'images (et ils peuvent manifester à l'égard d'un album une grande « réactivité ») ; ils peuvent s'en passer vers 6-7 ans, mais leurs rappels sont très lacunaires (ils se limitent au début, à la fin, aux personnages principaux, aux faits très marquants). A 8 ans encore, il accepte le principe du résumé (mais ne le maîtrise pas encore bien), tandis que les enfants plus jeunes ne saisissent pas, et donc ne hiérarchisent pas les différentes unités du texte.

Tous ces progrès dans l'acquisition du récit renvoient à l'évolution du statut que l'enfant attribue à la langue : plus il grandit, plus il se détache de l'idée que la langue est un « décalque du réel », et plus il comprend que la langue sert à construire le « référent ». D'autre part, le jeune enfant semble assez tôt disposer d'un « schéma narratif » qui s'apparente aux modèles élaborés par les théoriciens du récit et qui « guide la compréhension du récit », mais à 9-10 ans, sa mémoire de travail augmente, il peut donc plus facilement solliciter ce schéma.

Cette première partie visait à exposer dans quels buts pratiques (l'appréhension du lien que noue l'enfant avec un livre), sur quels fondements théoriques (la contribution du lecteur à l'élaboration du sens du texte) et avec quels outils (les modèles de récit) nous avons abordé les récits suivants.

Deuxième partie

Analyses des récits

1. *Charlie et la chocolaterie*, Roal Dahl, Gallimard, Folio Junior, 1967 (mais l'édition à partir de laquelle nous avons travaillé est celle de 1987), par **Rina**, 10 ans _ (livre en main).
2. *La sorcière de la rue Mouffetard*, Pierre Gripari, Gallimard, Folio Junior, 1983, par **Elodie**, 9 ans
3. *Qui a tué Minou-Bonbon ?*, Joseph Périgot, Syros, la Souris noire, 1986, par **Elodie**
4. *Graine de monstre*, Marie-Aude Murail, Bayard, J'aime Lire, par **Elodie** (livre en main, et livre lu à deux reprises)
5. *Ma Montagne*, Jean George, Ecole des loisirs, Medium Poche, 1987, par **Benjamin**, 12 ans
6. *Etoile Noire, Aube Claire*, Scott O'Dell, Ecole des loisirs, Medium Poche, 1989, par **Benjamin**
7. *Sarah Ida*, Robert Bulla Clyde, Pocket, 1980, par **Azrah**, 11 ans _
8. *Matilda*, Roald Dahl, Gallimard, Folio Junior, 1990, par **Azrah**
9. *C'est pas de ton âge*, Brigitte Smadja, Bayard, Je Bouquine, par **Julie**, 9 ans
10. *On a marché sur la lune*, Hergé, Casterman, 1954 (réed. 1988), par **Mohammed**, 9 ans
11. *L'horloge maudite*, R. L. Stine, Bayard, Chair de Poule, 1997, par **Mohammed**
12. *Astérix chez les Bretons*, Goscinny, Uderzo, par **Salah**, 11 ans
13. *Le faucon déniché*, Jean-Côme Noguès, 1973, Hachette, Le livre de poche, par **Alice**, 12 ans (collège Bergson)
14. *Baby-Sitter Blues*, Marie-Aude Murail, Ecole des loisirs, Medium Poche, 1989, par **Kahina**, 12 ans (collège Bergson)
15. *L'heure des mamans*, Bruno Heitz, Circonflexe, 1992, par **Assita**, 11 ans (livre en main)

1. *Charlie et la chocolaterie* par Rina (10 ans1/2)

- Vous pouvez me poser des questions au début ?

- Ca raconte quoi Charlie et la chocolaterie ?

- Ca raconte...un garçon qui s'appelle Charlie. Il est très pauvre ; il habite dans une maison

mais en bois. Et il a ses quatre grands-parents dans un lit.

- Tous les quatre dans un lit ?

- Oui, mais dans un lit à deux personnes, ça veut dire qu'il y a deux personnes au début, et à la fin il y en a deux autres.

- Comment ça au début et à la fin ?

C'est-à-dire un lit c'est...d'un côté il y a...ils dorment en fait tête et queue. Les quatre ils dorment tête et queue. Et son père il travaille, mais il reçoit pas beaucoup pour avoir assez...pour avoir une maison. Et Charlie il est dans une école. Tous les matins, il passe par une chocolaterie et chez lui, il meurt de faim, il sait pas vraiment quoi manger, je veux dire il laisse à ses grands-parents le manger parce que ses grands-parents ils sont un peu vieux. Il laisse le manger pour ses grands-parents et chaque matin, il regarde par la fenêtre de sa maison. Il regarde en fait la chocolaterie, c'est la plus grande chocolaterie - en fait, c'est imaginaire. C'est la plus grande chocolaterie, et le propriétaire, il s'appelle Wonka, c'est américain. Et ses grands-parents, heu non, son grand-père lui racontait chaque soir une histoire de la chocolaterie et à la fin, Charlie il était très intéressé, et le grand-parent une fois il lui a dit : « personne ne pourra rentrer dans cette chocolaterie ». Alors Charlie il était très triste, parce que lui il voulait rentrer, il y avait plein de choses intéressantes. Il voulait rentrer, il était un peu triste. Et...tout à coup, juste quand ils venaient de parler de ça, le lendemain matin, y a un journaliste qui vient avec des journaux, et il les vend, et qu'est-ce qu'il y a marqué dans le journal ? Que la chocolaterie de Wonka, elle est ouverte. Mais à condition...il faut acheter des chocolats et dans ces chocolats il y a des papiers d'or où il y a marqué : « Vous avez gagné et vous pouvez rentrer dans ma chocolaterie. » Il faudra cinq enfants, c'est-à-dire cinq gagnants mais enfants. C'étaient des tickets d'or en fait. Et Charlie, il était très intéressé, mais il savait pas avec quoi acheter. Et il se rappelle que c'était bientôt son anniversaire. Et ses grands-parents, à chaque anniversaire, ils économisent de l'argent pour lui acheter un chocolat. Et ils lui ont acheté une barre en chocolat, c'était que le grand-père, les grands-parents ils étaient autre part, mais le grand-père il est allé en cachette avec...Quand il est rentré de l'école, Charlie est allé dans une cachette avec son grand-père, il lui a dit : « Tiens, je t'offre ça .» Alors Charlie il avait peur de l'ouvrir parce qu'il voulait vraiment qu'il y ait ...le ticket d'or. Il

avait très peur, et son grand-père il lui disait à chaque fois : « Vas-y ! Tente ! » Et il avait très peur. Et à la fin, il a vite ouvert le chocolat, il n'a pas vu de ticket d'or et il était mécontent. Et son grand-père il a dit : « C'est pas grave, de toute façon, t'as un chocolat et c'est bien. » Bon, alors après Charlie il a dit : « Bon, c'est pas grave. » Et un jour, c'était l'hiver, il allait à l'école et après il y avait plein de neige sur le parterre et tout d'un coup, il a trouvé 50 \$ et lui, il était pauvre alors il était intéressé, il l'a vite pris et après il était content. Il est allé vite à un magasin, à la boulangerie pour acheter du chocolat. Il en a acheté une, il a demandé : « Monsieur, je pourrais avoir un chocolat ? »

Oui, c'est très bon les chocolats. Tu veux à quoi, au cacao ? »

Bon, après, il lui a donné. Et alors après il lui a dit : « Encore un autre ? » Et Charlie lui a dit : « De toute façon, il me reste un peu d'argent. » Bon alors il lui a dit : « Bon, je te donne un autre. » Bon alors après il ouvre, et il voit un ticket d'or, y avait marqué un grand mot où y avait marqué : « Si tu viens dans ma chocolaterie, je t'accueillerai et je te dévoilerai tous mes secrets, et tu pourras fabriquer des chocolats. Je pourrai aussi tous les jours t'amener des camions de barre de chocolat. » Et là, c'est obligé qu'il lui amène des barres de chocolat dans des camions tous les jours ; et quand ils en ont plus, et ben ils lui redonnent encore plein de camions. Tout le monde s'est approché de lui, y a un garçon il est venu, il a dit : « Tu veux me vendre ton ticket à 1000 \$? » Alors après le garçon il a dit qu'il réfléchissait. Et le boulanger il a dit : « Non, ne le vends pas, parce que tu vas voir, tu vas gagner et tu vas être très bien avec le ticket d'or. » Et en fait le boulanger il a dit parce qu'il voulait que c'est dans sa boulangerie qu'il ait gagné le ticket d'or. Alors il l'a gardé. Alors après y a sa mère, la mère de Charlie elle a dit : « Qu'est-ce qui se passe ? » et tout...et Charlie, il était très content. Il a dit : « Maman, papa ! » et ses grands-parents ils se sont réveillés, ça fait 200 ans, non, 20 ans qu'ils ne se sont pas levés de leur lit, les grands-parents, sauf le grand-père je crois. Et ça fait très longtemps. Les grands-parents, ils sont restés toujours dans leur lit mais ils ont sauté. Et alors après le jour il est venu et la mère elle a dit : « Enfin ! » Alors il y a eu cinq gagnants et le dernier c'était Charlie...En fait j'ai raconté en résumé que Charlie il était le dernier à avoir le ticket d'or et il y a eu quatre autres avant...mais c'était des gâtés, des gros, toutes sortes de...y en a un qui s'appelait Augustus Gloop, c'était un petit gourmand, il mangeait de tout...y a Veruca Salt, c'est une petite fille très gâtée par ses parents, y a une, elle s'appelle Violette Beauregard, c'est une petite fille qui passe ses journées à mâcher du chewing-gum, une fois elle a dit : « je vais passer le record, ça fait 10 mois que j'ai le même chewing-gum », et des fois en classe, elle le cache derrière ses oreilles pour pas qu'elle le perde, et là c'est Mike Teavee, c'est un petit garçon qui regarde que la T.V, c'est pas bien parce qu'il s'imagine de tout. Et là enfin, c'est Charlie

Burkett, c'est le héros. Alors après le jour il est venu, la mère elle a dit : « C'est à toi, grand-père, qui doit aller accompagner Charlie à la chocolaterie. » Parce que y avait un adulte qui devait accompagner Charlie...les enfants qui avaient gagné, ou deux adultes qui devaient accompagner les enfants à la chocolaterie. Et alors le jour il est venu, ils étaient bien habillés et c'était le grand-père qui devait accompagner Charlie à la chocolaterie. C'était un beau matin, ils ont vite couru, ils ont très vite couru, et ils sont arrivés. Il y avait un monde...de folie. La plus grande chocolaterie, je l'ai déjà dit, mais elle était tellement grande qu'on le répète à chaque fois. Alors M. Wonka il a dit : « Bon, je vais vous présenter tous ces enfants » et après ils vont commencer. M. Wonka c'est lui (*me montre l'image*)

- Il est bien habillé dis donc !

- Ben oui, il est très riche, avec tous les chocolats qu'il a vendus dans tous les magasins dans tout le monde, dans l'Amérique en plus, parce que dans l'Amérique, il y a beaucoup de gens qui aiment le chocolat. Et alors le premier il dit : « Je m'appelle Augustus Gloop », avec une voix très aigüe, il était tellement gros...et après il dit : « Très bien mon garçon, rentre avec tes parents », et il est rentré. Après, y avait Veruca Salt : « Je m'appelle Veruca Salt », alors M. Wonka il dit : « C'est beau », pour pas la décevoir. Après elle va rentrer. Parce qu'ils devaient attendre, ils pouvaient pas tourner tout seuls, parce que c'est tellement grand, alors ils attendaient à l'entrée. Après y a Violette Beauregard, elle était en train de mâcher du chewing-gum : « Je m'appelle Violette Beauregard », comme ça (*elle l'imité*), en mâchant. Et après y a Mike qui dit avec une bombe. Et après Charlie il dit : « Je m'appelle Charlie Burkett » (*elle murmure*) et personne n'avait entendu, mais M. Wonka il dit : « Bon allez, rentre. » Alors après ils sont rentrés, ils se sont installés...Je raconte en résumé parce que là, c'est le plus grand chapitre, le plus grand titre intéressant. Alors là ils arrivent, y a M. Wonka il fait : « Bon, avancez, avancez. » Ils sont arrivés. Là, c'est l'entrée de M. Wonka, c'est merveilleux. Dedans, c'est très grand, c'est plus grand que ça encore. Alors ils sont arrivés à la salle au chocolat. Ils sont arrivés à une rivière immense pleine de quoi ? de chocolat ! C'était trop bon. Tout le monde disait : « Ouah !... » Avec les adultes, ils étaient en tout quatorze, si je me rappelle. Ils arrivent et tout à coup, y a un garçon il fait : « Oh, regardez, il y a des petits, des tout-petits...- des tout petits quoi ?-Attendez... » Alors après, M. Wonka il fait : « Je vais vous raconter. Une fois, je suis allé dans une ville, c'était une ville très chaude, et il y avait que des peaux...des peaux blanches et noires. » Et il leur disait : « Qu'est-ce que vous avez fait pour avoir ces peaux ? » Et ils avaient pas compris cette langue. Après pendant qu'ils lui parlaient, ils comprenaient. Ils étaient un peu intelligents en fait. Et après ils lui disaient « Eh, ben, regarde cet arbre...il a des grains decomme des noix de coco, c'est pour fabriquer du chocolat. Du cacao, voilà ! Le cacao, c'est

comme un citron, c'est un truc très dur, et dedans y a plein de pépins, et avec on fait le chocolat et le café ou autre chose. » Alors après ils disaient : « Nous, on adore ces grains de cacao, et on n'en trouve pas beaucoup dans notre (?) » Alors après y a l'homme qui fait : « Nous, on aime le cacao, mais on en n'a pas beaucoup. » Alors comme M. Wonka il avait pas beaucoup de travailleurs, d'employés pour se travailler et pour se relayer, il les a fait travailler et il leur a dit : « Regardez, venez, j'ai une chocolaterie. » Alors ils étaient contents, ils disent : « Quel rapport avec la chocolaterie? -Mais pour faire le chocolat, il faut des grains de cacao » Alors ils ont dit : « Ouais, ouais, on y va. » Et il y en avait 3 000, et maintenant il y en a 3 000 qui travaillent dans le... et c'est pour ça que maintenant, il y a des petits. Mais c'était des tout-petits, ils étaient comme ça, mais c'étaient des hommes. Ils s'appelaient les Oompa-Loompas, c'est imaginaire. Tout à coup, y a Augustus Gloop, c'est le gros qui arrête pas de manger, il avait trop faim ; il est descendu. Alors il a dit « Bon, descendons, on va voir. » Et tu vois toute cette pelouse ? C'était pas de la pelouse, mais de la pelouse en chocolat....Et Augustus Gloop, il est allé dedans, et tout le chocolat il a fondu, alors après M. Wonka il a crié, il a dit : « Il va pourrir mon chocolat ! Il est sale et tout ! » Et il était pas content. Et les parents encore pire. Ils étaient en train de s'évanouir, mais après il les a réanimés, et après il a dit : « Mais c'est pas grave de toute façon. » Là y aura, y va être dans le chocolat, il y a des tuyaux puis il monte...ça c'est des tuyaux. Alors M. Wonka il dit : « Je sais pas s'il va être libéré, parce qu'il est trop gros, et les tuyaux sont comme ça. Bon, de toute façon, il va maigrir, c'est bien pour lui. » Alors les parents ils étaient lamentés. M. Wonka il s'en foutait, puisqu'il attendait une chose, c'est après, il attendait une chose. Regarde là, c'est les tuyaux, et là il passait, et là il a maigri...Alors après y a les Oompa-Loompas et les parents ils étaient comme ça, lamentés, en train de se lamenter. Alors après ils arrivent, et il dit : « Bon, les Oompa-Loompas, ils vont vous libérer, et vous allez attendre à l'entrée de la chocolaterie. » Bon, lui il arrivait rien à visiter, et les parents, parce que c'étaient les premiers à être noyés dans quelque chose. Ils ont dit : « Bon, d'accord, on monte dans ce grand bateau, ce grand bateau. » Tellement que la chocolaterie elle était grande, y avait un grand bateau et ce grand bateau, il avait des chaînes électriques, c'était pas un bateau commun avec l'eau, c'était un bateau avec du chocolat, et ils ramaient un peu, ça le faisait avancer tout droit Et là ils arrivent quelque part..dans une salle des inventions des bonbons inusables et des caramels à cheveux. c'est trop rigolo, parce que lui, il avait de toutes les sortes. Alors après y a Veruca Salt, non, pas Veruca Salt, y quelqu'un, lui aussi, il avait fait comme Augustus Gloop là...bon là ils ont rien, ils sont restés calmes, vraiment c'était la première fois et là, y avait tout le monde qui voulait manger tout ça, et M. Wonka disait : « Non, vous allez être transformés, écoutez... » Après ils couraient, ils arrivent dans une porte, après une autre porte, une autre porte,

une autre porte, ils arrivent dans la grande machine à chewing-gum . Veruca, ah non, pas Veruca Salt, comment elle s'appelait ? Violette Beauregard, elle arrêta pas de mâcher du chewing-gum, t'as compris ? Eh ben ils arrivent, il y a du chewing-gum qui tourne dans une machine, ils le font tourner, y a un petit tuyau qui mène à là, il y a des tiroirs, des trucs et un tout petit tiroir comme ça, c'est électrique, et il sort toutes les minutes, et tu sais ce qu'il y a ? Il y a des chewing-gum, des tout-petits bouts de chewing-gum. Alors après Veruca Salt, heu non, Violette Beauregard, elle fait : « Oh, moi j'aime bien les chewing-gum, j'ai envie de goûter. » Et M. Wonka il fait : « Non, non, regarde ce que c'est : c'est un chewing-gum qui prend tous les goûts. Il prend le goût de la menthe, après ça a le goût des gâteaux à la fraise, après ça a le goût de tout si vous voulez, de tout ce que vous voulez. » Et après ils sortent et Veruca, oh, Violette Beauregard, elle prend le chewing-gum elle dit : « Je m'en fous, j'ai envie de le prendre. » Et M. Wonka il a dit : « Non, non, ça va te transformer en *bruneau* (sic), je sais pas comment, je sais pas comment, un fruit violet, et ça va te transformer en ça et ça va te faire en plus grossir, et la même forme de ce fruit, ça va te faire grossir », par exemple une pomme, ça va la faire grossir en pomme t'as compris ? Et alors après elle prend quand même, et après elle mâche, alors M. Wonka il dit : « Non, non, je m'en...de toute façon, t'auras ça. - Je sens le goût de la fraise, hum, je sens le goût du camembert hum, je sens le goût de tout. » Alors après tout à coup elle grossit, grossit, et sa mère elle fait : « Oh, et regarde ton nez, il est rond, il est violet, il commence à grossir » ; alors : « Oh, je m'en fous, mon oeil » ; alors après : « Oh, regarde, tu grossis. - Oh, mon oeil. - Oh, et regarde tes cheveux, ils deviennent en tige et en fleur. - Oh, je m'en fous ». Alors tout à coup elle devient comme une bombe, comme ça, et elle violette maintenant, et alors les Oompa-Loompas, ils la poussent pour lui enlever tout son jus, et les parents, ils étaient très mécontents de cette chocolaterie parce que, ils disent : « Qu'est- ce qui se passe ? ». Et M. Wonka « Ben, j'avais prévenu, fallait être un peu plus discipliné. » Alors après il fait : « Bon, c'est pas grave, les Oompa-Loompas, ils vont enlever le jus, le jus de la fille ». Et elle va essayer de maigrir, mais elle va rester comme ça, comme un crayon, elle est obligée parce qu'on va la tirer comme un chewing-gum, on va lui enlever son jus et elle va être violette, on va lui tirer comme un chewing-gum et on va essayer de lui reformer, mais ça forme pas bien. Et là, ils lui ont dit : « Attendez aussi à l'entrée. » Bon après ils arrivent...ils courent, ils courent, ils courent, ils arrivent dans une porte secrète, après ils courent, ils arrivent dans une porte, et après dans une autre porte, et après ils arrivent dans le bonbon carré, qui ont l'air ronds, et tout le monde dit : « Mais non, c'est pas des bonbons carrés, c'est des bonbons ronds », et tout le monde disait ça, et bon alors après une fille elle fait : « Oh, regardez » et après tout le monde : « Ben, qu'est-ce qu'il y a ? Ils sont toujours carrés ! » Et M. Wonka : « Non, non, ils vont pas

être carrés. » Alors après y a les...M. Wonka il fait : « Non, non regardez », et ils touchent à une machine, et il fait : « Bon, voilà, regardez, vous allez voir », alors ils font : « Ah ouais, c'est vrai ! » Alors après il fait : « Bon, allez, on va *courer* (sic) », et alors ils courent, ils courent : « On n'a pas le temps », et tout, parce que c'est très loin, c'est un pays entier la chocolaterie. Après ils arrivent dans une porte, après une autre porte, et ils arrivent dans la salle aux noix. Et dans cette salle ux noix, c'est là où il y a plein d'écureuils, et ces écureuils, ils savent que travailler, mais bien travailler en fait. Et ce monsieur Wonka, il fait : « Non, non, il faut pas prendre ces écureuils. » C'est une porte fermée mais il y avait une vitre. Et alors après M. Wonka il fait : « Bon, alors je vais vous expliquer : ces écureuils cassent les noix de cacao en fait, et ils sont très intelligents. » Ils mettent les ordures à la poubelle, y avait une poubelle qui menait très loin, et un autre endroit où il y avait des grains de cacao. Alors Veruca Salt, la fille qui est gâtée, elle fait : « Papa, maman, j'ai envie d'un écureuil, comme ça. -Oui, je vais te l'acheter dans un autre magasin. -Mais non, je veux que celui-là. » Elle voulait que celui-là, elle a dit : « Je m'en fous, je l'aurai. » Et M. Wonka il lui a dit : « Non, tu vas être pris pas les écureuils. » Et après elle est rentrée, et les écureuils ils l'ont pris ; ils l'ont pris par les pieds. D'un côté les pieds, après l'autre main et puis l'autre main, et après y avait le chef des écureuils y vient, il tape dans la tête de Veruca Salt. Il voulait savoir si c'était des noix de cacao. Il lui tape de partout, et alors elle arrive dans une machine et c'était la même chose pour les parents, ils allaient arriver, et ils devaient attendre à l'entrée. Alors après ils arrivent dans la salle des chocolats télévisés. Et alors après Mike...il était très intéressé de la T.V...Il était très intéressé à la T.V, il dit : « Ouais, ouais, on va regarder la T.V. », et il fait : « Non, non, attention ». Alors après il dit : « Regardez » Y a les Oompa-Loompas, ils ont apporté une grosse tablette de chocolat, c'est une vraie, une grosse tablette de chocolat. Y a des Oompa-Loompas ils appuient sur un bouton, et la barre en chocolat, elle disparaît. Elle est dans un...comme un satellite, et après elle est allée dans l'espace et elle est revenue, elle est revenue dans une T.V en chocolat, et alors après M. Wonka il dit : « Alors prends la barre en chocolat, tu vas voir qu'elle est très bonne. » Mais il peut pas la prendre. « Oui, oui, regarde, touche. » Alors il prend la barre de chocolat, et alors après il prend, il voit que la barre de chocolat est dans sa main, et il goûte, il dit : « Oui, c'est vrai. » Et après Mike Teavee il dit : « J'ai envie d'être télévisé. » Alors après il a été. Après ils ont appuyé sans faire exprès, il a disparu, mais il est devenu tout-petit, parce que c'est la même chose que pour la grande tablette et la petite tablette, la tablette elle est devenue petite. Ils ont dit : « Comment on va faire ? » et tout. « Les Oompa-Loompas, ils vont vous aideret vous allez attendre à l'entrée. » Et alors après maintenant, il fait : « Bon, combien il reste ? » Et maintenant, il restait que Charlie, parce que les autres, ils ont fait que..., ils écoutaient

pas, alors après il restait que Charlie, et alors Charlie il a dit : « Mais alors, qu'est-ce qu'il y a ? -Regarde, je vais t'expliquer. En fait, j'attendais le seul qui restait, pour lui donner ma chocolaterie. Et bon, je te la donne. -Non, c'est pas vrai ! » ; le grand-père il fait : « Non, c'est pas vrai ! » ; « Non, je crois que vous rigolez, en fait, c'est une blague. -Non, non, j'attendais que...parce que je vais être vieux et que je vais mourir, alors Charlie, euh, non, tu vas me remplacer et j'attendais le plus discipliné pour donner ma chocolaterie à lui, c'est pour ça que j'ai fait ça. » Ils sont rentrés à l'entrée, ils sont allés à l'entrée, non ils sont sortis, après ils ont vu tout le monde, y avait Augustus Gloop, il était maigre, il était pas beau, Veruca Salt elle était toute...très mal, Violette Beuaregard, elle était violette, mais elle était normale, alors après y avait Mike Teavee, il était pas petit maintenant parce qu'on l'avait agrandi avec le truc de chewing-gum, ils l'ont agrandi mais il était tout maigre, comme Veruca Salt, et Charlie il était normal parce qu'il avait écouté assez...Après ils sont allés dans la maison avec un gros ascenseur comme ça, ils sont allés et ils sont arrivés dans la maison, et après ils ont détruit toute la maison, toute la maison de Charlie, et il fait : « oh, pourquoi vous détruisez toute ma maison - Mais attention, je vais vous donner ma chocolaterie, vous allez dormir dans la chocolaterie. » Alors après quand il a détruit la maison, y avait plein de cafards et d'araignées parce que c'était vieux, et alors après ils étaient très contents, ils habitaient dans la chocolaterie et...ils travaillaient un peu, et pendant ce temps, M. Wonka il était en train de vieillir. Après quand il a terminé...Après il a fini, et Charlie travaille dans la chocolaterie, et voilà. Et après y a une suite, une autre suite, c'est une suite, elle est plus intéressante. Parce qu'on voit comment il a eu des problèmes, l'ascenseur quand il est arrivé à la chocolaterie, il s'est coincé.

-C'est un peu triste comme histoire, au début il est pauvre ?²⁵

Non, c'est pas triste, c'est intéressant, parce qu'à la fin, il devient riche, avec tous les chocolats qu'il a.

.

²⁵ Par crainte d'induire les réponses des enfants, certaines questions finales prennent à contrepied l'impression dominante donnée par le récit de l'enfant (mais ça n'est pas une règle).

A. Récit de Rina

Orientation : Charlie est un petit garçon dont la famille est très pauvre ; ils vivent dans une maison en bois, et ses quatre grands-parents dorment tous dans le même lit. Il a très envie de visiter la grande chocolaterie Wonka, qui est tout près de chez lui, mais personne n'y rentre jamais. Chaque soir, un de ses grands-pères lui raconte une histoire sur la chocolaterie.

Complication : On apprend par les journaux que la chocolaterie de M. Wonka ouvrira ses portes aux cinq enfants qui auront trouvé les tickets d'or cachés dans cinq chocolats Wonka.

Action-développement : La nouvelle intéresse Charlie. A l'occasion de son anniversaire, ses grands-parents lui offrent comme chaque année une barre de chocolat Wonka ; mais il n'y a pas de ticket d'or dedans. Un jour d'hiver en allant à l'école, il trouve par terre un billet d'un dollar ; il s'achète deux chocolats, et la seconde contient un ticket d'or. Le marchand le défend contre la convoitise des curieux.

Résolution : En compagnie de son grand-père, Charlie visite la chocolaterie le jour convenu. S'y trouvent également les quatre autres gagnants et leurs parents : Augustus Gloop, un garçon très gourmand et très gros, Veruca Salt, une fille très gâtée par ses parents, Violette Beauregard, une fille qui passe son temps à mâcher du chewing-gum, et Mike Teavee, un intoxiqué de la télévision.

La chocolaterie est immense ; dans la première salle, ils voient une rivière de chocolat, et d'étranges petits hommes à la peau blanche et noire, les Oompa-Loompas (ce sont les employés de M. Wonka). Augustus Gloop, victime de sa gourmandise, se fait avaler par un tuyau. M. Wonka rassure ses parents en leur expliquant qu'ils le retrouveront à l'entrée, aminci.

Ils prennent ensuite un bateau et arrivent dans la salle des inventions, et Violette Beauregard, malgré les avertissements de M. Wonka, veut tester un chewing-gum encore expérimental ; elle subit elle aussi une métamorphose. Les Oompa-Loompas vont tenter de lui redonner son aspect normal. Elle est donc elle aussi « hors-jeu ».

Ils se rendent ensuite dans la salle « des bonbons carrés qui ont l'air ronds », puis dans celle des écureuils cassent les noix. Par caprice, Violette Beauregard en veut un, ses parents cèdent, les écureuils se vengent ; Violette et ses parents partent dans une machine. Dans la salle des chocolats télévisés, Mike est rétréci.

Résultat : Charlie est le seul enfant qui reste. M. Wonka lui annonce alors qu'il le choisit pour être son héritier à la tête de la chocolaterie. Toute la famille de Charlie va habiter dans la chocolaterie, et sa vieille maison en bois va être détruite.

B. Charlie et la chocolaterie

Orientation (les quatre premiers chapitres) : La famille de Charlie Burkett (c'est-à-dire ses parents, ses quatre grands-parents et lui-même), le héros, est extrêmement pauvre. Les difficultés que connaît la famille pour se nourrir et pour survivre empêchent Charlie de satisfaire son envie de chocolat, dont il est si friand ; il ne peut en manger qu'une fois l'an, pour son anniversaire. Son supplice est accentué par la présence dans sa rue de la plus merveilleuse chocolaterie du monde, celle de M. Wonka.

Tous les soirs, les quatre grands-parents de Charlie lui racontent une histoire (surtout grand-papa Joe), en particulier une histoire sur la chocolaterie (l'histoire de la glace au chocolat qui ne fond pas au soleil, le palais en chocolat pour le prince de Pondichéry, les ouvriers mystérieux...) Charlie apprend ainsi que depuis plusieurs années, M. Wonka travaille dans le plus grand secret, et on ne voit jamais personne entrer ou sortir de la chocolaterie.

Complication : Le lendemain du soir où grand-papa Joe a appris à Charlie que « les grandes portes de fer étaient cadenassées » en permanence et que « M. Wonka, lui, demeurait invisible », on apprend par le journal que M. Wonka ouvre ses portes aux cinq enfants qui auront acheté les cinq chocolats pourvus de tickets d'or.

Action-développement : - Alors que deux premiers enfants (Augustus Gloop et Veruca Salt) ont trouvé un ticket d'or et que la nouvelle de M. Wonka provoque une effervescence mondiale, Charlie essaie de masquer sa déception après avoir déballé le chocolat offert à son anniversaire, qui ne contient aucun ticket d'or.

- Il y a deux autres gagnants (Violette Beauregard et Mike Teavee)

- Grand-papa Joe casse son magot pour offrir un chocolat à Charlie et lui offrir une nouvelle chance ; c'est un échec.

- Tandis que la famille vit de plus en plus difficilement à cause des rigueurs de l'hiver et du chômage du père, Charlie trouve un billet d'un dollar.

Résolution (*La trouvaille de Charlie n'amène pas directement vers la fin du récit, elle amorce plutôt un nouvel épisode dont l'intérêt ne réside pas seulement dans la découverte de la chocolaterie merveilleuse. L'enjeu de cette visite ne sera dévoilé par M. Wonka que plus tard, créant ainsi un fort effet de surprise ; en fait il s'agit pour lui de trouver un successeur, d'où l'élimination successive des enfants capricieux, excepté Charlie bien sûr*):

- Charlie achète avec cet argent deux chocolats, il y a un ticket d'or dans le second. Avec l'aide du marchand, il résiste à tous ceux qui veulent lui racheter son ticket. Son souhait le plus cher va bientôt se réaliser, puisque la visite doit avoir lieu le lendemain.

- La visite consiste en l'alternance de découvertes fabuleuses et de bêtises perpétrées par les enfants, auxquelles succèdent des châtiments corporels.
- Les découvertes fabuleuses : les dimensions gigantesques de la chocolaterie, la salle en chocolat (avec une prairie et des fleurs en sucre, une cascade et un fleuve en chocolat), les étranges petits hommes que sont les Oompa-Loompas, le bateau à rames en fondant rose, les inventions farfelues (les bonbons inusables, le caramel à cheveux...), les écureuils casseurs de noix, et le grand ascenseur de verre.
- Les bêtises : Augustus Gloop tombe dans le fleuve de chocolat et est aspiré par les tuyaux, Violette se transforme en myrtille géante après avoir mastiqué un étrange chewing-gum, Veruca est capturée par un écureuil et Mike a été miniaturisé après s'être retrouvé de l'autre côté de l'écran télévisé.

Résultat et situation finale

Charlie, qui a résisté à toutes les tentations (tandis que son grand-père a résisté à une visite sportive et essoufflante) est choisi par M. Wonka pour être son successeur. Et tandis que les autres enfants et leurs parents rentrent chez eux, dans un piteux état, mais remportant chacun le lot des gagnants des tickets d'or : un énorme camion rempli de chocolats et de friandises, leur assurant un approvisionnement jusqu'à la fin de leurs jours, Charlie, M. Wonka et grand-papa Joe partent tous les trois vers la maison de Charlie avec le grand ascenseur de verre, pour la détruire et emmener tout le reste de la famille vivre dans la chocolaterie merveilleuse.

C. Bilan

Le récit très vivant de Rina est fidèle au livre. Cependant, il est possible à travers son récit de cerner à quels éléments elle a été particulièrement sensible. Ainsi, tout comme elle rappelle les détails marquants qui symbolisent la pauvreté de la famille de Charlie et introduisent en même temps de la loufoquerie, elle abonde dans le sens de Dahl lorsqu'elle décrit les quatre compagnons de visite de Charlie ; elle les présente chacun deux fois, et elle les accable lorsqu'ils saluent chacun M. Wonka, à l'entrée de la chocolaterie : elle minaude en prenant la voix supposée de Véro Salt, elle affuble Augustus Gloop d'« une voix très aigüe », et elle imite le mâchouillement de Violette Beauregard (ce qui constitue là-aussi un rajout par rapport au texte original). Elle n'omet aucune de leurs bêtises ni de leurs métamorphoses (même si elles sont un peu déformées). Le peu de sympathie qu'elle leur témoigne en les présentant et la façon dont elle les condamne à plusieurs reprises (« ils ne sont pas disciplinés ») laisse penser qu'elle n'a pas seulement été séduite, amusée, par les aventures des quatre enfants dans la chocolaterie, mais qu'elle a en quelque sorte partagé le « sadisme » de Dahl, qui n'hésite pas à faire disparaître de façon inquiétante les enfants dans la tuyauterie ou la poubelle de son immense chocolaterie, à leur infliger des transformations physiques en tout genre (gonflement, rétrécissement, étirement...), et à les railler (après chaque disparition d'enfant, les Oompa-Loompas improvisent sur son compte une chanson satirique et qui déplore bien peu son sort). Veruca Salt est-elle sa « bête noire » ? Elle fait à plusieurs reprises des lapsus et commence par citer Veruca lorsqu'il s'agit en réalité de Violette (cf récit de Rina, l.133-134, 143-144, 147). En revanche, elle accentue la générosité de Charlie : ça n'est pas vrai qu'il se prive de manger pour laisser la nourriture à ses grands-parents (cf l. 15-17), mais c'est vrai qu'il a bon cœur²⁶. Elle semble donc avoir ressenti la

²⁶ Roald Dahl, *Charlie et la chocolaterie*, p. 15-16 : « Et c'est Charlie qui le ressentait plus fort que tous les autres. Ses parents avaient beau souvent se priver de déjeuner ou de dîner pour lui abandonner leur part, c'était toujours insuffisant pour le petit garçon en pleine croissance; Il réclamait désespérément quelque chose de plus nourrissant, de plus réjouissant que des choux et de la soupe aux choux. »

p. 46, Quand il a déballé le chocolat à la guimauve que ses grands-parents lui ont offert pour son anniversaire: « Tiens, maman, prends- en un peu. Nous allons partager. Je veux que tout le monde en mange.

-Pas question ! », dit la mère.

Et tous les autres s'écrièrent : « Non, non, jamais de la vie ! Il est à toi tout seul !

-S'il vous plaît », s'écria Charlie.

Il se retourna et présenta le bâton à grand-papa Joe. Mais ni lui ni personne n'en voulait. »

p. 58-60 : « Cet enfant, dit grand papa-Joe, par un matin glacial, en sortant la tête de dessous la couverture, cet enfant doit manger à sa faim. Nous autres, ce n'est pas pareil. Nous sommes vieux, c'est sans importance. Mais un garçon en pleine croissance ! ça ne peut pas continuer ! Il ressemble de plus en plus à un squelette !

rivalité implicite entre les enfants et s'être assez fortement identifiée à Charlie, d'où sa relative cruauté envers les autres. On ne rencontre pas d'implication comparable chez Kahina, qui parle des quatre autres enfants seulement de façon globale²⁷ et qui détaille moins les réactions de Charlie²⁸ ; chez elle, c'est surtout le suspens et le côté sensationnel de l'histoire qui ressort. Enfin, le contraste entre les « vilains » enfants et le gentil petit Charlie donne un ton très moral à la fin de l'histoire racontée par Rina (Charlie a gagné parce qu'il a été « le plus discipliné ») ; elle rejoint en cela ce que dit le livre, de manière moins appuyée certes (au début du chapitre 22, p. 134, M. Wonka a cette réflexion au sujet d'Augustus et de Violette : « Et voilà, soupira M. Wonka. Deux méchants enfants nous quittent » ; au chapitre 30, p. 191, M. Wonka explique à Charlie qu'il est content de l'avoir vu gagner, parce qu'il est « sage, sensible et affectueux »).

Un autre trait du récit de Rina et qui n'apparaît pas dans celui de Kahina, c'est la relation assez forte entre le petit garçon et son grand-papa Joe ; en cela, Rina est fidèle à l'histoire de Dahl. En effet, grand-papa Joe contribue par ses histoires de chaque soir à attiser le désir qu'éprouve Charlie de visiter la chocolaterie (il est « destinataire », cf p. 5), il l'aide dans ses tentatives d'obtenir le ticket d'or²⁹ (il est « adjuvant »), tandis que grâce à Charlie, il visite lui aussi la chocolaterie.

Malgré sa grande fidélité à l'histoire qu'elle a lue, Rina lui a tout de même fait subir quelques transformations ; certaines concernant Charlie, grand-papa Joe, les autres enfants ont déjà été citées. D'autres semblent plus anecdotiques : dans la salle en chocolat, tout est en chocolat, même la pelouse alors qu'elle est en « smucre » !) et « la caravelle des temps anciens » est devenue un bateau avec des chaînes électriques. Le dialogue de M. Wonka avec les Oompa-Loompas est largement réinventé, et à leur propos, s'il est vrai qu'ils sont très petits (« c'est une tribu de minuscules pygmées miniatures », chap. 16, p.94), qu'ils adorent le cacao mais qu'ils n'en trouvent pas beaucoup et que M. Wonka les a ramenés en grand nombre pour travailler dans sa chocolaterie, il n'est dit nulle part qu'ils ont des peaux blanches et noires (cf récit de Rina, l. 98), mais qu'ils ont « la peau *presque* noire » (p.92). Est-ce à partir de cette seule nuance que l'imaginaire de

- Qu'est-ce qu'on peut faire ? murmura d'une voix plaintive grand-maman Joséphine. Il ne veut pas que nous nous privions pour lui. Ce matin, je l'ai bien entendu, sa mère a vainement tenté de lui abandonner son morceau de pain. Il n'y a pas touché. Elle a dû le reprendre.

- C'est un bon petit, dit grand-papa Georges. Il mériterait mieux. »

La sensibilité et la générosité de Charlie se manifeste aussi dans la chocolaterie, de manière discrète, par ses questions inquiètes sur le sort de chaque enfant qui disparaît.

²⁷ Certes, elle est pressée, mais Rina aussi l'était : son récit a duré 35 mn et dans les dix dernières minutes, elle a dû se dépêcher car son frère l'attendait pour partir de la bibliothèque.

²⁸ Chez Rina : il était très intéressé ; il était très triste, il était très intéressé, il avait très peur, il était très intéressé, il était très content, bis ; chez Kahina : il était tout content, il était tout heureux (*donner lignes*).

²⁹ Rina saute ce passage où Grand-papa Joe casse son magot (p. 53 et sq.), mais elle se rattrape en lui attribuant à lui seul la barre de chocolat offerte à Charlie pour son anniversaire.

Rina a travaillé, ou y aurait-il eu un télescopage avec *Le 35 mai* d'Erich Kästner, où au cours d'un voyage dans un pays fantastique, un oncle et son neveu rencontrent une charmante petite fille « à damiers », Chicorée ?

Enfin, il est intéressant de constater qu'elle manifeste le besoin de montrer qu'elle a conservé une certaine distance par rapport à cette histoire, tout en s'y étant beaucoup investie et en me l'ayant racontée avec ardeur, avec la volonté de me convaincre³⁰ : à deux reprises, avant les passages où il est question de la chocolaterie Wonka pour la première fois, puis des Oompa-Loompas, elle me signale que « c'est imaginaire » (l. 19, 116).

³⁰ Cf l. 142, 152 : « T'as compris ? ». Sa volonté de me convaincre est passée aussi par le fait qu'elle me présentait assez souvent une image pour souligner, éclairer son propos, ce qui lui permettait en même temps de faire l'économie d'un effort d'explicitation (l. 114-115, 123-124).

Charlie et la chocolaterie par Kahina (12 ans, au collège Bergson) et interventions d'Alice (le récit de Kahina n'a pas été analysé en tant que tel, mais a servi de point de comparaison pour celui de Rina)

Le livre que je vais raconter ça s'appelle Charlie et la chocolaterie c'est de Roald Dahl, alors Roald Dahl il fait tout le temps des livres assez comiques, jamais ...bon à part un ou deux c'est des biographies sinon c'est assez comique. Alors il faut dire aussi d'abord qu'il y a la suite, c'est Charlie et le grand ascenseur de verre. Alors Charlie et la chocolaterie ça parle de Charlie, il est dans une famille pas très aisée, pas très riche, plutôt pauvre d'ailleurs. Et à chaque fois qu'il va à l'école il voit des gens manger des tablettes de chocolat comme si c'était des petits bonbons de rien du tout, alors que pour lui les tablettes de chocolat ça représente un trésor, ça représente plein de choses. Bon, faut dire aussi qu'il habite devant la plus grande chocolaterie du monde, la chocolaterie Wonka, alors le chocolatier s'appelle Willy Wonka justement, il fait les plus bons chocolats du monde à ce qu'y paraît, il fait aussi bien des tablettes, des sucreries, du pain spécial, des barres de chocolat Wonka à la guimauve, toutes sortes de sucreries comme ça, qui sont délicieuses, qui ont l'air, et un jour ...je vais aller vite quand même, qu'est-ce qui se passe, ça ferme, la chocolaterie ferme et ça devient une grande bâtisse toute calme. Alors bon voilà, ensuite bon on apprend que M. Willy Wonka il fait circuler des tickets d'or. Alors les tickets d'or c'est des tickets comme ça, qui sont enroulés dans les barres de chocolat, et heu puis ces tickets d'or ça représentent...si on en a un, on pourra aller visiter la chocolaterie, et recevoir en cadeau une montagne, un camion, un immense camion de déménagement rempli. Alors Charlie il se dit « bof, ça tombera jamais sur moi etc » alors un jour bon, faut dire que chaque année il a une barre de chocolat pour son anniversaire, et alors quand il en a eu une, évidemment y avait pas un ticket d'or - y avait que 5 tickets d'or qui circulaient -bon y avait pas de ticket d'or. Une deuxième fois, bon une deuxième fois c'est à ce moment-là, son oncle, son grand-père, parce qu'ils habitaient tout de même à 7, dans une toute petite maison, son grand-père lui a donné un tout petit peu de sous, 2, 3 F, quelque chose comme ça, bon ça représente rien pour nous mais pour eux ça compte quand même. Alors il s'est acheté une barre de chocolat, et il l'a engloutie, et y avait rien, et il est rentré chez lui et il a dit à son grand-père « y a rien eu, y a rien eu... ». Et un jour en revenant de l'école, qu'est-ce qui s'est passé? il a trouvé un morceau de papier vert qui traînait par terre dans la neige, un morceau de papier vert. Bon alors comme ça curieusement il l'a soulevé, c'était un dollar, bon alors il était tout trempé, il l'a secoué jusqu'à ce qu'il sèche, il a acheté une barre de chocolat, il l'a engloutie sans même la mâcher, et comme il restait un peu de monnaie il a dit, bon je vais rendre la monnaie à ma mère, et tout à coup y a quelque chose qui lui a dit dans sa tête, « non, non, achète une autre barre ». Il a acheté une autre barre et qu'est ce qui s'est passé : il a avalé sa

barre de chocolat, et il a vu le ticket d'or. Alors après il était tout content, il était tout heureux, et le marchand il disait : « Oh oui, le ticket il a été trouvé dans mon magasin, dans ma boulangerie à moi, regardez, venez, venez, venez ». Alors tout le monde a voulu lui acheter, 500 \$, une bicyclette, on lui proposait des milliers de \$ pour un ticket d'or. Bon lui il était content, parce qu'il aurait pu avoir une immense villa avec tout ce qu'il voulait. Et puis le marchand il voyait que c'était un petit pauvre et il disait : « allez, allez, allez, dégagez, c'est son ticket à lui tout seul et il en fera ce qu'il veut ». Bon alors après il a réussi à se glisser parmi la foule. Alors ils ont fait chez eux, chez la famille de Charlie, ils ont fait le grand ménage, ils se sont tous bien lavés (bis), ils se sont coupé les ongles, bien coiffés, mettre leurs plus beaux vêtements, ceux du dimanche etc, et c'était son oncle, John, qui allait l'accompagner (*grand-papa Jo, corrige Alice*), grand-papa Jo. Alors bon ils sont partis, alors en fait c'était une sorte de concours là-bas, alors voilà, en fait c'était une sorte de concours, parce que au fur et à mesure des étages, y avait toujours un enfant qui disparaissait, qui avait un petit accident. Alors y en avait un qui mangeait beaucoup, qui était assez fort, alors il a voulu se baigner dans la cascade de chocolat, il est tombé dedans, bon je vais pas tout raconter si vous êtes pressée, au fur et à mesure y avait toujours un enfant qui disparaissait, et au bout d'un moment, le chocolatier, M. Willy Wonka, il a vu que y avait que Charlie qui restait, avec grand-papa Jo, son père, son grand-père, il restait que lui. Alors il a dit bon, très bien, vous avez gagné. Alors ils étaient un petit peu perturbés, « de quoi, qu'est-ce qu'on a gagné ? » Alors tout d'un coup il lui donné...tout s'est très bien passé, tout ça, ils lui ont donné le grand camion, alors depuis ce jour ils sont devenus riches, même très..., parce que bon ils avaient tous les chocolats quand même, alors là ils sont partis dans un ascenseur de verre...

Justement, elle a oublié quelques détails, c'est que en fait quand il s'est aperçu que Charlie avait gagné il a dit ah ben vous avez gagné...parce que en fait ce concours je l'ai fait dans le but, pour que quelqu'un. Fallait que quelqu'un prenne le relais (K). La chocolaterie t'appartiendra, tu pourras en faire ce que tu voudras. Oui, c'est pour ça que je dis qu'ils sont devenus riches (Kahina)

2. La sorcière de la rue Mouffetard, par Elodie (9 ans)

- Ca parle de quoi alors ?
- Ca parle d'une sorcière qui lit dans un journal : « Si vous voulez être belle, en fait ...être belle, il faut que vous mangiez une petite fille qui commence par un N. » Elle connaissait une petite fille qui s'appelait Nadia et...ça commençait par un N. C'était la fille de papa Saïd. Et elle lui disait d'aller...de lui rapporter...qu'elle allait dans le magasin et elle lui demandait des tomates, et elle lui dit « Je préfère que tu me l'apportes chez moi », et la petite fille elle avait bon coeur, donc elle lui a demandé...Elle a demandé à son papa et puis il a dit non, il a dit : « Cette dame, elle a qu'à aller le chercher elle-même. » Et un jour, la sorcière elle venait encore voir la fille, mais Nadia, elle n'était pas là, alors elle était en train de voir papa Saïd et elle disait : « Je voudrais de la sauce tomate, c'est pour mieux manger Nadia », et elle lui a demandé des pâtes : « C'est pour que Nadia soit meilleure » Et il a dit : « Comment ? », et elle a dit : « Non, non, est-ce que je pourrais avoir une boîte de tomates et un paquet de pâtes ? » et puis il lui a donné. Et puis la sorcière elle se disait : « Oh là là, Elle m'échappe à chaque fois », et elle s'est transformée en plusieurs marchandes qui voulaient lui acheter...et elle lui a proposé d'acheter du poulet. La petite fille n'a pas voulu, elle a demandé du poisson, elle en a voulu après et...elle a été enfermée dans le tiroir et son petit frère l'a entendue, et puis il a pris un marteau, il a coupé la sorcière en deux, et il y avait plein de sang qui se dégage et puis l'histoire est finie.
- C'est une histoire qui fait plutôt peur ?
- Ouais.
- Ca t'a pas fait faire des cauchemars ?
- Non, je regarde « Aux frontières du réel » aussi.
- Les livres de « la Souris Noire », tu en lis ?
- Ah, je peux raconter *Minou-Bonbon*.

A. Récit d' Elodie

Orientation : ça parle d'une sorcière...

Complication : Elle lit dans un journal que pour devenir belle, elle doit manger une petite fille dont le prénom commence par N

Action-développement : Tentatives de la sorcière pour attraper Nadia, la fille de Papa Saïd qui tient un magasin :

- Elle lui demande de lui apporter ses courses à domicile. Echec car papa Saïd refuse.
- La sorcière retourne chez papa Saïd et manque de se trahir.
- Elle se transforme en plusieurs marchandes pour attraper Elodie, et elle y parvient enfin

Résolution : Le petit frère de Nadia sauve sa soeur enfermée dans un tiroir.

Résultat : La sorcière est tuée.

B. La sorcière de la rue Mouffetard

Orientation : Une vieille et laide sorcière qui habitait le quartier des Gobelins aurait voulu être en réalité «la plus belle fille du monde ! »

Complication : La solution lui est donnée dans le journal des sorcières : il faut qu'elle mange une petite fille (dont le nom commence par un N) à la sauce tomate.

Action -développement : La sorcière décide de s'en prendre à Nadia, la fille de l'épicier du quartier

- elle lui demande de lui amener chez elle une boîte de sauce tomate, mais papa Saïd refuse

- elle se rend chez l'épicier acheter sa boîte de sauce tomate, commet une série de lapsus, de mande à papa Saïd de lui envoyer sa fille porter la boîte chez elle, mais essuie un nouveau refus.

- elle se métamorphose de plusieurs marchandes de la rue Mouffetard (une bouchère, une marchande de volaille..), mais n'arrivant toujours pas à attirer Nadia, elle prend successivement la forme des 267 marchandes de la rue, se jette sur Nadia et l'enferme dans le tiroir-caisse.

Résolution : Bachir, ne voyant pas sa soeur revenir, devine que la sorcière l'a attrapée. Il se fait passer pour un musicien aveugle et appelle sa soeur qui lui répond. S'ensuit une bagarre avec les 267 sorcières qu'il assomme et des problèmes avec le tiroir-caisse qu'il n'arrive pas à ouvrir. Il demande à un marin qui passait par là de l'aider à transporter la caisse jusqu'à sa maison, mais à ce moment-là la(les) sorcière(s) se réveille(nt), attrape(nt) Bachir et reço(i)ven)t la caisse sur la tête.

Résultat : Elle(s) meur(en)t, les enfants rentrent chez eux et le marin ramasse l'argent et s'en va.

C. Bilan

Là-encore, il y a une grande ressemblance entre le récit de l'enfant et le livre lu. Néanmoins, Elodie privilégie certains éléments et en néglige d'autres. Ainsi l'humour et l'intention parodique fortement marqués au début de l'histoire de Gripari³¹ ne ressortent pas dans le récit d'Elodie, qui ne se moque pas de sa sorcière. Cela ne signifie pas qu'elle ne ressent pas l'humour de cette histoire : elle restitue bien le passage où la sorcière, par étourderie ou par un lapsus malheureux, explique à papa Saïd qu'elle voudrait de la sauce tomate pour pouvoir manger Nadia ; mais ce dialogue, certes drôle, exprime également la voracité de la sorcière. Ce qui domine est donc la figure menaçante de la sorcière. Le fait que le passage où Bachir délivre Nadia soit sérieusement allégé par rapport à celui du livre peut peut-être s'expliquer de la même manière : il ne reste plus assez de place dans la mémoire d'Elodie pour raconter plus précisément l'intervention et l'astuce de Bachir (qui ne manque pas d'intérêt, puisqu'il renvoie au thème du plus petit qui, par ruse, arrive à bout du plus puissant), comme si la sorcière avait tout envahi ! De même le suspense qui est ménagé à ce moment de l'histoire (le tiroir de la caisse enregistreuse dans lequel est enfermée Nadia reste coincé, tandis que les deux enfants sont cernés par les 267 sorcières rampantes) n'est pas retranscrit chez Elodie, qui en arrive directement à évoquer l'image finale très sanglante³². Elodie ne mentionne pas non plus la présence un peu incongrue dans cette histoire du marin dont Bachir a sollicité et qui a ramassé l'argent tombé du tiroir-caisse (ce qui est peut-être moins étonnant). Enfin, on peut noter que tout en étant une habituée du feuilleton « Aux frontières du réel » (« X-files »), elle n'est blasée ni par la sorcière traditionnelle, ni par un sympathique petit monstre (voir plus loin *Graine de monstre*)³³.

³¹ Pierre Gripari, *La sorcière de la rue Mouffetard* : « Il y avait une fois, dans le quartier des Gobelins, à Paris, une vieille sorcière, affreusement vieille, et laide, mais qui aurait bien voulu passer pour la plus belle fille du monde ! ».

On peut rétorquer qu'il est trop difficile pour un enfant de traduire ce registre, mais on peut penser à Rina qui ne se prive pas de se moquer d'Augustus, Veruca et les autres en les singeant. Elodie elle-même, dans un autre récit (*Graine de monstre*) fera sentir qu'elle a trouvé drôle le petit monstre.

³² Gripari P., *La sorcière de la rue Mouffetard*, p. 28 : « ...de ce coup-là, les 267 marchandes eurent, toutes en même temps, le crâne fracassé, ouvert, avec toute la cervelle qui sortait. Cette fois, la sorcière était morte et bien morte...pendant que le marin ramassait, dans le sang, l'argent de la sorcière. »

³³ On peut rapprocher cette constatation d'une enquête menée en maternelle sur les cauchemars des enfants par une psychiatre, et qui en arrive à la conclusion que des enfants nourris par l'audiovisuel continuent à donner à leurs angoisses des figures de loups, sorcières, ogres ect. (cf Yvonne Quillès, « Loup, y est-tu ? », dans *Enfants d'abord*, n° 16, avril 1993)

3. Qui a tué Minou-Bonbon ? par Elodie (9 ans)

C'est un monsieur qui s'appelle...bon j'invente un nom, monsieur Brique et puis, ils étaient en train de faire...il était monté sur le toit parce qu'il avait une fenêtre qui donnait sur le toit et il était en train de repeindre des briques, et il y avait un chat qui piquait dans sa poche des bonbons, et lui : « Ah, t'es un petit coquin toi, je vais t'appeler Minou-Bonbon », et un jour, il y a un petit garçon qui s'appelle Nicolas, il va voir le monsieur, il dit : « C'est qui ça ? - C'est Minou-Bonbon », et il va voir chez le boucher, le boucher n'est pas content de lui, il va voir avec la dame de...enfin la concierge, et elle était méchante aussi. Il était allé voir un marchand de bonbons, il n'était pas content, il était très méchant. Et un jour, Nicolas a vu des gouttes de sang sur la route, il les a suivies, ça donnait à la maison de M. Brique et puis Minou-Bonbon, il était mort et puis il y avait marqué : « Qui a tué Minou-Bonbon ? » partout dans la rue avec une craie. A l'école, il est monté sur un arbre, dans la cour de récréation, et il est sorti de l'école, il était en train de pleurer et tout, et comme il avait vu M. Bonbon, c'est lui qui vendait des bonbons et il disait : « Non, ce n'est pas moi qui ai tué ton chat », et il dit : « Mais si, c'est vous qui l'avez tué. - Non. » Après le vendeur de bonbons, il est sorti et il est allé voir le boucher, les gouttes de sang menaient jusqu'à lui, il dit : « C'est vous qui avez tué le boucher (*sic*) ». Au même instant, y a son père qui est arrivé, il dit : « Arrête, qu'est-ce qui te prend ? - C'est lui qui a tué Minou-Bonbon, regarde les traces de sang. » Et après, il est allé voir chez la locataire, enfin chez la concierge pour lui dire, parce que les gouttes de sang continuaient vers sa porte et elle disait : « Mais non c'était pas moi qui...qui a tué ton chat, moi je dansais et tout », et il est allé voir le marchand de bonbons, c'était lui qui l'avait tué à coups de bâtons et il a commencé à se bagarrer, et son papa il dit : « Comme punition, vous allez donner tous vos bonbons à tout le monde », et M. Brique, il avait vu aussi une petite chatte, elle s'appelait Minou-Minette, parce que elle aussi elle aimait bien les bonbons, donc il lui achetait des bonbons tous les jours. Voilà.

- Comment il a découvert que c'est la monsieur des bonbons qui a tué le chat ?

- Parce que ça se voyait trop, tout le monde le détestait, et il détestait tout le monde...Je l'ai lu plusieurs fois parce qu'il m'intéressait ce livre et je l'ai rendu aujourd'hui...depuis l'autre samedi.

A. Récit d'Elodie

Orientation : Un certain M. Brique rencontre sur le toit de sa maison un chat friand de bonbons, il l'appelle Minou-Bonbon. Un petit garçon nommé Nicolas fait aussi la connaissance de Minou-Bonbon et de M. Brique. Le boucher, la concierge et le marchand de bonbons n'aiment pas le chat.

Complication : Un jour, Nicolas voit des gouttes de sang qui menaient jusqu'à la maison de M. Brique, et découvre que Minou-Bonbon est mort.

Action-développement :

- Nicolas se sauve de l'école et a du chagrin.
- Il rencontre le marchand de bonbons qui se défend d'avoir tué le chat ; Nicolas persiste à l'accuser.
- Puis en suivant les gouttes de sang, il s'est rendu chez le boucher, et l'accuse à son tour.
- Sur ces entrefaites, le père de Nicolas arrive, commence par gronder son fils, puis décide de mener l'enquête avec lui.
- Ils suivent les gouttes de sang jusqu'au domicile de la concierge, mais elles se poursuivent au-delà.

Résolution : Ils découvrent que le coupable est le marchand de bonbons.

Résultat : Le père de Nicolas oblige le marchand, en guise de punition, à faire de don de tous ses bonbons. Quant à M. Brique, il retrouve une petite chatte qui aimait bien les bonbons, Minou-Minette.

B. Qui a tué Minou-Bonbon ?

Orientation : Le père Latuile, ancien couvreur, a pour vieux compagnon un vieux chat aussi gourmand que lui, Minou-Bonbon (qu'il a rencontré sur un toit, du temps où il travaillait). Nicolas, un petit garçon, est leur meilleur ami. Mais Minou-Bonbon est un peu voleur et coquin, et il compte beaucoup d'ennemis dans le quartier : Dubeuf, le boucher, Hursant (« Poil-au-Nez ») le marchand de journaux et de bonbons, et Mme Ajax, qui passe sa journée à faire le ménage devant sa maison.

Complication : Un matin en se rendant chez ses amis, Nicolas fait une triste découverte : on a tué Minou-Bonbon à coups de bâtons, il est revenu mourir chez lui. Le père Latuile est effondré.

Action-développement :
 - Nicolas partage le chagrin du père Latuile
 - il se demande qui a commis ce crime et écrit partout à la craie sur la route et les murs de la rue : « Qui a tué Minou-Bonbon ? »
 - Une fois à l'école, la colère succède à son chagrin et il s'enfuit, tout à l'idée de retrouver l'assassin. Il tombe nez-à-nez avec l'horrible M. Hersant.

- Il va voir le père Latuile, inconsolable, et il lui fait part de sa décision de trouver le coupable. Il décide de suivre les traces de sang que Minou-Bonbon a laissées en rentrant chez lui. Sur le chemin il rencontre son père, qui va l'aider.

- Arrivés devant chez Dubeuf, Nicolas s'en prend au boucher, mais son père le retient, car les gouttes de sang ne s'arrêtent pas là. Idem devant la maison de Mme Ajax.

Résolution : L'assassin est « Poil-au-Nez »

Résultat : Nicolas le clame aux autres enfants, qui viennent mettre la boutique à sac. Mais la nouvelle ne tire pas le père Latuile de sa tristesse. Seule une petite chatte nommée Minette-Biscotte (parce qu'elle est gourmande de biscottes), bien connue dans le quartier, parviendra à lui redonner goût à la vie.

C. Bilan

Il est frappant de constater qu'Elodie a « rebondi »³⁴ de l'histoire de la *Sorcière de la rue Mouffetard* à celle de *Minou-Bonbon* ; on peut penser que le sang, dénominateur commun aux deux histoires, a provoqué chez elle ce rapprochement. Dans les deux histoires, on trouve également des adultes hostiles et dangereux : la sorcière veut à tout prix manger Nadia, et Nicolas établit un parallèle entre les assassins d'animaux et les assassins d'enfants³⁵.

Qui a tué Minou-Bonbon ? est un récit dont l'intrigue est simple, mais qui n'est pas exempt de gravité : l'irréparable a été commis et le petit garçon apprend à prendre conscience de la mort, tandis que le vieil ami du chat, le père Latuile, sombre dans la déprime. Si le chagrin et la révolte de Nicolas transparaissent dans le récit d'Elodie, elle ne dit pas un mot de l'attitude du père Latuile, pourtant assez largement décrite et illustrée (il remonte sur son toit, le visage triste, avec le cadavre de Minou-Bonbon à ses côtés, cf p. 17, image sur double-page suivante ; p. 26 et image 27 ; p. 40 et image p. 41). Il semble que cela puisse être mis sur le compte d'une identification exclusive au jeune héros.

Sur le plan de la logique de l'histoire, si le récit d'Elodie est bien structuré, contient une opposition entre le début et la fin, on peut remarquer certaines petites inexactitudes, en particulier dans la résolution, où on ne comprend pas bien pourquoi elle est si sûre que l'assassin est « Poil-au-Nez », et pourquoi Nicolas l'accuse dès qu'il le voit en sortant de l'école. Mais dans le livre, il n'est pas dit explicitement que les gouttes de sang mènent à la boutique du marchand de journaux et s'y arrêtent : on le voit bien sur l'illustration. D'autre part, Nicolas a la conviction que c'est Poil-au-Nez le criminel (p. 34) ; c'est autant par déduction que par intuition que l'assassin est démasqué.

Il est intéressant par ailleurs de constater que de nombreuses petites déformations infligées aux personnages sont probablement dues à l'influence directe des images (nombreuses, puisqu'il y a une illustration pleine page à côté de chaque page de texte, et frappantes, par leur aspect assez outrancier et très expressif³⁶) et les associations d'idées

³⁴ Même si je l'ai influencée par ma question sur les livres de la Souris Noire ; je ne pensais pas provoquer le récit d'une nouvelle histoire, seulement avoir une réponse affirmative ou négative, voire une liste de quelques titres.

³⁵ Périgot J., *Qui a tué Minou-Bonbon ?*, p. 20 : « Ce qui est plus incroyable, pensait Nicolas sur le chemin de l'école, c'est qu'il existe des gens qui **tuent**. Qui tuent les animaux. Qui **tuent** même les enfants. Ils existent, et on les croiset dans la rue, ces gens qui **tuent**. »

³⁶ *Enfants d'abord*, n° 16, avril 1993 : « ...Les illustrateurs aussi ont changé. Après Rémi, c'est Frédéric Rébena qui dessine aujourd'hui l'histoire du vieux chat voleur et gourmand, qu'on tue à coups de bâtons, laissant assommé de chagrin le vieil homme qui l'avait recueilli. Rébena donne à son héros des allures

qu'elles ont pu provoquer chez Elodie. Ainsi, elle ne se souvient pas du nom ni du métier du père Latuile (elle l'appelle M. Brique probablement en raison des hautes cheminées de brique qui se dressent sur les toits), mais explique les conditions de sa rencontre avec le chat par le fait qu'il a une fenêtre qui donne sur le toit, et que son métier consiste à repeindre des briques — ce qui est fantaisiste et assez poétique : cela renvoie directement aux images p. 8 (pour la fenêtre sous le toit) et p. 11 (l'image est très colorée, au contraire de la précédente, les bonbons dispersés sur le toit et les maisons qu'on voit d'en-haut sont multicolores). Le texte ne dit pas que le boucher, le marchand de bonbons et Mme Ajax sont méchants, il se contente de les présenter comme des ennemis de Minou-Bonbon ; mais leur aspect physique les rend tout à fait déplaisants (en comparaison notamment de la bonhomie du père Latuile et de la sympathie que dégage le père de Nicolas). A propos de Mme Ajax, il est amusant de voir qu'Elodie lui attribue la fonction de concierge, alors que le texte la décrit seulement comme une maniaque du ménage ; elle lui attribue également un alibi : « Mais non c'est pas moi qui a tué ton chat, moi je dansais et tout » : elle ne dit pas du tout ça, mais on aperçoit au fond de son appartement le disque d'un chanteur de charme posé sur sa commode (illustration p. 35). Enfin, Nicolas n'est pas monté dans un arbre pour sortir de la cour de récréation, il a escaladé « la barrière fermée à clé », mais on voit effectivement des arbres dans la cour (illustration p. 25).

comiques de Félix le chat et couvre largement les pages de couleurs et de formes caricaturales fortement chargées de tension. »

4. *Graine de monstre*, par Elodie

Ca raconte...c'est deux enfants avec leur père Ils vont chez un monsieur qui s'appelle Pepinierus. Et après il va...il dit : « Tenez, des graines. Mettez-les dans un pot, et mettez de l'huile que je vous donne. » Et ils sont rentrés chez eux, ils ont mis, et le lendemain matin, il y a eu un monstre avec 6 yeux et il avait une longue queue, mais il était gentil. Et il puait. Et il était très très gentil, et il faisait des bêtises. Un jour, ils sont allés voir leur voisin, M. Goujat, et ils lui ont montré le...monstre. Et puis ils ont...le monstre, il a voulu leur racheter. Ils ont dit d'accord, ils sont encore retournés chez Pepinierus et « Prenez des oeufs, ça vous fera des petits lapins. » Le lendemain matin, il y avait plein de petits lapins.

- Et ça t'a fait rire ?

- Ouais, ça m'a fait rire

- Et qu'est-ce qui est drôle, c'est la tête du monstre, les réactions des gens ?

- Non, c'est un petit peu triste...parce qu'il part chez M. Goujat, et après, il...c'est pas très cool, quoi.

- M. Goujat il est pas très cool ?

- Si, M. Goujat il est...c'est pas très cool qu'il aille chez M. Goujat parce qu'ils le veulent plus...Sinon c'est bien.

A. Récit d' Elodie

Orientation : Deux enfants avec leur père vont chez Monsieur Pepinierus et achètent des graines

Complication: Les graines ont produit un petit monstre, très gentil mais à l'odeur épouvantable

Action-développement : - Le gentil petit monstre fait des bêtises
 - Les deux enfants et leurs parents sont allés voir

leur voisin

Résolution : Le voisin a racheté le petit monstre

Résultat: Les enfants sont encore retournés chez M. Pepinierus, et cette fois ils ont pris des oeufs qui leur ont donné plein de petits lapins.

B. Graine de Monstre

Orientation : Un père de famille se laisse fléchir par ses deux enfants et achète à un marchand-pépinieriste très bizarre de drôles de graines

Complication : Le lendemain a « germé » un petit monstre avec une longue queue, deux paires d'yeux rouges, une courte trompe etc. Il sent très mauvais, il en est conscient et très malheureux.

Action-développement : - La famille veut le rendre à M. Pepinierus, mais celui-ci a disparu.

- Après en avoir discuté, la famille décide de le garder, ce qui l'expose à diverses difficultés :

- Cacher le petit monstre au voisin très curieux et très peu aimable, M. Legoujat (pour qui « tous les enfants sont des monstres ! »)

- Supporter son odeur abominable (qui résiste même à l'eau de cologne), ses ronflements, ses bêtises...

Résolution : La famille se résout enfin à perdre le pauvre monstre en forêt. Mais ils croisent dans l'escalier M. Legoujat, à qui ils dévoilent la vérité et qui décide d'adopter Grou-Grou le petit monstre illico.

Résultat : M. Legoujat s'occupe parfaitement bien du petit monstre et ils sont très heureux. Quant à la famille, elle se laisse à nouveau piéger par un marchand suspect, achète trois oeufs qui leur donnent le lendemain autant de lapins pourvus d'un nez rouge et d'une queue fluorescente, qui sautent tout le temps...

C. Bilan

Le récit d'Elodie, quoiqu'assez bien construit et reprenant les éléments essentiels de l'histoire de Marie-Aude Murail, est assez peu convaincant, il donne un peu l'impression de manquer d'intérêt. En effet, les réactions et les motivations surtout des personnages ne sont pas explicitées, ce qui fait perdre beaucoup de leur raison d'être à leurs décisions³⁷. Ainsi, elle ne dit pas que la famille finit par « craquer » et veut abandonner le petit monstre (ou du moins, elle ne le dit pas dans le fil de son récit) : elle remplace ce qui a véritablement eu lieu par un échange commercial avec M. Legoujat. C'est un peu étonnant qu'elle ait à ce point changé les termes de l'histoire car il s'agit d'un récit assez simple, et elle m'a dit l'avoir lu deux fois qui plus est. Au risque de surinterpréter, on peut se demander pourquoi elle n'a pas mentionné la volonté de la famille d'abandonner le petit monstre, dont elle a bien perçu le côté attendrissant. En tout cas, même s'il s'agit d'un simple oubli qu'elle a réussi à combler par un épisode de son cru, le commentaire contradictoire de l'histoire qu'elle fait à la fin (« Ouais ça m'a fait rire...Non, c'est un petit peu triste...ils le veulent plus ») montre bien que, tout en ayant trouvé drôle³⁸ ce petit récit léger, elle y a trouvé de la gravité.

³⁷ La tendance à l'élimination des réactions et tentatives des personnages est une caractéristique de récits produits par des enfants âgés de 6-7 ans, donc plus jeunes qu'Elodie (cf Michel Fayol, « L'acquisition du récit : un bilan de recherches », dans *Revue française de pédagogie*, 1983, n° 62, p. 65-82)

³⁸ Non seulement elle le dit, mais on sentait, à l'oral, qu'elle trouvait la description du petit monstre amusante.

5. *Ma Montagne*, par Benjamin (12 ans)

C'est l'histoire d'un garçon qui s'en va de chez lui parce qu'il a plein de frères et soeurs et il en a marre de vivre à l'électricité, avec les ordinateurs et tout. Il habite à New-York et il s'en va dans la campagne à côté de New-York, c'est...c'est un peu montagneux et il y a des arbres. Il va habiter dans un arbre, il se creuse un arbre, il le brûle et il se fait sa chambre dedans, c'est tout. Et puis alors il apprend à chasser, il...kidnappe un faucon qu'il apprivoise, et à la fin, il y a toute sa famille qui vient habiter avec lui. C'est tout. En résumé, ça fait ça. Alors aussi il en a marre parce qu'il veut être caché, caché, caché, parce que sinon il a peur que tous les journalistes viennent, parce que...Il a un ami qui habite à la ville, il lui ramène dès qu'il vient -c'est un professeur d'anglais- dès qu'il vient il lui ramène ce qu'il y a dans les journaux qu'il a découpés. Et il a peur que...à chaque fois il lui demande de faire bien attention parce que à chaque fois il a peur que y a des journalistes qui viennent, et qu'on parle de lui. C'est tout. C'est un résumé.

- Il a voulu changer de vie alors ?

- Ouais, mais à la fin y a sa mère qui arrive avec ses frères et ses soeurs et son père ; et sa mère elle veut pas vivre dans un arbre, alors ils vont construire une maison en bois et les enfants ils dormiront dehors, c'est tout.

- Et c'était comment dans son arbre, tu sentais qu'on pouvait y habiter, c'était réaliste ?

- Ouais, c'était assez réaliste. Et à la fin aussi, il fait que de parler d'humains. Dès qu'il voit un humain, il commence à faire des chambres d'amis dans un...dans d'autres arbres. Non mais si, on peut y habiter, y a la place d'un grand lit, d'un lit de ma taille ; il fait sa nourriture au feu ; il s'est acheté un fusil à silex, vous savez, un silex qu'on frotte et ça allume la mèche et puis ça tient. Voilà c'est tout. Sinon il va pêcher, il s'est fabriqué un radeau. Il a fabriqué plein de pièges pour les cerfs. C'est tout.

- Et t'aimerais bien avoir ce genre de vie ?

- Oh oui, j'aimerais bien...ça m'a fait rêver surtout.

- Tu te souviens de l'auteur ?

- Je me souviens plus de l'auteur, je confonds avec un autre livre qui m'a plu.

A. Récit de Benjamin (l'analyse selon le schéma utilisé depuis le début n'a été faite que sur une partie du récit de Benjamin, en raison de sa structure un peu complexe)

Orientation : « ...parce qu'il a plein de frères et soeurs et il en a marre de vivre à l'électricité, avec les ordinateurs et tout ... il habite à New-York »

Complication : « C'est l'histoire d'un garçon qui s'en va de chez lui... ; ...et il s'en va dans la campagne à côté de New-York, c'est un peu montagneux et il y a des arbres » (en réponse à un événement interne : « il en a marre »)

(le cadre et la complication sont imbriqués, mais on arrive à les dissocier logiquement)

Action-développement : « il va habiter dans un arbre, il se creuse un arbre, il le brûle et il se fait sa chambre dedans..., et puis il apprend à chasser, il kidnappe un faucon qu'il apprivoise »

Résolution-Résultat : « et à la fin, il y a toute sa famille qui vient habiter avec lui. »

La complication manque un peu d'inattendu, de surprise, aussi ne trouve-t-on pas de résolution à proprement parler. Au début, Sam part de chez lui et quitte sa famille, et à la fin, celle-ci met fin à la séparation en le rejoignant ; ce sont seulement ces déplacements dans l'espace qui expliquent pourquoi il y a opposition entre le début et la fin, il n'y a pas entre ces deux limites de tension dramatique. Le récit de Benjamin s'apparente aux histoires qui ont un «contraste entre état initial et final..., celui-ci pouvant être banal (événement ordinaire, emboîté entre deux « frontières » : partir/revenir »), cf première partie, p. 6, note 18.

B. *Ma Montagne*

Ce livre n'obéit pas au schéma classique du récit décrit en première partie, ce qui peut être attribué à la fois au thème dont il traite et à sa construction formelle. Il s'agit en effet de la chronique de la vie sauvage menée par Sam Gibley, un jeune garçon de 13 ans qui a décidé de quitter New-York pour vivre dans les montagnes des Catskills au Canada (ce lieu n'est pas choisi au hasard, il appartient à l'histoire familiale : en effet, le grand-père paternel de Sam y avait une ferme, dont il retrouva les ruines). De fait, il n'y a pas d'événement à proprement parler, ou plutôt tous les efforts déployés par le garçon pour assurer sa survie, toutes ses découvertes, ses rencontres épisodiques avec les rares humains qui s'aventurent sur son « territoire », sont des événements. La forme sous laquelle est raconté ce récit accentue cette impression : le garçon tient un journal et y consigne la plupart de ses faits et gestes.

Le livre s'ouvre sur la description de l'arbre-chambre de Sam en plein cœur de la forêt enneigée, sur la présentation de son cadre de vie et de ses voisins (la belette en particulier) ; sont exposées aussi les raisons qui l'ont poussé à partir de New-York. On se situe après la tempête de neige, épreuve qu'il a surmontée grâce à sa prévoyance³⁹.

Dès lors, toute une partie de son journal est rétrospective (de l'été à l'hiver) : il y relate entre autres choses son départ, sa première nuit à la belle étoile en forêt, son installation dans le vieil arbre dont il brûle l'intérieur pour s'y installer, sa capture d'un bébé faucon — cet oiseau va tenir une place déterminante dans le reste de l'histoire (non seulement il va l'aider à chasser il va constamment lui servir d'intermédiaire avec le monde de la forêt, mais il tisse aussi avec lui un puissant lien affectif), sa rencontre avec son ami Bando (promeneur égaré qui s'est endormi devant l'arbre de Sam) et les quelques jours qu'ils passent ensemble, sa façon de piéger les cerfs etc.

Noël marque une seconde entorse faite à sa vie de solitaire, puisqu'il le passe avec son ami Bando venu le rejoindre quelques jours, et avec son père qui a réussi à retrouver sa trace. Bando lui apprend que son aventure est plus ou moins connue des journalistes (car il a été aperçu à quelques reprises par des habitants des environs) et promet de préserver son secret. Durant le reste de l'hiver, Sam continue à relater la réussite de son adaptation, malgré la rudesse du climat, la solitude, l'environnement parfois effrayant.

³⁹ Le fait de débiter après cette tempête a un effet paradoxal : cela atténue un peu le « suspense » au moment où elle sera évoquée, puisqu'on saura déjà que Sam s'en est très bien tiré, mais en même temps, cela crée malgré tout une certaine attente par rapport à elle ; de plus, l'isoler du reste des événements ou micro-événements qui jalonnent la vie de Sam la met en valeur, or elle peut apparaître comme un moment-clé si on considère que ce roman peut avoir une portée d'ordre initiatique : elle est probablement l'épreuve la plus décisive qu'a eu à affronter le jeune citadin. Enfin, cela permet d'ouvrir le roman par une image frappante (l'arbre-chambre que s'est aménagé Sam dans le creux de son sapin apparaît d'autant plus comme un abri douillet)

Mais aux premiers signes d'apparition du printemps, une évolution se fait sentir : les rencontres avec d'autres hommes se multiplient : un jeune garçon journaliste, un autre qui habite la petite ville la plus proche, un chanteur en quête d'inspiration qui se promène non loin de chez lui, et il doute de vouloir vivre encore si isolé. Au moment où Matt, le jeune journaliste, et Bando se construisent à leur tour un abri en brûlant l'intérieur d'un sapin, il éprouve des sentiments contradictoires de joie et révolte. Enfin, c'est sa famille toute entière qui viendra le rejoindre et qui s'installera dans une maison en bois construite à proximité de son arbre.

A défaut d'une tension propre à un récit classique, on ressent dans ce roman un mouvement, constitué de deux phases contradictoires : dans un premier temps, le héros s'adapte à ce nouveau milieu qu'il a choisi et ce faisant, se mesure à lui-même ; puis quand revient le printemps, il éprouve une nostalgie grandissante de la compagnie des hommes. Mais quand certains de ses amis s'installent auprès de son arbre et que se reforme autour de lui le cercle familial, il a acquis une maturité et une identité qu'il s'est forgées lui-même.

C. Bilan

Le récit de Benjamin s'apparente à un résumé de l'histoire, dont certains points sont ensuite (spontanément ou après une relance) développés. Cependant, en y regardant de près, on y retrouve une structure qui se rapproche de celle de Labov et Waletzki. Pour ce faire, il n'a pas respecté l'ordre dans lequel les événements sont présentés dans le livre, et surtout pas leur durée.

Ce qui transparaît le plus dans son récit, c'est tout d'abord le désir du héros de fuir la modernité ; à ce propos, Benjamin fait une inférence intéressante en parlant des ordinateurs, dont il n'est pas question dans le livre ; cela suppose une identification assez forte avec Sam Gribley, à travers lequel il a pu satisfaire un moment ses aspirations à une vie moins citadine. Il évoque les principales caractéristiques de la vie sauvage de Sam (son abri dans un arbre, la chasse, la pêche) et les moyens par lesquels il y parvient (le fusil-silex, le faucon qu'il capture, la radeau qu'il construit, la fabrication de pièges pour les cerfs). Il a été sensible également à la fois au besoin d'isolement du héros (à ce sujet, il dramatise et exagère un peu sa volonté d'échapper aux journalistes) et à son désir de retrouver la compagnie des hommes (même si là aussi il le fait avec quelque exagération : ça n'est pas lui qui aménage des sapins pour ses amis, il les laisse faire, sans trop savoir s'il en est content ou furieux).

En revanche, il ne mentionne pas les éléments qui font penser que le jeune Sam Gribley était à la recherche d'une identité : il revient sur un territoire marqué par l'histoire familiale, il accomplit une aventure et réalise, d'une autre manière, ce que son père n'a pas fait ou du moins pas jusqu'au bout (dans sa jeunesse, il voulait voyager et être matelot, mais il y a vite renoncé à cause de sa femme et de ses enfants). De plus, vivre ainsi dans la forêt pendant plusieurs mois, même les plus rudes, ressemble à une sorte d'initiation, où il en apprend autant sur l'environnement qui l'entoure que sur lui-même, et la tempête peut être considérée comme une sorte d'épreuve (cf p. XXVI, note 2). Mais il s'agit là de sentiments, d'idées, que Sam n'explicite pas, il se contente de vivre les aventures vers lesquelles il est poussé, et il est bien normal qu'un lecteur de 12 ans en fasse autant.

6. *Etoile Noire, Aube Claire*, par Benjamin (12 ans)

- Et qui parlait de ça aussi ?

- Non, c'était avec des chiens de traîneau en Alaska. C'était une course, l'Itador, la course avec...et c'est une esquimaude qui part avec son chien, ça s'appelle *Etoile Noire et Aube du Matin*. Etoile Noire, c'est le chien, il s'appelle comme ça parce qu'il est tout blanc avec une tache, une étoile noire sur le front et Aube Claire, c'est la fille. C'est un très bon livre aussi.

-Ca parle de quoi ?

- De la course. A un moment elle se fait emporter avec un gros iceberg et puis elle se fait sauver. C'est très bien comme livre. Parce qu'au début, c'est avec son père... C'est un chasseur son père. Ils habitaient dans un petit village, et puis un jour, il allait à la chasse sur la banquise, et puis y a eu la banquise, et puis y a eu le bout de banquise qui s'est détaché et puis il pouvait pas s'en aller parce que l'eau elle était glacée, et puis il est resté comme ça pendant trois jours je crois, et y a les chasseurs qui ont réussi à le ramener, et il a perdu tous ses doigts, il lui restait que deux doigts, le pouce et l'index. Et puis après il a eu la phobie de la mer, leur maison était près de la mer et dès qu'il voyait la fenêtre et qu'il voyait la mer, il fermait les rideaux. Et ils sont partis, ils sont partis, je m'en rappelle plus, dans une autre village, loin de la mer mais près d'un lac, et dans ce village y a la course de l'Itador qui passe, ça la fait rêver, et puis y a le patron du père et le maire de cette ville, il a vu qu'il y avait des petites courses de chiens de traîneaux déjà dans la ville sur le lac glacé, et il avait vu que son père gagnait beaucoup, et il demande s'il veut bien participer à la course et puis à un moment...à l'entraînement y a un gros accident, et la course commence dans six mois et il prend pas les médicaments alors ça va durer encore longtemps, alors il pourra pas la courir mais y a sa fille qui veut bien la faire, et puis c'est l'histoire de la fille qui fait la course.

- Elle prend la place du père ?

- Oui

- Il y a d'autres filles qui peuvent participer à cette course ?

- Oui, y avait d'autres filles.

- Et ça c'est fini comment ?

- Elle a fini avant-dernière mais...le premier aussi qui arrivait à la ville d'Itador, c'est une ville à moitié de la course, il gagnait 2 000 pièces d'or, 2 000 \$. Elle est arrivée la première à l'Itador mais elle est arrivée avant-dernière à la fin de la course et elle a gagné quand même 2 500 \$, c'était pour sa preuve de courage, elle a aidé aussi un de ses amis qui s'était fait renversé par un caribou, qui s'est fait blesser...et elle a gagné 2 500, 4 500 en tout.

Ca m'a fait rêver aussi parce que j'ai déjà fait du chien de traîneau et ça m'a donné envie d'en refaire ; c'était dans le Jura, sur herbe et sur roulettes. C'était très bien comme livre aussi.

A. Récit de Benjamin (application du schéma utilisé de : « Parce qu'au début, c'est avec son père... » jusqu'à « et elle a gagné 2 500, 4 500 en tout. »)

Orientation : Une fille et son père, qui est pêcheur, quittent leur village près de la mer à la suite d'un accident qui a privé le père de la plupart de ses doigts. Dans le nouveau village où ils sont installés, des courses de traîneaux sont organisées, et de plus, ce village est une étape d'une prestigieuse course. On propose au père d'y participer.

(L'orientation elle-même occupe beaucoup de place dans le récit de Benjamin ; l'accident du père constitue en fait un épisode qui peut à son tour se découper :

- orientation : Un père chasseur et sa fille vivent dans un petit village -côtier, à cause de la banquise.
- complication : Un jour, le père a un accident pendant qu'il chasse sur la banquise : il est resté prisonnier pendant plusieurs jours d'un morceau de banquise qui s'est détaché du reste.
- action-développement (réactions des personnages) : le père a finalement été sauvé, mais y a perdu trois doigts ; il a maintenant la phobie de la mer.
- résolution : ils quittent ce village pour aller s'installer loin de la mer)

Complication : A l'entraînement, le père se blesse et ne peut plus courir, mais sa fille veut bien le remplacer.

Action-développement : [Elle manque à un moment de se faire emporter par un iceberg, cf début de son récit après la deuxième relance]

Résolution : Elle arrive avant-dernière, mais elle a remporté l'étape de l'*Itador* (la ville à mi-parcours de la course)

Résultat : Elle gagne une récompense pour sa victoire de l'*Itador*, mais aussi pour avoir fait preuve de courage pendant la course.

B. Etoile Noire, Aube Claire

C'est l'histoire (racontée à la première personne) d'une jeune esquimaude qui dispute la fameuse course de l'Iditarod en Alaska, qui joint Anchorage à Nome sur un parcours de plus de 1 000 km. Elle a acquis l'expérience des chiens de traîneaux auprès de son père chasseur, qu'elle a souvent accompagné.

Orientation : En plein hiver, le père d'Aube Claire décide de partir chasser des phoques sur la banquise ; elle l'accompagne (elle remplace pour lui le fils perdu, mort d'un accident de chasse sur la banquise). Le banc de glace où son père est resté à l'affût s'est détaché et part à la dérive. Il n'est secouru qu'au bout de plusieurs heures et perd quatre doigts à la main droite. Le choc qu'il a subi l'a gravement atteint, il ne peut plus supporter la mer. Il part alors avec sa femme et sa fille s'installer dans un village à l'intérieur des terres, Ikuma.

Complication : A Ikuma, le père et la fille participent aux courses de traîneaux locales. Le père se fait remarquer et deux « notables » lui proposent de le financer pour participer à la prestigieuse course de l'Iditarod, dont Ikuma est une ville-étape. Il accepte et s'entraîne, mais une chute à traîneau met fin à ses ambitions. Il pense que sa fille peut le remplacer ; c'est accepté par les deux « sponsors », et Aube Claire est très enthousiaste.

Action-développement : - Aube Claire s'entraîne et se prépare minutieusement

- Le jour du départ, elle fait la connaissance d'Oteg, un vieil esquimau. Ils bivouaqueront souvent ensemble et s'entraideront, mais Aube Claire finira par trouver ses conseils encombrants et ne les suivra pas toujours.

- La course est jalonnée par toutes les villes-étape qui sont autant de points de repère pour le classement. Entre ces étapes, c'est le quotidien de la course, marqué par l'effort physique, la fatigue, l'ivresse procurée par la vitesse, ses relations particulières avec son chien de tête (Etoile Noire), les nombreux dangers (accidents, animaux dangereux surtout) etc... Il y a deux moments forts pour Aube Claire : celui où elle arrive victorieuse à Iditarod ; celui où elle arrive dans son village natal en plein « whiteout » (blanc total), et où il lui arrive la même catastrophe qu'à son père : elle est prisonnière d'un banc de glace et dérive.

Résolution : Elle a été sauvée au bout de trois jours sans dommages corporels, mais elle a perdu toute son avance au classement et est arrivée dernière. Elle reçoit une récompense inattendue : à son prix pour l'Iditarod s'ajoute le prix fair-play, qu'on lui attribue parce qu'elle s'est à plusieurs reprises déroutée pour aider des

concurrents en détresse (en particulier Oteg, qui a dû arrêter la course après avoir été blessé par un orignal ; elle s'est chargée du rapatriement de ses chiens).

Résultat : Cette course l'a changée au plus profond de son être (« Jamais je n'avais espéré éprouver une telle sensation de richesse...Je n'étais plus celle qui avait quitté Ikuma, de longues semaines auparavant. »). Son père, qui a vibré presque tout autant qu'elle, est redevenu l'homme qu'il était avant son accident puisqu'il décide d'aller à nouveau vivre dans son village natal. Enfin, le pécule qu'elle a gagné lui ouvre des perspectives d'avenir (études à Anchorage par exemple).

C. Bilan

Le récit de Benjamin est là-encore construit de manière particulière ; spontanément, il ne fait que présenter le thème du livre. Ce n'est qu'à partir de la deuxième relance qu'il se met à raconter l'histoire à proprement parler : après avoir mentionné un souvenir frappant (Aube Claire se fait emporter par un iceberg), il entame sa narration de manière ordonnée et commence par le début de l'histoire ; mais il s'arrête après la complication. Il faut encore trois autres relances pour qu'il raconte comment s'est achevée l'aventure d'Aube Claire. Malgré tout, il rappelle l'essentiel du livre et avec beaucoup de fidélité : l'attrait d'Aube Claire pour cette course, les dangers du Grand Nord (il mentionne les deux accidents du père, l'iceberg qui a failli emporter Aube Claire et le caribou — un orignal en fait — qui a renversé Oteg), tout cela apparaît bien. On peut noter une certaine exagération à propos de l'accident du père : il ne reste pas trois jours sur la banquise, mais plusieurs heures, et il perd moins de doigts que Benjamin ne le dit. Quant à la relation de la jeune fille avec son chien, on la devine à cause du titre du livre et de l'explication qu'il en donne.

Certes, il ne parle pas beaucoup du déroulement de la course, mentionnant seulement l'accident d'Aube Claire sur la banquise (cet élément n'est pas intégré à la partie du rappel de Benjamin qui ressemble le plus à un récit, il la précède immédiatement) et l'aide qu'elle a apportée à Oteg blessé ; là-aussi, il ne raconte cela que pour expliquer pourquoi Aube Claire reçoit le prix « fair-play » : il n'évoque pas le déroulement de la course en tant que tel. Comme pour le récit précédent, il est très difficile de raconter ou même de retenir des événements qui sont tous placés sur le même plan. On ne peut cependant pas en déduire que cette partie du livre ne l'a pas intéressé, ce serait en contradiction totale avec son propre aveu : « ça m'a fait rêver aussi parce que j'ai déjà fait du chien de traîneau et ça m'a donné envie d'en refaire etc... ».

7. Sarah Ida, par Azrah (11 ans)

C'est un livre qui parle d'une fillette qui veut absolument avoir de l'argent ; son amour pour l'argent est trop fort, comment dire, ses parents vont l'emmener chez une tante, et elle va se..., elle va avoir..., elle va rencontrer une amie qui s'appelle Rosa, ce sera une voisine, elle va être amie avec elle, et elle va visit...aller chez elle, elle va se nouer d'amitié, et ensuite, y a que...tellement qu'elle n'avait plus d'argent, son argent de poche se terminait, et heu...elle voulait de l'argent, elle ne voulait pas voler, alors elle est allée voir Rosa son amie, et elle lui a dit : « Il faut que j'aie de l'argent et je crois que tu as 5 \$ », puisque la dernière fois, elle lui avait amené..., elle lui avait montré sa tirelire, donc elle avait vu cet argent ; donc, eh bien, Rosa ne peut pas parce qu'elle a économisé pour avoir quelque chose dans ce magasin, alors elle ne peut pas lui donner cet l'argent. Donc, eh ben Sarah elle est bouleversée, elle sait pas comment avoir de l'argent et elle adore avoir de l'argent de poche, alors heu, donc elle voit une annonce et elle voit que y a ce...comment ça s'appelle, ce cireur de chaussures qui veut une employée. Donc c'est réservé aux garçons mais quand elle lit, elle remarque pas tout de suite que c'est pour garçons, donc elle va le voir et ensuite elle lui dit : « J'ai besoin de travail, est-ce que je pourrais travailler en tant que cireur ? » Donc le...Al, le cireur de chaussures, celui qui possède le magasin lui a dit : « L'annonce n'est réservée qu'aux garçons, mais bon pour toi, je peux faire une exception. » Donc, il fait une exception pour elle, et elle travaille au cours des jours, à chaque fois qu'elle sort de l'école. Mais il arrive que...comment dire, il arrive un accident à Al, il se retrouve à l'hôpital, et elle doit gérer le magasin. Elle s'en sort très bien et tout se passe bien. Al est très fier d'elle et la paye, lui donne un pourboire à chaque fois qu'elle faisait tout ce qui allait. Et en fait, malgré ces aventures elle a pu, comment dire, elle a pu arrêter d'avoir cette passion pour l'argent, et économiser, savoir travailler, être employée. C'est ça quoi, elle avait une trop grande passion pour l'argent, et donc elle pouvait pas se maîtriser, elle voulait toujours de l'argent, mais elle voulait pas voler pour ça, donc elle a trouvé un travail, elle l'a fait honnêtement, et...elle s'est bien souvenu de la leçon.

A. Récit d’Azrah

Orientation : Sarah Ida est une fillette qui n’a qu’un désir, avoir de l’argent. Ses parents l’ont emmenée chez sa tante. Elle y fait connaissance de la voisine et devient son amie.

Complication : Son argent de poche arrive à épuisement

Action-développement : -Elle demande à son amie de lui donner ses économies ; échec de sa requête

-Elle se fait employer par Al, le cireur de chaussures, malgré le fait qu’elle soit une fille

Résolution : Elle assume seule la gestion du magasin lorsque Al, à la suite d’un accident, part à l’hôpital. Son patron est content d’elle et la paye.

Résultat: Son rapport à l’argent a changé, il a cessé d’être obsessionnel.

B. Sarah Ida⁴⁰

Orientation : Sarah Ida, une fillette d'une douzaine d'années, arrive chez sa tante pour y passer les vacances. On apprend bientôt que c'est la situation quelque peu conflictuelle de Sarah et de ses parents qui ont poussé ces derniers à lui imposer ce séjour. D'ailleurs, elle ne manifeste guère d'aménité envers sa tante. La question de l'argent de poche les oppose bientôt. Sarah, qui ne veut pas en démordre, essaye d'abord de soutirer ses économies à sa petite voisine, en vain. Puis elle trouve un petit boulot : employée chez le cireur de chaussures de la Grande Avenue, Al.

Complication : Al se fait renverser par une voiture et doit rester à l'hôpital pendant quelque temps. Cela survient au moment où Al et Sarah devenaient amis.

Développement-action : Sarah décide de garder l'échoppe toute seule. Elle reçoit les encouragements et l'aide de plusieurs personnes.

Résolution : -sur le plan matériel, elle a rendu service à Al et lui apporte l'argent à l'hôpital

-sur le plan humain, elle a dépassé son égoïsme ; elle a appris à travailler pour autre chose que pour gagner de l'argent. Au contact d'Al, s'est opéré progressivement en elle un changement intérieur, que cette expérience lui permet de révéler.

Résultat : Après être véritablement devenue amie avec Al et s'être réconciliée avec sa tante et Rosy, elle repart chez elle, différente. Des responsabilités l'attendent puisque sa tante lui a appris que sa mère était malade et que son père comptait sur elle.

⁴⁰ On aurait pu concevoir un autre découpage que celui-ci, en désignant comme déclencheur, comme complication, non l'accident d'Al, mais le moment où il engage Sarah comme aide. Cela aurait permis une répartition plus équilibrée des épisodes ; mais l'accident introduit plus franchement une rupture dans le cours des événements, de même qu'il correspond mieux à la notion de complication à laquelle il faut apporter une résolution. En fait jusqu'à l'accident, les faits donnent tous l'impression d'être sur le même plan, mais Sarah Ida est en train de changer lentement ; c'est à l'occasion de l'accident qu'elle se révèle vraiment.

C. Bilan

Pour Azrah, c'est l'amour de l'argent, élevé au rang de passion⁴¹, qui est le mobile principal de l'héroïne. Cette focalisation l'amène à négliger un aspect important du livre : les relations difficiles que Sarah Ida entretient avec ses parents⁴², puis avec tante Claudia⁴³, et même avec Al au début⁴⁴. Il est certes souvent question d'argent dans ces affrontements, au cours desquels Sarah apparaît comme une enfant entêtée, parfois insolente. Est-ce qu'Azrah a « évacué » les adultes de son récit parce qu'elle s'intéresse exclusivement à la fillette ? Peut-être arrive-t-elle à un âge où ils comptent moins ?

Peut-être aussi que ce qui est mis en avant, le souci d'avoir de l'argent de poche, est également une préoccupation d'Azrah. On peut enfin avancer l'hypothèse que l'importance accordée par Azrah à l'argent réside dans la façon dont elle a compris le texte. En effet, à plusieurs reprises on voit Sarah réclamer de l'argent, et à un moment en particulier, la réaction qu'elle a après que sa tante a refusé de lui en donner est telle qu'elle permet de comprendre l'interprétation d'Azrah : « Sarah Ida courut dans sa chambre. Elle tremblait de tous ses membres. Ils ne savaient pas ce qu'elle ressentait pour l'argent. Ils ne comprenaient rien et elle ne savait pas comment le leur expliquer. Une chose était sûre, elle avait besoin d'argent, là, dans sa poche. Peu importe qu'il y en ait peu, l'essentiel était qu'il en y en eût. Elle se sentait si mal quand elle n'avait rien du tout » (*Sarah, Ida*, p. 18). Or ce passage est présenté du point de vue de Sarah Ida : aucun narrateur omniscient ne met un nom sur ce que ressent exactement Sarah ; libre alors au lecteur de le faire.

Malgré l'exagération de la question de l'argent, Azrah ne s'éloigne pas tant que cela du sens global de l'histoire, dans la mesure où elle est consciente de l'amélioration de l'héroïne. Elle la présente certes de manière moralisatrice : « elle a trouvé un travail, elle

⁴¹ Tous les verbes (« *il faut que j'aie de l'argent...* », elle *adore* avoir de l'argent en poche, elle *ne pouvait pas se maîtriser*), adverbess (« elle veut *absolument* avoir de l'argent »), substantifs (son *amour* pour l'argent, cette *passion* pour l'argent, *une trop grande passion* pour l'argent), adjectifs (elle est *bouleversée*) employés par Azrah évoquent bien un attachement excessif et irraisonné.

⁴² Buller Clyde R., *Sarah Ida*, p. 11 : - Tante Claudia : « Ta maman ne se sent pas très bien, et tu ne lui facilites pas les choses. »

- Sarah Ida : « Pendant longtemps, personne ne s'est occupé de moi...Et puis soudain, tout a changé...Mes vêtements n'étaient pas bien et mes amies n'étaient pas bien non plus. Je ne pouvais plus faire ceci, je ne pouvais plus faire cela. »

⁴³ Ibidem, p. 17-18 par exemple : A tante Claudia qui lui demande de l'aider un peu dans l'intendance de la maison, Sarah rétorque : « Combien me paieras-tu ? » ; p. 28, : « J'ai l'impression que tu es en train de chercher la bagarre avec moi pour voir jusqu'où tu peux aller, dit Tante Claudia. »

⁴⁴ Il demande à Sarah d'être ponctuelle et de venir régulièrement à son travail ; il lui demande aussi de dire merci à tout client qui la paye, et la réprimande lorsqu'elle en traite un d'avare dans son dos.

l'a fait honnêtement, elle s'est bien souvenu de la leçon »⁴⁵, en gommant l'enrichissement humain que la fillette a gagné. Elle dit également l'essentiel sur Al, dont le rôle dans le livre est crucial : tout en aidant la fillette à réaliser son désir de gagner de l'argent, il est une sorte de destinataire puisqu'en la faisant travailler et en lui racontant sa propre enfance, il lui fait petit à petit entrevoir des « valeurs » qui n'étaient pas celles de Sarah Ida au départ. Les objets qu'il lui donne (le tablier en toile pour le travail ; la médaille-souvenir d'Al au moment du départ de Sarah) en sont presque les symboles. Et Sarah, destinataire, a su elle aussi donner à Al, en maintenant son échoppe ouverte.

⁴⁵ On peut mentionner ici les observations de Pierre Clanché sur les textes libres d'enfants ; à partir du CM2, il voit l'émergence d'un sujet qui (en même temps qu'il affirme de plus en plus nettement son identité) « commence aussi à se poser en juge, censeur, moraliste », dans *L'enfant écrivain, génétique et symbolique du texte libre*, 1988, p. 109. On peut également rappeler le moralisme qui transparaît à la fin du récit de Rina (*Charlie et la chocolaterie*).

8. *Matilda*, par Azrah

Y a Matilda, un superbe livre que j'ai lu, il est magnifique parce que je l'adore, c'est mon préféré je dois dire, parce que ça parle aussi d'une fille...qui sait lire, elle est surdouée en fait, prématurée, comment dire...et elle sait lire, elle est formidable cette fille. Mais en fait ce qu'il y a, c'est que ses parents ne le remarquent pas, ils la traitent vraiment comme une pauvrete. Alors comment dire, elle va dans une école, très jeune, à 5 ans 1/2, et pour la première fois dans cette école elle rencontre une maîtresse formidable. Donc cette maîtresse est très très gentille, elle s'appelle Jenny, et comment dire, cette maîtresse va lui montrer, va constater qu'elle est surdouée. Le seul inconvénient, c'est qu'il y a cette directrice, très très méchante, c'est madame, mademoiselle Legourdin. Mademoiselle Legourdin est très autoritaire, très sévère, et elle déteste les enfants. Alors comme elle déteste les enfants, elle veut les punir d'une façon, mais il faut qu'elle trouve toutes les semaines des choses. Mais en fait elle a...comment dire...elle va avoir une aventure, c'est que...malgré ses parents, elle va demander à ses parents, enfin sa maîtresse va lui suggérer de rester après les cours pour réviser pendant que les autres enfants jouaient, parce qu'elle avait un Q I très très élevé. Donc elle a fait ça et elle a découvert que mademoiselle Legourdin a pris quelque chose à Jenny, en fait, c'était la tante de Jenny, de la maîtresse, de l'institutrice. Et donc elle lui a pris pendant dix ans sa paye, et c'est pas encore fini, il reste des années avant qu'elle lui règle ce qu'elle lui devait parce que son père était mort, et donc son père s'est occupé d'elle, et donc sa tante s'est occupé d'elle, et donc voilà quoi. Elle a dû payer pour tout ce qu'elle a fait, parce que la tante elle lui faisait des corvées et tout. Donc, c'était toujours l'institutrice qui faisait les corvées à la place de mademoiselle Legourdin. Donc Matilda a découvert ça et ensuite elle a...comment dire, elle l'a mis au tableau parce qu'elle avait des pouvoirs, donc elle pouvait faire des choses, elle pouvait par exemple renverser un verre, et elle faisait des bêtises pour...parce que mademoiselle Legourdin faisait souffrir les élèves, donc elle se vengeait sur ses parents et sur mademoiselle Legourdin, parce qu'elle souffrait elle-même. Donc elle a fait ça, et elle est allée chez l'institutrice parce que l'institutrice était très gentille, et donc elles ont découvert ça, et ensuite tout est rentré dans l'ordre parce qu'elle a pu retrouver, enfin avoir sa paye, sa bonne paye parce qu'elle ne mangeait pas assez bien l'institutrice, parce qu'elle devait lui verser à chaque fois la moitié de sa paye et il ne lui restait pas beaucoup. Donc mademoiselle Legourdin je crois qu'elle n'a plus exercé le métier de directrice puisque..et en fait voilà, ça s'est bien terminé, très bien.

- Ca s'est bien terminé pour l'institutrice, et pour Matilda, ça s'est terminé comment ?

- Très bien puisque elle reste avec l'institutrice, parce que ses parents et son frère sont partis à l'autre bout de la ville, heu à l'Espagne, en Espagne je crois, et ils ont laissé Matilda parce qu'elle avait supplié ses parents, donc l'institutrice s'occupe de Matilda.

-Et c'était un livre drôle ?

-Très drôle, très très drôle. Ce qui est très bien c'est qu'il y a des expressions qui sont très bien...c'est vraiment un très bon livre, d'ailleurs je l'ai acheté, quand le livre est sorti.

A. Récit d' Azrah

Orientation : Une petite fille surdouée vit dans une famille qui n'en a pas du tout conscience.

Complication : A l'école, l'institutrice de Matilda, Jenny, se rend compte de ses dons ; qui plus est, elle est très gentille. Mais il y a aussi dans cette école une directrice qui ne peut pas souffrir les enfants.

Action-développement : - Jenny incite Matilda à rester après les cours pour réviser

- Matilda découvre qu'en réalité, la directrice est la tante de Jenny, qu'elle escroque depuis 10 ans.

Résolution : Matilda use de ses pouvoirs et « tout est rentré dans l'ordre. »

Résultat : La famille de Matilda part s'installer en Espagne ; la petite fille reste auprès de son institutrice.

B. Matilda

Orientation : Matilda est une petite fille très douée qui vit dans une famille d'abrutis. A 3 ans, elle apprend à lire toute seule et dévore les livres de la bibliothèque municipale. Lorsqu'elle se rend compte que son père, en plus d'être un idiot, est un escroc, elle décide de le punir, ce qui donne lieu à plusieurs farces (« le chapeau et la superglu », « le fantôme », « la teinture blond platine »). Cela lui permet de tenir le coup dans une famille qui lui convient si peu.

Complication : L'entrée à l'école marque pour Matilda une rupture bénéfique : elle trouve enfin un cadre où elle peut s'épanouir, puisque dès le premier jour d'école, sa gentille institutrice, mlle Candy, remarque ses dons exceptionnels. Mais le pendant de mlle Candy est l'horrible directrice, mlle Legourdin.

Action-développement : - Mlle Candy essaye de convaincre mlle Legourdin de laisser Matilda passer en classe supérieure, en vain ; elle tente aussi d'ouvrir les yeux aux parents de Matilda, c'est aussi un échec.

- L'école entière subit le sadisme de la directrice, et au cours d'une de ces « séances » si particulières, Matilda découvre qu'elle est dotée du pouvoir de faire bouger les objets à distance, par la force de son regard.

- Matilda découvre aussi le secret de mlle Candy, qui est devenue pour elle une amie : mlle Legourdin est sa tante et elle l'a spoliée de son héritage à la mort de son père.

Résolution : Matilda, en usant de ses pouvoirs, parvient à dévoiler l'escroquerie dont mlle Jenny est victime depuis plusieurs années ; elle débarrasse ainsi tout le monde de mlle Legourdin, et permet à mlle Candy de rentrer en possession de ses biens.

Résultat : La famille de Matilda s'enfuit en Espagne car les supercheries du père sont sur le point d'être découvertes. Ils abandonnent leur fille à mlle Candy, pour le plus grand bonheur de Matilda.

C. Bilan

On retrouve bien dans le récit d’Azrah l’excès qui caractérise le livre de Roald Dahl : Matilda est « surdouée » et « formidable » ; Jenny Candy, l’institutrice, est « très très gentille », et elle aussi est « formidable » et mlle Legourdin est « très très méchante », « très autoritaire, très sévère,...elle déteste les enfants ». Seuls les parents échappent à ces portraits sans nuances, on sait juste qu’ils ont le tort de traiter Matilda comme une pauvrete. Sans la relance, Azrah ne parlerait pas de leur départ en Espagne, qui équivaut à l’abandon de Matilda (entre de bonnes mains certes). Elle centre tout son récit sur les relations de Matilda et de mlle Candy ; toutes deux ont en commun d’être ou d’avoir été des enfants maltraitées, mais c’est mlle Legourdin qui représente à elle seule la cruauté et la malfaisance des adultes. A deux reprises seulement, Azrah évoque d’une part, assez discrètement, l’opposition que constituent les parents à l’épanouissement de la petite fille (« malgré ses parents, elle va demander à ses parents, enfin la maîtresse va lui suggérer de rester après les cours »), et d’autre part les bêtises de Matilda qui lui permettent de supporter ses parents indignes : « donc elle se vengeait sur ses parents et sur mlle Legourdin, parce qu’elle souffrait elle-même »⁴⁶. Mais pas plus qu’elle ne s’étend sur les parents indignes (qui considéraient leur fille « à peu près comme une croûte sur une plaie », nous dit sans ambages le narrateur), elle ne parle des moments comiques du livre, parfois un peu cruels, qui pourtant ne manquent pas (l’aspect physique ridicule des parents de Matilda, les farces qu’elle fait à ses parents, la description de mlle Legourdin, les supplices qu’elle inflige aux élèves -elle pratique en quelque sorte le « lancer d’enfants » etc...). Azrah se concentre sur le sort commun de Matilda et de mlle Candy.

⁴⁶ Cette réflexion d’Azrah renvoie à des passages tels que : « Une modeste victoire, ou deux, de temps en temps, l’aiderait à supporter leurs inepties et l’empêcherait de devenir folle. Il faut bien se rappeler qu’elle n’avait pas 5 ans, et qu’il n’est pas facile, pour un petit être aussi jeune, de marquer des points contre les adultes tout-puissants »

« Matilda aurait sincèrement voulu que ses parents fussent bons, affectueux, compréhensifs, honnêtes et intelligents. Qu’ils ne possèdent aucune de ses qualités, il fallait bien qu’elle s’y résigne, mais ce n’était pas de gaieté de coeur. Cependant, le nouveau jeu qu’elle avait inventé pour les punir l’un ou l’autre chaque fois qu’ils lui faisaient des crasses contribuait à lui rendre l’existence un peu plus supportable. »

9. *C'est pas de ton âge, par Julie (9ans)*

Donc, c'est la fin des vacances, c'est le dernier jour des vacances, et il y a une petite fille qui s'appelle Lise, elle est un peu jalouse de sa grande sœur, Mathilde, qui se vante. Et Mathilde elle a des copains qu'elle s'est faits et des copines, et Lise en fait elle l'espionne, parce qu'elle est amoureuse elle aussi du fiancé de Mathilde, qui s'appelle Vincent. Donc elle rentre de vacances et Mathilde avait demandé à son fiancé qu'il lui écrive, mais en premier, que ce soit pas elle qui lui écrive en premier. Et donc c'est Lise qui a pris le courrier, on ne sait pas comment, c'est tombé sur elle. Donc...comme sa chambre, sa porte elle ne fermait pas, Lise elle faisait plein de choses en cachette et elle voulait pas vraiment que sa sœur le voit, elle a demandé que sa porte soit fermée. Alors son père il a été d'accord. Et...donc elle a pris le courrier, et puis elle l'a lu. Après elle l'a appris par cœur. Et dans la rue, à côté de sa copine, elle ne cesse de se le répéter, et sa copine elle est pas très contente, parce que Lise ne lui parle plus trop. Lise, elle, elle s'en fiche complètement de sa copine. Donc, elle renvoie une lettre au fiancé de Mathilde, qui lui renvoie à son tour une autre lettre, qu'elle...et ainsi de suite. Et puis enfin, il y a Mathilde qui organise une grande fête, et puis elle est très gentille ce jour avec Lise, on sait pas pourquoi, et en fait elle lui prête beaucoup de choses que Lise elle admirait beaucoup. Y a Vincent, le fiancé de Mathilde, qui vient. Donc Vincent lui raconte tout à Mathilde, parce qu'en fait il avait téléphoné, c'était Lise qui avait répondu, elle avait dit un peu n'importe quoi, elle avait raccroché. Donc après, Mathilde elle comprend rien et elle rigole. Et donc pendant qu'ils dansent Mathilde et Vincent, y a le frère de Vincent - on ne sait pas trop que c'est le frère de Vincent - il est assis à côté de Lise. Y a Lise qui lui demande comment il s'appelle. Alors il lui répond qu'il s'appelle Damien et qu'il est le frère de Vincent. Alors tout en parlant, ils se rendent compte qu'ils s'étaient envoyé des lettres tous les deux, c'était pas en fait...Donc alors après ils se sont fiancés tous les deux, et ça s'est bien terminé, voilà.

- Ca commençait comme l'histoire d'une petite chipie ?

- Ouais

- Et elle s'est réconciliée avec Mathilde ?

- Ben en fait Mathilde elle en sait rien du tout, et puis Vincent il savait même pas les lettres. Tous les deux ils se sont dit...Damien il a cru en fait que c'était Mathilde qui lui écrivait et Mathilde, euh pardon Lise, elle a cru que c'était Vincent qui lui écrivait. C'est Lise qui a compris la première, parce que tout en parlant, il a dit une phrase, il a dit une phrase qu'il avait marquée dans une de ses lettres, alors Lise tout en comprenant, elle a répondu une phrase qu'elle avait écrite dans sa lettre à elle, et puis comme ça ils ont compris que c'était eux, et puis après ils ont commencé à danser, et puis voilà.

- T'aimes bien les histoires qui parlent de petites filles de ton âge ?
- Ben en fait, elle est un peu plus grande, elle a onze ans. Non, moi j'aime bien...En fait, j'aime bien les histoires où il y a un peu d'amour dedans (*me le dit tout à la fin, quand je commençais à ranger mes affaires*)

A. Récit de Julie

Orientation : Les vacances s'achèvent et Lise est jalouse de sa soeur aînée, Mathilde. Cette jalousie se cristallise sur le « fiancé » de Mathilde, Vincent, dont Lise est elle aussi amoureuse.

Complication : Lise intercepte le courrier de Vincent.

Action-développement :

- Elle lit la lettre en cachette
- Elle n'a plus que cette lettre en tête
- Elle répond à Vincent et une correspondance

s'ensuit

Résolution : Mathilde organise une fête où elle invite Vincent. A cette occasion, elle se montre très gentille envers Lise. Lise découvre que son correspondant n'était pas Vincent, mais son petit frère Damien.

Résultat : Ils se sont tous les deux fiancés.

B. C'est pas de ton âge

Orientation : C'est la fin des vacances et Lise, 12 ans, en fait un triste constat : elle ne s'est pas autant amusée que l'année dernière, elle s'est même franchement ennuyée. Elle a passé son temps à observer, cachée, sa grande soeur de 16 ans et sa bande de copains. Sa soeur était la vedette de ce petit groupe et lui a témoigné pendant toutes les vacances la plus grande indifférence.

Complication : Son dépit et son moral ne s'arrangent pas à son retour à Asnières. C'est alors qu'en rapportant chez elle le courrier que la concierge lui remet, elle tombe sur une lettre de Vincent pour sa soeur ; elle décide de la garder.

Action-développement : -Elle répond à Vincent d'une manière qui lui permet de ne pas avoir usage à l'écriture.

-Après un coup de fil de Vincent qui, heureusement, n'a pas eu Mathilde au bout du fil, les lettres se multiplient.

-En dehors de cette correspondance, rien ne semble l'intéresser, elle est renfermée et taciturne.

Résolution : Mathilde organise une grande fête à laquelle elle convie Vincent notamment (dont elle n'a pourtant plus de nouvelles). Lise redoute la catastrophe imminente, qui aura lieu quand sera découverte la supercherie. Mais ce n'est pas à Vincent qu'elle a écrit : c'est à son jeune frère, qui, éperdu d'admiration pour Mathilde, a joué le même jeu que Lise !

Résultat : Ils se « reconnaissent » à mots couverts, sans que les aînés ne se doutent de rien, et tout se termine par un éclat de rire et une danse.

C. Bilan

Julie raconte fidèlement ce petit récit qui rappelle l'univers de « la Boum » et de « Diabolo-Menthe ». L'enchaînement logique des événements en particulier est bien rendu, car elle facilite la compréhension en donnant des précisions qui ont leur importance : l'achèvement des vacances et la promesse que Mathilde a obtenue de Vincent (qu'il lui écrive le premier) préparent l'arrivée de la lettre de Vincent ; de plus, elle restitue bien l'effet de surprise en ne dévoilant qu'à la fin et clairement⁴⁷ le double-échange qui est à l'origine de la correspondance.

Cependant, il y a une certaine part de reconstruction, qui s'articule autour de la lettre de Vincent dont elle montre bien qu'elle est attendue, comme on l'a dit. En effet, dans le récit de Julie, il semble que si Lise demande à son père que la porte de sa chambre soit fermée, c'est pour pouvoir lire la lettre tranquillement, et si elle ne manifeste que de l'indifférence à l'égard de sa copine, c'est parce qu'elle se récite la lettre qu'elle connaît par coeur. Or cela ne se passe pas comme cela dans le livre : Lise exige que sa porte ferme car elle ne veut plus qu'on la traite comme un bébé et veut se préserver une véritable intimité au sein de sa famille, et son silence envers son amie Leïla n'a pas de cause précise. Tout cela renvoie à un changement général de sa personnalité, qui se manifeste par de la morosité, un certain sentiment de pesanteur, l'agacement que lui inspire par moments sa famille, en bref des signes typiques de l'adolescence. Mais Julie n'évoque aucun de ces éléments, pas plus qu'elle ne semble beaucoup s'intéresser à Mathilde, la grande soeur jalousée et admirée.

L'intrigue amoureuse et les états d'âme de Lise (sa jalousie, son besoin d'intimité), en partie rajoutés, réinterprétés par Julie (l'emprise exclusive qu'exerce sur son esprit la lettre de Vincent) ont apparemment retenu toute son attention. Julie, qui « aime bien les histoires où il y a un peu d'amour dedans », a semble-t-il trouvé dans ce petit livre l'écho de sentiments assez forts, et elle élabore à partir de lui sa propre histoire.⁴⁸

⁴⁷ Certes, elle introduit un peu d'ambiguïté lorsqu'elle dit : « Donc Vincent lui raconte *tout*. »

⁴⁸ On pourrait voir également une autre transformation par rapport au récit initial dans le fait que Julie fiance pour finir les deux « faussaires », mais il s'agit probablement du vocabulaire dont elle dispose pour désigner un simple flirt.

10. *On a marché sur la lune*, par Mohammed (9 ans)

Ca parle de Tintin et de ses amis qui sont partis sur la lune avec une fusée et après ils sont...Tintin il a...ils sont arrivés sur la lune, après il restait pas beaucoup d'oxygène, et après ils sont redescendus, et après la fusée elle a changé de trajectoire, et après le professeur Tournesol il est revenu, il a appuyé...Il a remis la fusée comme il fallait et après il fallait appuyer sur le bouton automatique et après comme Tintin il y est allé, il restait pas beaucoup d'oxygène, il s'est évanoui, il s'est évanoui, et après ils sont revenus sur la terre et il y avait une voiture qui allait foncer sur la fusée, et après, il y avait plein de fumée, et après Tintin il est sorti de la fusée, il était évanoui, on l'a mis un peu d'oxygène et après c'est fini.

A. Récit de Mohammed

Il ne m'a pas paru possible de dégager une structure narrative canonique dans le récit de Mohammed. En effet, une fois dépassée l'impression de manque d'enchaînement logique, en grande partie due à l'accumulation des « après » qui ne font que juxtaposer les propositions, une certaine cohérence se dégage, s'ordonnant autour de deux thèmes : d'une part la trajectoire de la fusée, et d'autre part le sort des occupants de la fusée, menacés d'être bientôt à court d'oxygène ; Mohammed se focalise sur la fusée, en la regardant à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, et ce double-point de vue donne lieu à deux « récits » parallèles. Celui qui concerne la fusée est « emboîté entre deux frontières : partir/revenir »⁴⁹ et est caractérisé par l'abondance des verbes de mouvement ; deux péripéties compliquent cette trajectoire : la déviation de la bonne trajectoire à laquelle remédie le professeur Tournesol, la voiture évitée de justesse au moment de l'atterrissage. L'autre mini-récit est centré autour de l'évanouissement de Tintin (« il restait pas beaucoup d'oxygène...et après comme Tintin il y est allé, il restait pas beaucoup d'oxygène, il s'est évanoui, il s'est évanoui...et après Tintin il est sorti de la fusée, il était évanoui, on l'a mis un peu d'oxygène et après c'est fini »)

⁴⁹ Cf première partie, p. 6, note 18, et cf *Ma Montagne*, par Benjamin

B. On a marché sur la lune

Orientation : Le centre spatial de Sbrodj en Syldavie attend des nouvelles de la fusée dont l'équipage (Tintin, Milou, Haddock, le professeur Tournesol, Wolff, et les frères Dupont, non prévus) s'est évanoui. Mais d'autres personnages, non identifiés et à la mine menaçante, suivent depuis la terre le déroulement des opérations... Après quelques incidents (un météorite qui aurait pu percuter la fusée ; Haddock, ivre, est sorti de la fusée et sans Tintin il serait devenu un satellite d'Adonis), l'alunissage a bien lieu. L'équipage se partage en deux pour faire l'exploration de la planète et mener à bien la mission scientifique (au cours de laquelle Tintin a failli perdre Milou).

Complication : Jorgen sort de sa cachette dans la soute de la fusée, assomme Tintin et veut obliger Wolff, son complice, à faire décoller la fusée. Il agit pour le compte des deux sinistres personnages déjà aperçus

Action-développement : - Wolff réussit à gagner du temps, ce qui permet aux autres passagers de regagner la fusée

- Tintin se défait de ses liens, Wolff et Jorgen sont faits prisonniers.

- la fusée repart après quelques réparations, mais dans une mauvaise trajectoire (vers Jupiter) ; c'est d'autant plus grave que les réserves en oxygène sont à peine suffisantes pour tous les passagers (les Dupont et Jorgen se sont rajoutés de manière imprévue), ce qui rend urgent leur retour sur terre.

Résolution : Jorgen reparaît et menace tout l'équipage, mais Wolff le désarme, et Jorgen est tout à fait neutralisé. Puis, alors que tout le monde dort, Wolff s'éjecte de la fusée pour donner à ses compagnons une chance supplémentaire de survivre, puisqu'il leur laisse en quelque sorte sa ration d'oxygène.

Résultat : Après que la fusée a retrouvé sa bonne trajectoire et que Tintin a enfin mis le pilote automatique, l'engin atterrit (et manque de peu la voiture de l'ingénieur du centre spatial venu à leur rencontre), à temps pour que puisse être sauvé l'équipage.

C. Bilan

De très nombreuses péripéties, parfois drôles, parfois sérieuses, s'inscrivent entre les épisodes principaux qui forment la trame du récit. On comprend donc qu'il était difficile, voire impossible, de toutes les restituer.

D'autre part, l'intrigue en fonction de laquelle est présenté le schéma ci-dessus peut être considérée seulement comme un moyen de construire un récit autour de l'extraordinaire voyage de la fusée : l'apparition de Jorgen, qui noue l'intrigue, ne survient que très tard dans le récit, et ce sont les dangers, les mystères de l'espace auxquels sont confrontés les voyageurs qui font tout l'attrait d'une première partie de la BD que nous avons assimilée à l'orientation ; les cases qui représentent la fusée donnent lieu à des images superbes et imposantes (certaines occupent 1/3 de la planche), en particulier celle de l'alunissage (*On a marché sur la lune*, p.23). Quant aux épisodes correspondant à la complication, aux tentatives des personnages et à la résolution, ils ne comptent que pour une quinzaine de pages sur les soixante-deux de l'histoire entière. L'enjeu est donc bien ailleurs, et le « récit » tronqué de Mohammed qui ne s'attache qu'au voyage de la fusée correspond à une certaine logique : il a retenu des éléments qui font réellement la force de l'histoire.

Parmi ses lacunes figurent aussi certains dangers encourus par les personnages, et qui ont aussi trait à ce milieu hostile qu'est l'espace (par exemple, l'éjection momentanée du capitaine Haddock hors de la fusée, ou encore l'exploration des gouffres sur la lune) ; il synthétise toute la notion de danger dans le risque d'évanouissement, thème récurrent dans son petit récit. De même qu'on a mentionné l'impact des vignettes où est représentée la fusée (rouge et blanche, elle se détache parfaitement sur le fond noir qui représente l'univers), de même on peut remarquer qu'il se dégage une impression d'étouffement dans toutes les cases qui représentent l'intérieur de la fusée : de nombreux personnages sont confinés dans un espace étroit et peu profond, et le texte des bulles occupe beaucoup de place. Ce dernier élément, joint aux couleurs froides des vignettes, les rend peu agréables à l'œil et en tout cas peu faciles à lire, à déchiffrer. Or les caractéristiques de ces vignettes pourraient être rapprochées des traits principaux du récit de Mohammed : omission d'un très grand nombre d'épisodes de l'histoire, fixation sur le manque d'oxygène. A ce sujet, il faut noter que Mohammed ne parle que de l'évanouissement de Tintin, alors que cette menace pèse sur tous les passagers, et que le plus gravement atteint par le manque d'oxygène à l'atterrissage de la fusée est le capitaine Haddock.

En résumé, ce court récit se révèle semble-t-il « instructif » quant à la lecture qu'a faite Mohammed : sensibilité au thème du voyage sur la lune (même si on pouvait a priori penser qu'une bande dessinée écrite en 54 sur ce sujet et visionnaire en son temps aurait perdu sa force aux yeux d'un enfant d'aujourd'hui, probablement habitué à voir des images réelles sur l'espace), sensibilité aux images qui ont sans doute influencé sa manière de lire la BD, et identification à Tintin.

11. *L'horloge maudite*, par Mohammed⁵⁰

C'est un garçon, son père il a acheté une horloge. Après il tourne...quand ça fait « coucou, coucou », le garçon il prend la tête du coucou. Il la tourne. Après il retourne dans le temps. Après il faut qu'il aille chez l'antiquaire, parce que l'horloge, il l'a pas encore achetée parce qu'il a retourné dans le temps. Après il devait retourner le bec du coucou. Après, parce que sa soeur elle lui faisait plein de pièges, après il a fait tomber l'année 88, c'est où sa soeur elle est née. Après quand il est revenu, sa soeur elle était pas née parce que y avait pas l'année 98, 88. C'est fini.

-Salah : « C'est pas fini, mais bon, ça commence »

A. Récit de Mohammed

L'apparente confusion du récit de Mohammed ne résiste pas à l'analyse plus profonde : il y a bien un cadre, un déclencheur et une complication, une tentative de résolution motivée (il faut qu'il aille chez l'antiquaire), une résolution (il devait tourner le bec du coucou) et un résultat (après quand il est revenu).

Cadre : C'est un garçon, son père il a acheté une horloge

Complication : Après il tourne...Après il retourne dans le temps.

Action-développement : Après il faut qu'il aille chez l'antiquaire...

Résolution : Après il devait retourner le bec du coucou. Après...parce que sa soeur elle lui faisait plein de pièges, après il a fait tomber l'année 88, c'est où sa soeur elle est née.

Résultat : Après quand il est revenu, sa soeur elle était pas née parce qu'il y avait pas l'année 98, 88.

⁵⁰ Je n'ai pas pu lire le livre que Mohammed m'a raconté, pour la bonne raison qu'il était tout le temps emprunté, comme la plupart des *Chair de Poule*.

C. Bilan

Mohammed restitue donc bien la trame narrative d'une histoire (probablement de façon lacunaire, comme le laisse penser la réflexion de sa soeur Salah), ce qui n'est pas étonnant quand on considère le livre qu'il a lu : les romans *Chair de Poule* de R. L. Stine se caractérisent tous par une construction « soigneuse », destinée à provoquer de la curiosité, de l'attente teintée d'angoisse chez le jeune lecteur.

Si son récit est à la première lecture déroutant et offre des problèmes de compréhension, cela semble tenir d'une part à un problème de « cohésion »⁵¹ : si l'on remplaçait tous les « après » de son récit par des adverbes ou des conjonctions de coordination mieux adaptés, on percevrait plus facilement la progression temporelle et logique⁵² des faits. D'autre part, il n'est pas toujours assez explicite, obligeant l'auditeur, à combler lui-même les trous (« il faut qu'il aille chez l'antiquaire » *qui possédait l'horloge* ; « Après il devait retourner le bec du coucou » *pour revenir à son époque* ; « après il fait tomber l'année 88 », après avoir entendu la fin, on remplace « il a fait tomber » par *il a fait disparaître*). Cela semble certes assez facile à faire avec un petit récit de cette teneur, qui reprend un thème, un mythe même, largement exploité. Il n'en reste pas moins que l'auditeur doit faire un effort supplémentaire de compréhension (en revenant sur ce qu'il a entendu pour le modifier).

⁵¹ Fayol Michel, *Le récit et sa construction*, p. 111: La cohérence d'un texte renvoie « à l'intégration en un tout d'une séquence d'états et d'événements » et à « la représentation sémantique et cognitive » associée au texte. Elle ne concerne pas « la surface textuelle », « les marques linguistiques qui traduisent les relations entre les énoncés », qui caractérisent la cohésion du texte. « En somme, la cohésion est l'ensemble des traces linguistiques explicites renvoyant à des mises en relation sous-jacentes relevant de la cohérence. »

⁵² C'est un garçon, son père il a acheté une horloge. Il tourne...quand ça fait « coucou,coucou », le garçon. il prend la tête du coucou. Il la tourne. *Alors* il retourne dans le temps. *Et* il faut qu'il aille chez l'antiquaire, parce que l'horloge il l'a pas encore achetée, parce qu'il a retourné dans le temps. *Et donc* il devait retourner le bec du coucou. *Mais* ...parce que sa soeur elle lui faisait plein de pièges, *alors* il a fait tomber l'année 88, c'est où sa soeur elle est née. *Et* quand il est revenu, sa soeur elle était pas née, parce que y avait pas l'année 98, 88. C'est fini.

12. Astérix chez les Bretons, par Salah (11ans)

- Bon, alors je vais parler d'Astérix chez les Bretons

- Ca parle de quoi ?

- Bon, c'est le cousin d'Astérix qui vient dans le village en Bretagne...et puis le cousin d'Astérix ils font la guerre avec les Romains. Ils ont besoin d'aide, alors Astérix il dit : « Je vais venir avec toi en Grande-Bretagne. » Après ils acceptent. C'est le départ, ils partent, ils partent en bateau. Après ils arrivent, il y a plein de Romains autour du village, ils peuvent pas rentrer...Alors ils trouvent une solution pour rentrer. Après y a un match de rugby.

- Après ils ont perdu les bleus, parce qu'ils ont donné de la potion magique (*intervention de Mohammed*)

- Après le tonneau de potion magique il est tombé dans la mer..., après ils avaient plus de potion magique.

- Ils sont allés en chercher (*Mohammed à nouveau*)

- Non, non, après, ils sont allés dans le village, y avait plus de Romains. Il y avait des racines de thé, des herbes de thé dans sa poche. Après, ils lui ont donné, ils ont fait croire que c'était de la potion magique. Ils avaient confiance et après ils ont gagné la bataille.

A. Récit de Salah

Comme pour le récit de Mohammed portant sur *On a marché sur la lune*, une difficulté se pose lorsqu'on veut appliquer le schéma-type. Ainsi ici il semble que l'on trouve successivement et sur le même plan deux couples complication/ résolution, qui n'entretiennent pas entre eux de lien de cause à effet.

Orientation : Astérix reçoit la visite de son cousin grand-breton, qui vient lui demander de l'aide pour lutter contre les Romains, et Astérix repart avec lui.

Complication : Au moment où ils arrivent, ils ne peuvent rentrer dans le village à cause des romains

Résolution : « Ils trouvent une solution pour rentrer »

Complication bis : Le tonneau de potion magique tombe dans la mer

Résolution bis : Ils font croire aux villageois que les « herbes de thé » peuvent donner de la potion magique.

Résultat : « Ils ont eu confiance » et ont gagné la bataille.

B. Astérix chez les Bretons

Orientation : Les Romains envahissent la Grande-Bretagne, et seul résiste un petit village dans le Cantium. Dans ce village habite le cousin d'Astérix, qui vient lui demander de l'aider en lui donnant un tonneau de la fameuse potion magique. Astérix et Obélix décident d'aider Jolitorax à accomplir sa mission.

Complication : Au cours de l'attaque d'une galère romaine, dont ils sortent victorieux, Obélix dévoile étourdiment le but de leur voyage (acheminer le tonneau jusqu'au village de Jolitorax). Dès lors, toutes les troupes romaines de Grande-Bretagne sont prévenues et attendent les trois compagnons de pied ferme.

Action-développement : - Ils arrivent à échapper aux patrouilles romaines et trouvent refuge à Londinium auprès de l'aubergiste, Relax, ami de Jolitorax.

- Mais les Romains, très organisés, procèdent à la réquisition systématique des tonneaux qui se trouvent dans toutes les auberges de la ville et les font entreposer dans les caves du palais du gouverneur.

- Astérix et Obélix se chargent de récupérer le tonneau (l'ivresse des légionnaires romains, chargés de goûter le contenu de tous les tonneaux pour retrouver celui qui est recherché, les a aidés !). Mais à cause d'une nouvelle bétise d'Obélix, le tonneau est volé.

- Après le séjour-éclair en prison d'Obélix, les trois amis partent à la recherche du tonneau et du voleur. De fil en aiguille, ils le retrouvent sur le stade où s'affrontent deux équipes d'un jeu qui a tout du rugby.

- Ayant récupéré le tonneau, ils s'enfuient par le fleuve, mais ils sont poursuivis par les Romains qui les attaquent : leur barque coule, et le tonneau aussi.

Résolution : Une fois parvenus dans le village de Jolitorax, Astérix décide de soutenir le moral des troupes en faisant passer pour de la potion magique de l'eau chaude mélangée à des herbes aux vertus inconnues cueillies par Panoramix, et qu'Astérix avait emportées, à tout hasard...

Résultat : Les Romains sont battus à plates coutures. De retour dans leur village, les deux Gaulois apprennent de la bouche de Panoramix qu'ils viennent d'introduire le thé en Grande-Bretagne !

C. Bilan

Le rappel de Salah semble appauvri, en regard des nombreuses péripéties qui s'enchaînent rapidement, sans laisser de répit aux héros. Mais la densité même des actions impose un tri, et Salah a sélectionné ce qui se rapporte au fil conducteur de l'histoire : l'obstacle que constituent les Romains à l'acheminement du tonneau et la menace de sa perte. Et en suivant ce fil, elle restitue de manière exacte le dénouement de l'histoire.

A l'instar de Mohammed dans son premier récit, elle ne parvient pas à intégrer dans un tout cohérent les différents éléments de son histoire : là-aussi, les faits sont juxtaposés entre eux (« Après... »). On peut noter également, en ce qui concerne la cohésion de son récit, la confusion qui règne dans l'emploi des pronoms personnels : elle ne précise pas souvent le nom auxquels ils se rapportent, et il y a une ambiguïté constante entre le singulier et le pluriel.

13. *Le faucon déniché, par Alice (12 ans, collège Bergson)*

Alors c'est le faucon déniché de Jean-Côme Noguès. C'est un petit garçon qui s'appelle Martin et qui a à peu près 10 ans et ça se passe en fait au Moyen Age, au temps des seigneurs et des problèmes avec les paysans et tout. Et alors ce qu'il a fait, bon son père c'était un paysan, et alors ce qu'il voulait c'était...il voulait avoir un animal à lui, mais enfin bon, il pouvait pas s'en procurer . Alors ce qu'il a fait, c'est qu'il est allé dans la forêt. Sa mère lui dit : « Ah non, je veux pas que tu y retournes », et tout. Alors il dit : « Mais non, je vais juste les voir, je te promets. » Alors la mère elle le laisse partir en disant : « Mais oui, je t'aurai prévenu, après il va encore t'arriver des ennuis. » Alors il l'a pas écoutée, il est parti, il est allé dans la forêt, et alors là il les a vus, c'étaient des faucons. Alors il est grimpé dans un arbre et il a pris dans le nid un jeune faucon. Et alors après il est redescendu et tout, il l'a mis dans sa veste pour pas que le faucon s'en aille et tout. Et il l'a emmené dans des ruines pour pouvoir le cacher. Alors comme ça, parce qu'il avait fabriqué une cage en branchages et tout...Et alors il avait son faucon, il était content, il s'est dit : « Maintenant, il me reste à l'apprivoiser, j'aurai un animal et tout. » Et en plus il l'avait...ce qui était illégal dans le fait qu'il avait pris un faucon, c'est que le faucon il appartenait à la fauconnerie du roi. Donc il avait pas le droit de le prendre le faucon, c'était réservé pour le seigneur. Alors il avait fait quelque chose d'illégal et il fallait surtout pas qu'il le montre. Donc, il l'a caché dans la cage et tout, il lui a dit : « Je viendrai te voir et tout .» Il était content d'avoir ce faucon parce que déjà il avait un animal à lui, mais alors il l'apprivoiserait, mais pas comme le fauconnier, il lui apprendrait pas à tuer pour le plaisir des seigneurs, mais simplement pour se nourrir, enfin pas à faire le mal volontairement. Donc sa mère qui a su, bon, il avait des traces, un peu des déchirures dans ses vêtements et tout, sa mère elle lui a dit : « Je t'avais dit de pas le faire - Mais non, je les ai simplement regardés .» Et puis alors un jour finalement, quand il est retourné voir son faucon, il le regardait, il le caressait, et puis il le fait voler, et puis alors après il l'appelle et y a le faucon qui revient. Et puis il est tout content parce que...il a réussi à l'apprivoiser un petit peu, enfin ça a marché. Et alors quand il le caressait , à ce moment-là il a entendu du bruit derrière lui et il a vu le fauconnier du roi avec des gardes, et il a voulu se cacher mais il pouvait pas, dans les ruines, il n'y avait pas assez de cachettes. Donc le fauconnier...

Elle a oublié de dire que Martin c'était le seul...les autres fauconniers ils attrapaient les faucons mais de force. Mais Martin il avait un don, il pouvait attraper les faucons sans que ça leur fasse du mal (intervention de Kahina)

Et donc le fauconnier il était pas content et tout, et donc il a appelé la faucon et le faucon...il hésitait, il savait pas où aller, comment faire, si il devait rester avec Martin ou si il devait aller avec le fauconnier. Et alors finalement, Martin il était furieux parce que,

bon encore, il aurait plus eu le faucon, ça lui aurait fait du mal mais c'était un peu inévitable, mais alors il voulait surtout pas que le faucon rentre dans la proposition du fauconnier. Alors ce qu'il a fait, c'est qu'il a arrachées des plumes sur l'aile du faucon, et aussitôt le faucon il est allé se percher sur un arbre, bon il pouvait plus voler. Alors le fauconnier était furieux, il s'est mis à crier sur Martin, et puis après il a pris le faucon dans ses bras, parce que le faucon il pouvait plus s'échapper. Il lui a dit : « T'inquiète pas, je te soignerai avec...j'ai plein de produits, je pourrai le faire. Tu verras, tu guériras, tu pourras revoler, tu pourras aller tuer pour le seigneur et tout. » Alors bon Martin il est furieux d'entendre ça. Et alors finalement il essaie de s'échapper, mais bon les gardes le rattrapent, et finalement ils l'amènent en prison, mais ils en disent rien au seigneur, le seigneur il est pas au courant que y a un enfant prisonnier. Donc qu'est-ce qu'il a fait le fauconnier ? Il est allé soigner le faucon, et le faucon il pouvait de nouveau voler. Et pendant que Martin était en prison, le faucon, enfin le fauconnier il avait réappris au faucon à voler, à tuer et tout. Et pendant ce temps-là, Martin il était enfermé dans le château, et il était très malheureux et tout, il s'ennuyait, il pensait à sa mère, mais il pensait surtout à son faucon, et puis finalement, il savait pas comment s'échapper, il avait essayé à plusieurs reprises, mais ça marchait jamais. Alors il passait sa vie, enfin tout le temps qu'il était dans la prison, sur le rebord d'une fenêtre ; il n'y avait pas de grillage mais alors c'était très très haut, il n'aurait pas pu sauter, il aurait pu se tuer. Et alors un jour il entendait un grand remue-ménage dehors, et il se demandait ce que ça pouvait être, parce qu'on entendait plein de bruits de galops et tout, enfin on les entendait pas très fort, mais c'était quand même assez perceptible. Et alors là il regarde et il voit plein de fumée et tout, et en même temps il y a le sol qui tremble, aussitôt il a compris que c'était la guerre, enfin y avait des chevaliers qui arrivaient et tout, les paysans allaient se faire massacrer, y avait sa famille dedans. Donc ce qu'il a fait, il avait peur, mais il l'a fait quand même, il a sauté, il est monté sur la fenêtre et après il a sauté dehors, et il est retombé sur le chemin de ronde et il a eu quand même de la chance, il est retombé en plein dessus, et aussitôt il a couru au clocher du château, et là il a sonné les cloches et tout, le plus fort possible, et à ce moment-là il y a un des ...un curé qui est arrivé et qui lui demande : « Mais, qu'est-ce que tu fais, tu sais pas que c'est interdit ? » et tout..., et en sautant toujours, en tirant la cloche, il essaye de lui expliquer : « Mais y a la guerre, y a des chevaliers qui arrivent, alors il faut absolument sauver le château », et alors finalement, le curé emmène Martin auprès du seigneur et lui explique tout. Donc y a Martin qui lui dit : « Mais c'est la guerre, y a tous les paysans qui vont se faire massacrer, faut absolument les sauver. » Alors au début, le seigneur il dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires, je peux pas te croire et tout. » Et à ce moment-là, y un garde qui arrive et qui dit : « Vite, vite, seigneur, y a des chevaliers qui arrivent, le château va être détruit. » Alors à ce moment-

là, on voit le village des paysans, toutes les huttes et les chaumières commencent à brûler, tous les paysans qui se pressent vers le château, et à ce moment-là, Martin il était allé se réfugier auprès de ses parents qu'il avait retrouvés, parce qu'ils étaient rentrés dans le château pour se protéger. Et donc finalement, il retrouve ses parents et il repart avec eux . Mais le fauconnier il a vite fait de s'apercevoir que Martin n'était plus dans les prisons, donc ce qu'il a fait, il est allé, il a voulu aller le rechercher, mais alors dès qu'ils voyaient les gardes s'approcher de la prison, la mère de Martin elle disait : « Oh, vite, Martin, va te cacher, y a les gardes qui arrivent, ils vont te ramener en prison. » Donc Martin il se cachait, et un jour il s'est enfui dans une sorte d'asile, un endroit là où les gens peuvent se réfugier. Donc là-bas, il avait une petite pièce, bon c'était simple, mais enfin c'était plus agréable que le cachot où il était dans le château, et puis alors là au moins il était en sécurité. Et puis un jour, il est reparti parce que tout le danger était passé, y avait plus rien à craindre, et puis en même temps, il avait besoin de sortir absolument. Et alors quand il est reparti, il a entendu dire qu'il y avait une grande chasse qui allait être organisée, il a eu une intuition, il s'est dit : « C'est sûrement mon faucon qu'on va utiliser, parce qu'il avait été dressé mieux que tous les autres parce qu'il était beaucoup plus facile à apprivoiser. » Donc il s'est dit : « Il faut absolument que je l'empêche de tuer, c'est pas possible, il a pas le droit, ils ont pas le droit de tuer pour le plaisir du seigneur. » Alors il s'est enfui et alors en plus justement il a compris que le seigneur avait offert le faucon, mais justement le faucon qu'il avait pris au début, il l'avait offert à la dame du château. Donc il était embêté, et ce qu'il s'est dit, c'est que : « Je vais me cacher dans un fossé pendant la chasse, et je récupérerai mon faucon dès qu'il tombera au sol. Et puis même si ça marche pas, je trouverai bien un moyen. » Et c'est ce qu'il tente, et finalement y a, pendant la chasse, y a le faucon qui s'élève et tout, enfin la dame le lâche, et il se met à voler derrière une perdrix, derrière du gibier. Donc il le suit, mais enfin en restant dans les fossée bien caché, et y a le seigneur, non, un moment, le faucon descend, en train de se battre avec la perdrix, ils tombent tous les deux au sol, et aussitôt y a Martin qui se précipite pour attraper le faucon. Et y a le seigneur qui dit : « Mais qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Pourquoi il prend le faucon ? C'est pas à lui, ça lui appartient pas, il a pas le droit de le prendre. » Alors il demande des explications à Martin, et alors là il le reconnaît : « Ah, mais c'est toi qui as sonné les cloches quand y avait eu l'attaque, sans toi, le château serait détruit, y aurait plus personne de vivant etc. » Alors y a Martin qui lui dit : « Ah ben oui, c'est moi. » Et le seigneur il lui dit : j'ai envoyé des gardes, mais à chaque fois tu n'étais jamais là. » Alors Martin il a compris qu'il avait eu tort de s'enfuir parce que le seigneur il lui voulait que du bien. Et alors le seigneur lui dit : « Je vais te donner quelque chose, qu'est-ce que tu veux, parce que bon, il faut que je te remercie parce que tu as sauvé le château. » Alors

Martin, il hésite et puis finalement il dit : « Bon, finalement, ce que je voudrais, c'est le faucon. » Alors le fauconnier il est furieux parce qu'il a assisté à la chasse et il a pas envie que Martin reprenne le faucon. Et donc y a le seigneur qui dit : « Non, c'est pas possible, il ne m'appartient plus, il faut que tu me demandes autre chose, je te donnerai de l'or, je te donnerai ce que tu veux, je te nommerai chevalier, mais je ne peux pas te donner le faucon. » Finalement, y a la dame, elle a dit : « C'est pas grave, moi je vais lui donner le faucon. » Donc, elle lui a donné le faucon et un gant en velours, voilà, Martin il était content. Et il les a remerciés et il est parti avec son faucon et là il a recommencé à l'apprivoiser correctement.

A. Récit d' Alice

Orientation : Un petit paysan, au Moyen Age, capture un faucon pour l'apprivoiser pacifiquement. Mais ce faisant, il brave l'interdit puisque le faucon est un oiseau réservé à son seigneur.

Complication : Le fauconnier du roi le surprend, prend le faucon (dont il va faire un tueur) et jette Martin en prison sans en avertir son seigneur.

Action-développement : -Martin se morfond dans son cachot d'où il a essayé de s'échapper, sans succès.

- De la fenêtre de son cachot, il aperçoit un jour, avant tout le monde, les signes annonciateurs d'une attaque du village : il s'échappe en sautant par la fenêtre de son cachot, malgré la hauteur, et sonne la cloche pour avertir du danger. Il est mené devant le seigneur à qui il explique ce qui se passe.

- Il retrouve ses parents qui étaient venus se réfugier à l'intérieur des murailles du château, et profite de la confusion pour s'enfuir.

- Il demeure caché, le temps de se faire oublier.

Résolution : Il apprend qu'une grande chasse va être donnée par le seigneur et veut mettre cette occasion à profit pour tenter de retrouver son faucon, car il pense qu'il va être utilisé pour cette chasse. Il y parvient, et le seigneur, d'abord fâché, le reconnaît et est prêt à lui donner tout ce qu'il veut. Martin veut le faucon, et la châtelaine, à qui le seigneur a offert le faucon, le remet à Martin.

Résultat : Martin a retrouvé son faucon et l'apprivoise à nouveau à sa manière.

B. Le faucon déniché

Orientation : Dans un village du Languedoc au Moyen Age, un jeune garçon de douze ans transgresse l'interdit seigneurial en dénichant et en apprivoisant, pour son plaisir, un faucon.

Complication : Le fauconnier du roi le surprend, reprend l'oiseau et jette l'enfant en prison, dans une tour du château

Action-développement : -Martin tente de s'échapper en volant la clé de son geôlier ; en vain, il est condamné à se morfondre et à observer, depuis la fenêtre de son cachot, au re-dressage de son faucon par le fauconnier.

- C'est également de la fenêtre de sa tour qu'il s'aperçoit, un jour, qu'une troupe de chevaliers se dirige en plein sur le village, et que les gardes qu'il a sous ses yeux ont été soudoyés. N'écoutant que son courage, il saute sur le chemin de ronde et court à la chapelle sonner la cloche devant le chapelain ébahi. Grâce à lui, le château sera sauvé.

- A la faveur de la confusion qui règne durant la bataille, il retrouve ses parents réfugiés au château et se sauve. Mais il ne jouit pas encore d'une vraie liberté : lorsque des gardes se présentent à son logis (pour le récompenser, car le seigneur a été mis au courant par le chapelain), sa mère prend peur et oblige son fils à fuir et à se cacher. Il se réfugie un long moment chez des moines auprès desquels on jouit du droit d'asile.

Résolution : Martin, en revenant un soir chercher son repas chez ses parents, entend dire que le lendemain aura lieu une grande chasse seigneuriale. Il est décidé à en profiter pour récupérer son faucon, il y parvient, et bénéficie de l'indulgence du seigneur et de sa dame, qui remercient le sauveur du château en lui offrant le faucon tant désiré.

Résultat : Martin est en réalité très malheureux de retrouver un chasseur, et non pas l'ami qu'il avait autrefois. Il décide de tester son faucon en le laissant s'envoler, pour voir s'il va revenir, comme avant. Mais son faucon est tué en plein vol par un braconnier, poussé par la faim.

C. Bilan

Le long récit d'Alice est très fidèle au livre lu. Elle restitue non seulement les épisodes principaux qui forment la trame de ce roman, mais aussi de nombreux faits et détails, qui aident souvent à bien comprendre l'enchaînement des événements⁵³. Ainsi, elle s'attarde quelque peu pour décrire la fenêtre de la prison de Martin, ce qui permet ensuite de saisir tout le courage dont le garçon a fait preuve en sautant ; de même, elle précise, avant la scène de la chasse que le faucon a été offert à la châtelaine (mais Martin ne le sait pas, contrairement à ce qu'elle dit), ce qui explique le refus du seigneur de satisfaire la demande de Martin.

De plus, elle semble avoir perçu ce que suggère discrètement la voix narrative, c'est-à-dire l'injustice du système féodal. En effet, s'il n'y a pas de manichéisme dans ce livre (le seigneur Guilhem Arnal de Soupex est courageux, juste et magnanime), on sent tout de même une opposition des valeurs seigneuriales à celles des paysans : du côté des premiers, il y a le goût de la violence, de la brutalité (« Comme tous les seigneurs de son temps, il aimait la violence, la lutte qui permettait au corps de prouver sa valeur, aux muscles de se tendre, aux bras de distribuer des coups afin que s'appliquât la toute-puissante loi féodale du plus fort ») ; du côté des seconds, il y a le courage de se remettre à la tâche et de reconstruire le village quand les troupes de chevaliers ennemies ont tout dévasté. La domination n'est pas seulement « physique », elle est aussi économique : tandis que les greniers du château sont « débordants de blé » et que la grande chasse du seigneur donne lieu à des réjouissances fastueuses (« Il vit de grandes nappes de toile blanche étalées sous les arbres pour permettre l'amoncellement des viandes »), le faucon de Martin est tué par un braconnier qui tente de survivre. A travers la mère de Martin, on ressent les injustices que subissent en permanence les « manants » (« Pauvre femme qui était toujours à trembler. Une fois à cause des soldats, une autre fois à cause des récoltes et maintenant parce que son fils s'était mis en tête de dénicher un oiseau de proie qu'il disputait au seigneur »).

Or Alice définit l'époque du roman comme « le temps des seigneurs, et des problèmes avec les paysans » ; lors de l'attaque, elle insiste bien sur le désastre que cela

⁵³ Il y a aussi quelques oublis ou légères inexactitudes : « le faucon appartient à la fauconnerie du roi », alors qu'on a affaire à un seigneur local. Elle ne parle pas de la trahison des gardes, qui explique que Martin seul ait donné l'alerte. Elle invente l'entrevue de Martin et du seigneur ; c'est le chapelain qui apprendra à ce dernier qui était Martin et ce qu'il a fait. Dans ce dernier cas, elle rehausse encore le rôle de Martin en en faisant dans ce moment crucial un interlocuteur direct du seigneur, et elle accentue la dramatisation : alors que les chevaliers sont aux portes du château, le seigneur hésite encore à croire Martin.

Enfin, le fait qu'elle reproduise de nombreux dialogues l'entraîne à les reformuler à sa façon.

représente pour les paysans : « il a compris que c'était la guerre, y avait des chevaliers qui arrivaient et tout, les paysans allaient se faire massacrer, y avait sa famille dedans », « Alors à ce moment là, on voit le village des paysans, toutes les huttes et les chaumières commencent à brûler ». Le faucon en particulier symbolise l'agressivité des seigneurs, par opposition au pacifisme de Martin, le jeune vilain. Toutefois elle semble forcer le trait, en considérant le faucon comme l'enjeu de la lutte entre le bien et le mal : « mais alors il l'apprivoiserait, mais pas comme le fauconnier, il lui apprendrait pas à tuer pour le plaisir des seigneurs, mais à tuer simplement pour se nourrir, enfin *pas à faire le mal volontairement* » (ce qui est un peu différent du livre : « Tu ne tueras que pour manger. Il le faut bien puisque tu es né rapace. Mais pas de ces massacres que le seigneur aime tant ») ; et quand Martin retrouve l'oiseau à la fin, « il a recommencé à l'apprivoiser *correctement* ». Et cette lutte entre le bien et le mal est en fait celle de Martin et du fauconnier, figure récurrente dans tout le récit (Alice lui attribue même un peu plus de malfaisance qu'il n'en a, lorsqu'elle dit qu'après l'attaque, le fauconnier s'aperçoit immédiatement de la fuite de Martin et envoie des gardes chez lui ; en réalité, le fauconnier est à ce moment-là hors d'état de nuire, parce qu'il a été sérieusement blessé). Enfin, Alice invente une fin heureuse, où Martin a triomphé du fauconnier ; or on a vu que cette fin tragique, intégrée à tout un ensemble d'éléments visant à une discrète dénonciation de la féodalité, est lourde de sens. Tout en ayant été réceptive aux intentions du narrateur, Alice a orienté le thème du livre dans la perspective d'une lutte opposant le héros à un méchant, et dont est sorti victorieux le héros (c'est probablement sous l'effet de l'identification au jeune Martin qu'elle insiste sur ce qui le concerne au premier chef).

14. *Baby-sitter blues*, par Kahina (12 ans, collègue Bergson)

Alors Baby-Sitter Blues, c'est l'histoire d'un garçon qui s'appelle Emilien ; alors lorsqu'il est parti chez un copain, il a vu un magnétoscope, mais c'était que son magnétoscope à lui, pas à toute la famille. Alors il s'est dit : « Il faut que moi aussi j'en aie un pareil, pour moi tout seul. » Alors sa mère ne voulait pas trop, parce que ça coûte quand même 5 000 F. Alors sa meilleure amie, elle s'appelle Martine-Marie, elle lui a proposé de faire du baby-sitting, car elle connaissait beaucoup de personnes qui avaient des enfants et qui sortaient beaucoup. Alors il a accepté, et puis bon, au fur et à mesure, il gagnait un peu de sous, mais toujours 100 F, moins de 100 F, 100 F maximum. Alors quelquefois 75 F, et une fois, il a eu 100 F d'un coup. Et le premier qu'il a gardé, il s'appelait Anthony, et quand il est arrivé, on lui a dit en fait que c'était encore un petit bébé, parce qu'il avait que 6 mois, et au fur et à mesure des fois où il le gardait, il s'est vraiment attaché à ce petit bébé. Heu, qu'est-ce qui s'est passé ? C'est que le jour où il allait le garder — ses parents allaient beaucoup au cinéma, sa mère avait que 18 ans, la mère du petit, elle avait que 18 ans — et heu, le jour où ils sont partis et où il est allé le garder, on lui a fait dire qu'en fait, ils allaient déménager et que Emilien ne reverrait plus le petit bébé. Donc, entre-temps, il lui avait offert un petit ours en peluche, un petit lapin vert, il appelait ça Ranflanflan et tous les jours, à chaque fois qu'il gardait quelqu'un, il racontait une histoire de Ranflanflan pour qu'il se remémore d'Anthony. Alors bon au début il était triste quand même.

Et puis après il y a la deuxième partie. La deuxième partie, c'est qu'il donnait des cours de français. Il a eu son magnétoscope, ensuite il a voulu donner des cours de français pour gagner encore de l'argent. Et faut pas oublier que sa mère elle est couturière, en quelque sorte ; elle fabrique des vêtements, elle tient un petit magasin avec une assistante. Et bon voilà. Donc elle...il fait des cours de français à Friquet Friquaire, et alors Friquaire c'est son nom de famille, en vrai il s'appelle pas Friqué, il s'appelle Frédéric, c'est un petit garçon. Et il voulait, Friqué, qu'il lui fasse sa rédaction. Alors la rédaction ça portait... quand on visite un grenier, on se rend souvent compte qu'il y a un objet ou un meuble, quelque chose qui parle et quelle est...comment on réagit. Alors il a téléphoné à sa meilleure amie, Martine-Marie, et il lui a demandé si elle connaissait quelqu'un qui avait un grenier. Alors elle a dit « Oui, j'ai ma cousine, qui s'appelle Amandine, elle a un grenier. Elle a une très grande maison, elle a un grenier. » Alors bon, il a accepté, et elle est..., ils sont tous les deux partis, et lorsqu'ils sont arrivés là-bas, tout s'est bien passé, ils ont visité le grenier, tout ça. Et il a visité le grenier avec Amandine. Et cette Amandine justement, à chaque fois qu'elle était dans un centre commercial, elle volait toujours quelque chose. Mais vraiment, magnétocope, magnétoscope, heu, fauteuil, enfin, plein de trucs chers, de téléviseurs etc. Et Amandine a demandé à Emilien de garder le secret. Un

jour qu'est-ce qui s'est passé quand il est rentré chez lui ? Sa mère était en train de parler au téléphone, et ils ont été cambriolés. Alors ils ont été...dans le casier de sa mère, il y avait douze carrés de soie peints à la main qui ont été volés, et il y avait aussi de très beaux pendentifs en or, en diamant qui avaient été volés dans son magasin. Et soudain il a eu l'idée que ça aurait très bien pu être Amandine. En fait, c'est Friquet Friquaire qui lui a dit, parce que quand Emilien lui a raconté l'histoire, Friquet Friquaire il s'est dit : « Ah oui, ça peut très bien être Amandine. » Alors au début, Emilien il y pensait pas, parce que bon, Amandine elle aurait pas pu. Et puis après il a bien réfléchi et il a dit : « Bien sûr, ça peut être Amandine. » Alors le père de Friquet Friquaire justement, il était directeur d'une agence de déménagement, et Emilien, il a eu une idée. Alors son idée, c'était de faire croire que le père voulait récupérer tout ce qu'il y avait dans les greniers pour le donner à l'abbé Pierre, une fondation pour l'abbé Pierre, alors qu'en fait, il voulait faire ça parce qu'Emilien savait que toutes les choses qui avaient été volées, c'était elle qui l'avait. Alors, il a fait ça, ils ont tout déménagé, ils ont retrouvé un paquet ficelé, c'était justement les pendentifs et les carrés de soie. Alors bon, il a rendu tout ça à sa mère. Au début, sa mère comme elle avait peur que ça fasse faillite, elle a vendu son...magasin, et après elle l'a repris et tout s'est bien déroulé. Et puis sinon, toutes les choses neuves qu'elle avait, ils l'ont vraiment donné à l'abbé Pierre. Et c'est fini comme ça. Et à la fin, Emilien voulut refaire la paix avec son amie Martine-Marie parce qu'ils s'étaient disputés, et il avait soudain une envie de voler quelque chose lui aussi. Alors il était parti au centre commercial, il est parti dans une parfumerie, il a vu un tout petit parfum qui coûtait quand même 280 F, un tout petit parfum, quand on le mettait dans sa main, on pouvait serrer le poing tellement c'était petit. Alors quand il a vu le prix, il était exorbité par le prix; Alors comme ...personne ne le voyait, qu'est-ce qu'il fait ? Il le met dans sa poche. Et tout d'un coup quand il part, il se dit : « Oh, super, c'est la première fois que j'ai volé », qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a eu un vigile qui l'a questionné et il a vidé ses poches, sa mère est venue le chercher tout ça, et sa mère a gardé le petit parfum pour elle. Et même si elle l'avait volé, elle était contente du parfum, et en fin de compte, il a réussi à avoir tout ce qu'il voulait, magnétoscope tout ça, en faisant des baby-sittings, et depuis ce jour il a tout arrêté, de donner des cours. Et puis voilà. Tout s'est bien passé. Voilà. C'est pour ça que ça s'appelle *Baby-Sitter Blues*. J'ai adoré.

En réponse à ma question où je lui demande si elle aimait les livres qui mettaient en scène des enfants de son âge, Kahina me parle alors des autres livres qu'elle lit depuis son entrée en 5^e : ce sont des livres de Judy Blume, qu'elle définit comme des biographies, dont elle apprécie l'humour (« c'est comique ») et aussi le style, qu'elle rapproche de celui qu'elle a trouvé dans *Baby-Sitter Blues* (« C'est aussi pareil, dans un langage qu'on

emploie dans la cour quelquefois...Pour dire que la magnéto-scope, bien tôt c'est dans la poche, il dit : le magnéto-scope, in the pocket. »)

Puis, elle revient sur un passage du livre :

Et puis aussi, à chaque fois il inventait, par exemple il disait : « ah oui, ça c'est mon frère, ça c'est l'oncle de ma mère », et au bout d'un moment, il s'y retrouvait plus du tout. A la fin, il savait plus...parce qu'il s'inventait des faux père, des fausses mères, il inventait plein de trucs, au bout d'un moment, il avait plus rien compris, qui était son oncle, qui était sa nièce, il s'y retrouvait plus du tout, et c'est là que s'est arrêté son dernier baby-sitting. Après, il a commencé à donner des cours de français.

A. Le récit de Kahina est constitué de trois grands épisodes successifs, relatant chacun une aventure d'Emilien.

Dans le premier (de « Alors Baby-sitter blues, c'est l'histoire d'un garçon... » jusqu'à « Alors bon au début il était triste quand même »), on y fait la connaissance d'Emilien, jeune garçon qui, pour pouvoir s'acheter son magnétoscope personnel, se lance dans le baby-sitting comme le lui propose son amie Martine-Marie. Parmi les enfants qu'il garde, il s'est particulièrement attaché à un bébé ; mais les parents de cet enfant déménagent, et Emilien en a éprouvé du chagrin. Il a finalement obtenu son magnétoscope (comme on l'apprend au début de la deuxième partie). Le deuxième épisode (de « Et puis après il y a la deuxième partie... » jusqu'à « Et c'est fini comme ça ») correspond au changement d'activité d'Aurélien, qui donne maintenant des cours de français ; il est constitué par une petite intrigue qui est un récit en soi :

Orientation : Emilien, pour les besoins d'une rédaction qu'il a promise à un de ses élèves (Friquet Friquaire), rencontre Amandine, toujours par l'intermédiaire de Martine-Marie. Or Amandine avoue à Emilien qu'elle est une voleuse, et lui demande de garder le secret.

Complication : Des pièces de tissu ont été volées dans la boutique de la mère d'Emilien, qui est couturière.

Action-développement : - Après en avoir discuté avec Friquet Friquaire, il pense avoir identifié le coupable : c'est Amandine.

Résolution : Emilien met au point un plan pour récupérer ce qui a été volé par Amandine ; avec la complicité du père de Friquet qui est directeur d'une agence de déménagement, il vide le grenier d'Amandine en faisant passer cela pour une opération de bienfaisance.

Résultat : Il retrouve les pendentifs et les carrés de soie volés et les rend à sa mère. Celle-ci, qui craignait la faillite, avait vendu son magasin, mais le reprend.

Enfin, il arrive une dernière aventure à Emilien : il a volé une petite bouteille de parfum, s'est fait prendre par un vigile, mais sa mère a quand même gardé le parfum. Il semble que l'on passe sans transition d'un épisode au suivant : on ne sait pas pourquoi il a abandonné le baby-sitting ; est-ce par déception, à cause du départ du petit Anthony ? Ou parce qu'à force de mentir et de s'inventer une fausse famille (Kahina rappelle cela ultérieurement, après avoir achevé tout son récit), la situation devenait trop compliquée ? De même, on ne comprend pas forcément pourquoi le fait de voler quelque chose le réconcilierait avec Martine-Marie, avec laquelle il s'est disputé. Cependant, les motivations d'Emilien, qui pour satisfaire ses envies matérielles, ressent le besoin de gagner de l'argent par ses propres moyens ou de voler, donnent une certaine unité au récit de Kahina, et c'est sur la satisfaction finale du héros qu'elle conclut : « ...et en fin de

compte, il a réussi à avoir tout ce qu'il voulait, magnétoscope, tout ça, en faisant des baby-sittings, et depuis ce jour-là, il a tout arrêté, de donner des cours. Et puis voilà, tout s'est bien passé. »

B. *Baby-sitter blues*

Première partie

Orientation : Emilien, un jeune garçon de 12-13 ans, se met au baby-sitting pour gagner l'argent nécessaire à l'achat de son magnétoscope, sur la suggestion de sa mère.

Complication : Il s'avère que ces baby-sittings ne sont pas uniquement pour lui le moyen de se faire de l'argent de poche : à partir des enfants et des parents qu'il côtoie, il s'invente toute une famille. Il s'attache particulièrement à un bébé qu'il garde, Anthony. Persuadé qu'il est délaissé par ses parents, il lui porte beaucoup d'attention.

Action-développement : - Il s'évertue à l'éveiller et à le stimuler ; il lui offre une peluche

- Il lui sauve la vie un soir qu'il le garde, et gagne ainsi le titre de « Rambo des nurseries » !

Résolution : Emilien finit par obtenir le magnétoscope tant désiré. Mais il s'agit d'une « fausse résolution », puisqu'en même temps, les parents d'Anthony lui ont annoncé leur prochain déménagement. Or ce qui a acquis beaucoup de valeur à ses yeux, c'est la famille qu'il s'est inventée, plus que l'objet de ses baby-sittings.⁵⁴

Résultat : Il chasse cet accès de tristesse en se promettant d'avoir plus tard une famille nombreuse.

Deuxième partie

Orientation : Sa mère lui interdit de continuer de baby-sitter, pour des raisons scolaires. Il trouve le moyen (suggéré par Martine-Marie) de se faire de l'argent de poche en donnant des cours de français. Comme une de ses élèves (Friquet-Friquaire) lui demande de rédiger sa rédaction et que le sujet de la rédaction porte sur un grenier, il visite, pour trouver l'inspiration, celui d'Amandine, la cousine de Martine-Marie. Mais en le visitant, il s'aperçoit qu'Amandine y recèle quantité d'objets volés (elle fait partie d'un réseau de voleurs et trafiquants). Elle lui fait promettre de garder le secret.

Complication : Deux vols successifs ont lieu dans la boutique de mode de sa mère ; or, la deuxième fois, il y était en compagnie d'Amandine.

⁵⁴ *Baby-sitter blues*, p. 54 . A sa mère qui lui ramène le magnétoscope, Emilien ne montre que de la déception ; elle est en colère : «- Tu veux me rendre dingue ou quoi !...Qu'est-ce qu'il te fallait, une mobylette, un magnétoscope, un ...-Un frère, dis-je »

Action-développement : - Emilien a rapidement de très forts soupçons à l'égard d'Amandine. Il est conforté dans son opinion par Friquet, à qui il a raconté toute l'affaire.

- Il est sommé par l'associée de sa mère, qui a elle aussi deviné qui était la voleuse, de retrouver les objets dérobés en une semaine.

- Il prépare un plan, avec la complicité du père de Friquet, entrepreneur d'une entreprise de déménagement.

Résolution : Il a maquillé le « nettoyage » du grenier d'Amandine en opération caritative au profit de l'abbé Pierre. La mère d'Amandine, qui ignore tout des activités de sa fille, n'y a vu que du feu.

Résultat : Il retrouve bien évidemment les objets et les remet discrètement en place dans le magasin de sa mère ; il n'a pas eu besoin de trahir Amandine.

L'histoire pourrait s'arrêter là, mais il y a un dernier rebondissement :

Orientation : à l'approche des fêtes de Noël, il voudrait faire un cadeau à Martine-Marie pour se réconcilier avec elle (Emilien l'avait délaissée pour Amandine). Mais il n'a pas un sou en poche (la situation financière de sa mère n'est pas brillante, et elle a décidé de vendre son magasin)

Complication : Il cède à son impulsion et vole un petit flacon de parfum, mais le vigile du magasin le surprend.

Résolution : Sa mère rattrape royalement la situation en rachetant l'objet du délit, et fait avouer à son fils ses raisons d'agir. Elle garde le parfum pour elle

Résultat : De retour chez lui, Emilien téléphone à Martine-Marie.

C. Bilan

Dans sa manière de présenter son récit, Kahina a respecté la construction du livre. Elle a rappelé de manière plus « satisfaisante », plus proche, la deuxième partie du livre. En effet elle escamote la chute de la première partie, et avec elle, le « blues du baby-sitter » qui retrouve sa situation d'enfant unique. Certes, elle revient, après avoir fini son récit, sur les liens familiaux fictifs qu'Emilien s'est tissés, mais elle ne dit pas clairement que c'est à partir des gens et des enfant qu'il a fréquentés durant son baby-sitting qu'il s'est créé cette grande famille ; plus qu'un désir du héros d'avoir une famille, cet élément de l'histoire tel quel le présente semble être l'explication de l'interruption de son activité de baby-sitter (à force de mensonges, la situation est devenue trop compliquée). Cependant, elle montre bien l'attachement qu'il éprouve pour Anthony, déformant un peu le texte pour cela : selon elle, Emilien raconte les histoires de Ranflanflan en souvenir d'Anthony, parce qu'il lui avait offert une peluche prénommée ainsi ; or c'est l'inverse dans le livre : Ranflanflan est d'abord le personnage des histoires qu'Emilien raconte aux enfants qu'il garde. Puis, lorsqu'il veut faire un cadeau à Anthony, il trouve une peluche qui ressemble au lapin de ses histoires. D'autre part, Anthony n'est pas le premier enfant qu'il garde. Kahina met en valeur le petit Anthony au détriment des autres enfants et lui attribue une place particulière dans la mémoire d'Emilien, même si elle ne reprend pas pour cela les épisodes du livre (par exemple la promenade en taxi pour endormir le petit garçon, la soirée où, alerté par son état, il lui sauve la vie.)

Quant à la deuxième partie, la petite intrigue où Emilien doit jouer les détectives, elle y est très fidèle dans l'ensemble, même si elle fait de Friquet-Friquaire un garçon ; c'est bien une petite fille, peu féminine certes (« Friquet attendait qu'on ait fini de parler d'elle. Un observateur peu attentif aurait pu se dire « pauvre gosse ! » Mais j'ai une grande connaissance du coeur humain. A la vue du futaal râpé de Friquet, de ses mains pleines de colle et de peinture, et de sa mèche de cheveux tranquillement mâchouillée, j'en déduisis que j'avais comme élève un esprit rebelle, très porté de surcroît sur les maquettes de bagnole. », *Baby-Sitter Blues*, p. 67-68 ; sa chambre ressemble en effet à un garage). La mère d'Emilien n'est pas couturière, mais tient une boutique de mode. Elle aurait pu d'autre part préciser que si Amandine vole, c'est parce qu'elle fait partie d'une bande organisée, mais cela tient du détail. La compréhension est en revanche gênée par le fait qu'elle ne précise pas clairement qu'Emilien vole le petit flacon de parfum pour Martine-Marie (mais il semble que moins qu'une déformation, il s'agit d'un effort d'explicitation insuffisant envers l'auditeur). Pour finir, elle « trahit » davantage l'histoire lorsqu'elle invente une issue heureuse aux problèmes financiers de la mère d'Emilien. Dans le livre,

elle vend bel et bien son magasin ; or chez Kahina, on peut comprendre que son fils la sauve de la faillite en retrouvant les objets volés. Elle tend à accroître le « don » dont la mère d'Emilien est la « destinataire ».⁵⁵

Enfin, Kahina a volontiers parlé du livre, avant et après le récit qu'elle en a fait : elle l'a lu en une soirée, prouvant ainsi que la rapidité de l'histoire (les aventures s'enchaînent pour Emilien, on l'a vu) et le style alerte, vif de Marie-Aude Murail (caractérisé, ici en particulier, par l'humour et le sens des réparties dont font preuve les personnages dans leur dialogue) ont eu sur elle toute leur efficacité. D'autre part, elle a apprécié le langage familier⁵⁶ qu'emploient les personnages.

⁵⁵ Cf schéma de Greimas, première partie

⁵⁶ Langage qui n'a que l'apparence de la familiarité et de la facilité ; il est en réalité très travaillé, reconstruit à partir de plusieurs types de langages, cf « Entretien avec Marie-Aude Murail », dans *la Revue des livres pour enfants*, n° 170, juin 1996, p. 49.

15. *L'Heure des Mamans*, par Assita (11 ans)

- Alors ça parle de quoi ton livre ?

- Ca parle d'un garçon qui s'appelle Jojo et il veut pas que son frère il lui tienne la main quand il va le chercher à l'école, et puis l'histoire elle parle de...quand c'est le jour de ...quand c'est la sortie de l'école et qu'il y a les mamans à la porte, à l'entrée de l'école, qui discutent alors ils se mêlent...les enf...les mères ils se mêlent pas de leurs problèmes, ils disent que le maître il éduque pas beaucoup leurs ...les enfants, et après quand la porte elle s'ouvre, ils peuvent rentrer dans la cour des enfants mais ils peuvent pas aller regarder par la fenêtre, par la fenêtre de la classe ; et les mères elles regardent toutes les choses qui sont dangereuses pour les enfants et ils l'expliquent. Et puis le garçon qui va chercher son frère qui s'appelle Jojo, il est en sixième et le maître de son frère, c'est le même maître que lui il avait, il lui dit bonjour. Ensuite les mères y viennent dire au maître que les élèves..qu'ils trouvent beaucoup de choses dans les cartables, les dames, les mères, elles viennent dire au maître qu'elles ont trouvé n'importe quoi dans les affaires des élèves et il y a une mère qui raconte toute sa vie au maître..et puis quelquefois les mères elles regardent dans la rue, et puis il y a une mère qui a arrêté un automobiliste parce qu'il roulait pas avec prudence, alors ils ont mis un poteau où il y avait dessiné deux enfants qui coupaient la route, mais quelquefois il y a des papas qui viennent chercher leurs enfants, alors c'est les mamans...et les mères elles font comme si elles voyaient pas les papas, parce que c'est des hommes. Et puis quand le petit garçon en sixième il vient chercher son frère, comme sa mère elle a eu un bébé, eh ben toutes les femmes s'approchent de lui et lui posent des questions ; quand le bébé il vient, toutes les mères elles posent des questions à la mère du garçon, et puis ensuite y a une dame qui arrive et qui dit à son fils de pas se pendre sur la poussette parce qu'il a des poux. Et puis quelquefois les mères elles attendent dans leurs voitures, même pas garées, et dès que l'enfant il arrive, ils ouvrent la portière et ils s'en vont. Et puis le garçon il a pas de chance parce que tous ses copains, ils ont leur mère, ils viennent les chercher, et lui c'est son frère, et sa mère elle est au travail, ensuite y a un jour où leur grand-mère à Jojo et à son frère, leur grand-mère elles viennent les chercher, et toutes les mères elles disent : «elle est âgée la mère à Antoine et à Jojo » ; et comme il y a quelquefois Antoine, le grand-frère à Antoine et à Jojo, il dure trop longtemps en cours et il peut pas passer prendre Jojo, la mère à Antoine elle téléphone à une copine pour lui dire qu'elle fasse sortir Jojo et qu'elle viendra le prendre le soir à la sortie de son travail ; et comme le samedi, sa mère elle vient très tôt chercher Jojo parce qu'elle est pressée d'aller parler avec des mères, et puis y a pas les mères, c'était l'heure des papas. Voilà.

Assita a dit à la fin de son récit qu'elle aimait bien ce livre, parce que ça parlait de la vie quotidienne.

A. Récit d'Assita

Il est difficile de découper son histoire selon les catégories du récit ; son histoire tient plutôt de la description des comportements et manies des mères qui viennent chercher leurs enfants à l'école et des réactions de Jojo, que sa mère n'a pas le temps de venir chercher et qui est confié à son grand-frère.

exposition, thèmes

Jojo qui n'aime pas que son frère lui tienne la main à la sortie de l'école

Les mamans attendent leurs enfants à la sortie

comportement des mamans

-elles discutent

-elles se mêlent de ce qui les regarde pas

-elles adressent des reproches au maître (il n'éduque pas les enfants, il y a des choses dangereuses dans la classe pour les enfants, les élèves portent trop de choses dans leur cartable)

-elles veillent à la sécurité routière des enfants

-elles snobent les papas qui viennent chercher leurs enfants

-elles s'extasient devant les bébés

-elles attendent leurs enfants dans leur voiture sans se garer

comportement de la mère de Jojo

-elle ne peut pas venir le chercher à cause de son travail

-elle délègue parfois ça à la grand-mère (ce qui crée une confusion car les autres mamans la prennent pour la mère de Jojo et de son frère) ou à une amie.

chute

lorsque la maman de Jojo réussit enfin à se libérer, elle n'a pas de chance car elle tombe en pleine « heure des papas »

B. L'Heure des Mamans

Ce livre est classé en première lecture. Toutes les pages sont illustrées, soit en pleine page, soit en cases (jamais plus de deux par page), ou diversement encore. Par son format et par l'abondance de l'illustration, il appartient bien au genre des premières lectures, mais il tient aussi de la BD : « Les livres de Bruno Heitz sont des textes écrits à la main avec des personnages qui parlent dans des bulles, que ce soit dans la série des *Loupiots en Copain* chez Hachette, ou dans la collection *les Impertinents* chez Circonflexe (*L'heure des Mamans*) »⁵⁷.

Il n'y a pas à proprement parler d'histoire, l'auteur croque ces mamans envahissantes et exigeantes, à travers les yeux moqueurs du grand-frère de Jojo. La chute permet de revenir sur les principaux protagonistes (Jojo et sa famille) et d'inverser la situation du début (la maman de Jojo vient le chercher) ; on comprend alors qu'il s'agit de la chronique de toute une semaine.

Exposition

Le grand-frère de Jojo vient le chercher à la sortie de l'école.

Les mamans

- Elles sont toujours là, en avance pour discuter, pour médire de l'instituteur notamment, puis inspectent les locaux scolaires quand les grilles s'ouvrent et accaparent le malheureux maître (qu'Albert, le grand-frère de Jojo, aime bien retrouver). Les mamans parents d'élèves sont décrites comme faisant partie d'une « puissante société secrète » et sont représentées cagoulées...Ce sont elles qui obtiennent du maire, une signalisation indiquant la sortie d'une école.

Les mamans sont beaucoup plus calmes lorsque qu'un papa est parmi elles

Mais elles sont en extase lorsque l'une d'entre elles arrive avec un landau

Elles ont la phobie des poux

Certaines attendent la sortie, garées n'importe comment.

- Il y a celles qui travaillent, qui n'ont pas un grand qui va chercher le petit, et qui envoie la grand-mère, ou « l'oncle, le beau-frère, le cousin », ou qui comptent sur une amie.

- Lorsque la maman de Jojo va le chercher le samedi, c'est l'heure des papas !

⁵⁷ Cf Aline Eisenegger, « sous le portrait du livre, l'image du lecteur », p. 62-72, dans *la Revue des Livres pour Enfants*, n° 170, juin 1996

C. Bilan

Assita oublie quelques épisodes, mais reste dans l'ensemble très fidèle au livre, et on comprend bien son récit dès lors qu'on s'aperçoit qu'elle n'applique pas aux pronoms personnels les règles d'accord, en genre et en nombre. On peut remarquer que le souci des cartables trop lourds n'apparaît pas dans *l'Heure des Mamans*, c'est une inférence d'Assita, probablement liée à sa propre expérience d'écolière. Il est intéressant de voir que, même à partir d'un petit ouvrage comme celui, a priori facile et très proche de ce que connaît l'enfant (et c'est ce qu'elle dit avoir aimé dans ce livre), il y a réélaboration, certes légère. Elle modifie aussi quelque peu l'histoire originale en expliquant que parfois, c'est la grand-mère du narrateur et de son petit frère qui vient les chercher, alors que cela concerne d'autres enfants (des quidam). Peut-être cette transformation est-elle un effet d'un effort de cohérence, qui vise à faire du narrateur et de Jojo le centre de l'histoire.

D'autre part, elle explicite ce que le jeune garçon spectateur laisse entendre, mais ne dit pas : « les mères, ils se mêlent pas de leurs problèmes ». Elle a donc saisi l'intention ironique, le regard moqueur du narrateur⁵⁸. Elle explicite aussi, et même interprète, lorsqu'à plusieurs reprises, elle en dit plus que le texte : ainsi, elle explique l'ignorance affichée des mamans à l'égard des rares pères de famille qui viennent chercher leurs enfants à l'école (« alors c'est les mamans..., et les mères elles font comme si elles voyaient pas les papas, parce que c'est des hommes »), et plus loin, elle donne les motivations qu'a la mère de Jojo pour aller chercher son fils en fin de semaine (« le samedi, sa mère, elle vient très tôt, elle vient très tôt chercher Jojo parce qu'elle est pressée d'aller parler avec des mères », alors que dans le texte, on trouve seulement : « Sauf le samedi, bien sûr, elle est contente d'aller chercher Jojo, Maman ! »). Enfin, elle fait un pas de plus dans l'interprétation en donnant son avis sur la situation de Jojo (« Jojo, il a pas de chance parce que tous ses copains ils ont leur mère, ils viennent les chercher et lui c'est son frère »). Ce sont autant de traces d'une lecture active, qui comble les trous.

⁵⁸ Cf Aline Eisenegger, *op. cit.* : « C'est la liberté de ton qui caractérise cette collection. S'appuyant sur des enquêtes minutieuses, les livres décrivent avec verve et ironie le petit monde des enfants et des adultes...Un talent rare les réunit [les auteurs], celui de savoir brocarder avec humour les travers de nos contemporains. » (c'est l'éditeur qui parle)

Bilan de l'ensemble des récits analysés

A partir de ces quinze analyses fondées sur la comparaison des trames narratives respectives du récit de l'enfant et du livre lu⁵⁹, qui chacune a cherché à rendre compte de la façon dont le livre raconté avait été lu, plusieurs points ont été abordés. Tout d'abord, des « phénomènes » récurrents ont été observés ; ils ont été interprétés comme des indices de l'impact provoqué par l'histoire chez l'enfant. Ainsi, nous nous sommes attachés à discerner le(s) thème(s) du livre sur le(s)quel(s) insistait l'enfant (les enfants « concurrents » de Charlie et grand-papa Joe chez Rina, la sorcière dans le premier récit d'Elodie, le problème de Sarah Ida et de l'argent chez Azrah, la lutte de Martin et du fauconnier chez Alice, la fusée chez Mohammed...).

Tout autant que les thèmes évoqués en priorité, les absences sont révélatrices de ce que l'enfant a perçu (Benjamin ne parle pas du grand-père et du père de Sam Gribbley, et Elodie, dans son deuxième récit, accorde peu de place au père Latuile ; Salah et Mohammed ont oublié de nombreux épisodes des BD qu'ils ont racontées). Le mécanisme de l'oubli est cependant ambigu, car dans certains cas, il semble qu'il puisse signifier autre chose que le désintérêt relatif de l'enfant pour tel aspect de l'histoire (ainsi quand Elodie ne parle pas de l'abandon du petit monstre par sa famille d'adoption, ni Azrah de celui de Matilda par ses parents, on peut se demander si elles n'ont pas inconsciemment évacué ces passages parce qu'ils sont trop durs).

D'autre part, on a souvent rencontré le phénomène de réélaboration procédant de « la mise en cohérence avec les attentes, les connaissances et les capacités de compréhension du sujet » (cf p. 7) : dans certains cas, les enfants transforment un peu les données du récit initial en fonction d'expériences extérieures au livre, rapportées de leur univers quotidien probablement (par exemple Benjamin lorsqu'il attribue à son héros un ras-le-bol des ordinateurs, ou encore Assita quand elle invente la récrimination des mamans sur les cartables trop lourds), ou de la lecture d'autres livres (La vision très personnelle qu'a Rina des Oompa-Loompas résulte peut-être d'« interférences » avec *le 35 mai* de Kästner) ; dans d'autres cas, ils le font à partir d'un élément du livre auquel ils donnent un relief particulier ou une signification plus ou moins différente de celle qu'il a dans le texte (Julie et la lettre de Vincent, Kahina et les relations d'Emilien et du petit Anthony, ou d'Emilien et de sa mère, Benjamin et le rôle des journalistes dans son premier récit etc.) — ils peuvent aussi être influencés par les images (Elodie dans *Qui a tué Minou-Bonbon ?*, Mohammed dans *On a marché sur la lune*). Enfin, certains détails qui ont marqué l'enfant se retrouvent dans son récit grossis, exagérés par son

⁵⁹ Ce cadre s'est avéré commode pour organiser les informations recueillies, avant de passer à une comparaison plus fine impliquant la confrontation directe du récit et du livre lu.

imagination, sans entraîner la modification sur le plan logique de l'épisode dans lequel ils sont insérés (Benjamin accentue légèrement la gravité de l'accident du père d'Aube Claire en lui faisant passer plusieurs jours sur la banquise et en le privant de la plupart de ses doigts, mais cela ne change pas le fil de l'histoire qu'il raconte par rapport à celle qu'il a lue). D'une manière globale, ces oublis et altérations produisent une sorte de variante propre à chaque lecteur de l'histoire originale, qui n'est pas pour autant complètement transformée ni totalement « trahie »⁶⁰.

Enfin, certaines analyses de récits (celles Mohammed et Salah en particulier) ont donné lieu à des remarques plus formelles (problème de l'enchaînement logique des événements, problème de la cohésion). On peut essayer à présent, de dégager la signification des caractéristiques relevées dans tous ces récits, d'abord sur le plan de la forme d'abord, et du fond ensuite.

⁶⁰ On peut mettre à part le cas des bandes dessinées, sur lesquelles on reviendra.

Autres livres présentés

Le journal d'Anne Frank, par **Ivanna**, 10 ans _

La Belle au bois dormant et Boucle d'or et les trois ours, par **Yasmina**, 10 ans

Charlie et la chocolaterie par **Kahina** (collège Bergson), 12 ans

Un sac de billes, Joseph Joffo, par **Alix** (collège Bergson), 10 ans

Lettres d'amour de 0 à 10 ans, **Olivia**, (collège Bergson), 11 ans

Les Chair de Poule

Souhaits dangereux, *Le masque hanté* (par Kahina), *Terreur sous l'évier* (par Alice), *La maison des morts*. A la bibliothèque Crimée, Mohammed m'avait aussi parlé rapidement du *Pantin maléfique*.

Le journal d'Anne Frank par Ivanna (10 ans 1/2)

(Nous n'avons pas étudié ce récit parce qu'il a été parmi les derniers à être enregistrés ; mais nous avons déjà eu l'occasion de parler avec Ivanna un mois auparavant, et elle nous avait dit que ce livre l'avait beaucoup marquée, et qu'après l'avoir lu, elle avait cherché à en savoir davantage sur Anne Frank ; d'ailleurs il y a dans son récit des éléments qui viennent d'autres sources que du journal. Ce qu'elle raconte n'est pas strictement le journal, mais l'histoire d'Anne Frank)

Alors c'est une fille qui vit heureuse dans sa famille, et elle une soeur un jour, y a une lettre qui lui parvient en la convoquant pour qu'elle vienne passer ses études dans un collège allemand, comme elle est très bonne, et bon, ses parents savent tout de suite que c'est les Allemands qui veulent la tuer quoi, et ils partent se cacher dans l'immeuble où travaillait le père de Anne Frank, alors ils vivent là-bas avec une autre famille qui vient et après il y a un homme, et cet homme il est très...il est beaucoup bavard, il veut faire que à son aise quoi, il veut pas écouter les autres, et à la fin bon, enfin...y a beaucoup de gens qui les aident, et il tient même une correspondance par courrier avec sa petite amie, en fait elle est chrétienne elle, et à la fin, y a ...à ce qui paraît... en fait le magasinier c'est l'homme qui donnait clandestinement de la nourriture à la famille d'Anne Frank et il leur donnait de la nourriture, ils l'ont mis en prison parce qu'ils soupçonnaient qu'il donnait de la nourriture, mais bon il savait pas à qui, ils l'ont menacé de mort, et à la fin il leur a dit ce qui se passait, à qui il donnait, et un jour, ils sont venus, c'est une bibliothèque qui cachait l'entrée, ils ont cassé la bibliothèque, et ils les ont pris là-bas, ils les ont mis dans des camps de concentration, et après bon, y a la dame qui les gardés, dans l'immeuble, qui les a protégés, elle a gardé une sorte de trousseau où il y avait tous les papiers, y avait le journal d'Anne Frank, et à la fin son père à Anne Frank s'est enfui et il a récupéré le journal et il a publié le journal, et c'était ce qu'elle voulait en fait Anne Frank. Elle est morte d'un typhus, c'était une épidémie dans un camp de concentration, avec sa soeur.

- C'est une histoire qui t'a beaucoup touchée ? Tu m'en avais beaucoup parlé.

- Enfin, je sais pas, si par exemple on me demandait, si quelqu'un venait et me demandait : « Tous les livres que t'as lus et qui t'ont beaucoup marquée, tu les écris sur un livre, dans un cahier en fait, pour t'en souvenir quand tu seras grande parce que je t'interrogerai pour avoir un concours par exemple », eh ben le Journal d'Anne Frank j'aurais pas besoin de le marquer parce que je m'en souviendrai, tellement que c'est bien, quoi. »

Troisième partie

Synthèse des récits analysés et des livres présentés

I. Synthèse sur la forme des récits

a) Sur les quinze récits étudiés, dix⁶¹ ont pu être découpés en fonction du modèle d'analyse de Labov et Waletzki, et ils reprennent le plus souvent la trame narrative du livre raconté (mais pas toujours, cf *Sarah Ida* par Azrah). Cette constatation n'a rien de surprenant si l'on se réfère aux grandes étapes d'acquisition du récit énoncées en première partie (cf p. 8-9) ; les enfants interrogés appartiennent à la tranche d'âge où les mécanismes et les principes du récit fonctionnent d'une manière de plus en plus analogue à celle des adultes. D'autre part, la bonne conservation de la trame de l'histoire est conforme aux expériences de Bartlett (cf p. 7).

Il est donc plus intéressant de se pencher sur les cinq récits dont la forme paraît un peu atypique. A quels facteurs cela est-il dû ? Le fait d'avoir ou non le livre en mains ne semble pas un facteur de discrimination entre les « vrais » récits et les autres, pas plus que l'âge des enfants — ce qui rejoint les résultats obtenus par Guy Denhière, chercheur en psychologie cognitive, à l'issue d'une expérience consistant à proposer un exercice de rappel à des enfants de primaire⁶². C'est la construction même du livre lu qui importe : *Ma Montagne* tient de la chronique, *Baby-Sitter Blues* est constitué d'au moins deux récits bien distincts, et *l'Heure des Mamans* ne raconte pas une histoire à proprement parler. En ne produisant pas un « récit » en tant que tel, Benjamin, Kahina et Assita ne font que respecter les caractéristiques des livres qu'ils ont lus. Il faut ajouter ici que l'on trouve des passages structurés comme des récits dans les rappels de *Ma Montagne* et de *Baby-Sitter Blues* : Kahina reprend la structure de la deuxième partie du livre (qui est construite autour d'une intrigue, alors que dans la première partie, si tout s'enchaîne de manière très rapide et si tous les enfants que garde Emilien sont autant d'occasions de découvertes, il est plus difficile de trouver un déclencheur, une complication), tandis que Benjamin élabore un résumé structuré à partir de l'ensemble du livre.

⁶¹ *Charlie et la chocolaterie* par Rina, *La Sorcière de la rue Mouffetard*, *Qui a tué Minou-Bonbon ?* et *Graine de Monstre* par Elodie, *Etoile Noire*, *Aube Claire* par Benjamin, même si dans son cas, il n'a pas fourni un récit d'un seul bloc, mais a dû être plusieurs fois relancé, *Sarah Ida* et *Matilda* par Azrah, *C'est pas de ton âge* par Julie, *l'Horloge maudite* par Mohammed, *Le faucon déniché* par Alice.

⁶² « Le résultat le plus trivial concerne l'évolution des performances en fonction de l'âge des sujets : en fonction du récit employé ici, les performances des enfants d'âges moyens égaux à 9, 10 et 11 ans ne diffèrent pas significativement entre elles et sont significativement supérieures à celles des enfants de 7 et 8 ans en moyenne », dans « Compréhension et rappel d'un récit par des enfants de 6 à 12 ans », G. Denhière, *Bulletin de Psychologie*, 1979, 32, p. 803-819.

La lecture des deux bandes dessinées racontées a entraîné des rappels d'un type particulier, puisqu'ils apparaissent comme très lacunaires, dépourvus d'une structure de récit, et donnent l'impression que tous les événements mentionnés ne s'intègrent pas dans un seul et même procès. Or les bandes dessinées sont tout aussi construites que des romans ; la particularité de ces rappels est probablement le résultat d'une lecture elle-même particulière et complexe. En effet, il y a à la fois lecture de l'image et lecture de texte, et il faut suivre le fil d'un récit fragmenté en cases, qui fourmillent chacune d'informations à saisir et de codes à décrypter (principalement le langage des bulles). Il est donc compréhensible que l'enfant ne retienne pas tout, et même qu'il ait des difficultés peut-être à regrouper en un récit toutes les informations qu'il accumule. Mais on peut, à l'instar de François Vié, se demander dans quelle mesure l'enfant lit la bande dessinée : « Lit-on vraiment une BD ? Le divorce existant entre l'adulte hermétique à ce plaisir et l'enfant qui se gave d'albums ne pourrait-il précisément venir de ce que le premier entend la lire. Le second, lui, indifférent au fait qu'il s'agisse d'un livre, surfe sur les images, zappe sur les pages, revient en arrière avec la bande-son des bulles entre les oreilles »⁶³. Didier Quella-Guyot précise que « la lecture d'une BD n'a rien d'un acte simple ; l'idée que le lecteur lit de haut en bas et de gauche à droite est simpliste. En fait, les lecteurs lisent à des rythmes différents, font des choix différents par rapport au choix complexe qui leur est proposé de suivre le récit ou l'image »⁶⁴. Ainsi, Salah et Mohammed auraient chacun adopté une tactique de lecture différente : la première aurait été entraînée par l'intrigue, lisant alors rapidement et ne retenant de l'histoire que ce qui la mène au dénouement ; quant au second, il se serait laissé embarquer par la fusée, ce type de lecture guidée par le mouvement d'un personnage ou d'un objet n'étant pas rare chez les lecteurs de bandes dessinées⁶⁵.

⁶³ François Vié, « Lit-on vraiment une bande-dessinée ? », dans *la Revue des Livres pour les Enfants*, n° 139, printemps 1991, p. 41.

⁶⁴ Didier Quella-Guyot, *50 mots pour la bande dessinée*, 1990, p. 82-85.

⁶⁵ Cf Christian Alberelli, « La BD au collège » dans *Lire au collège*, n° 17. Il est intéressant ici de rapprocher le récit de Mohammed de celui d'un enfant qui a raconté à Christian Poslaniec *l'Oreille cassée*, mélangé en fait à d'autres aventures de Tintin : « C'est euh...y'a un monsieur qui gardait un musée et puis euh...le soir il fermait à 6 heures, et puis il faisait le ménage et puis il a vu un...l'oreille cassée qui avait disparu, et puis Tintin était parti à la recherche de l'oreille cassée. Il l'a retrouvée à la fin.

- Il l'a retrouvé où ?

- Il l'a retrouvé, il était dans un coffre-fort.

- Comment il était arrivé là ?

- Parce que il y en a qui l'ont...il s'est fait prendre, et puis ils l'ont mis dans un cercueil, il était attaché, ils l'ont mis dans un cercueil et puis ils l'ont mis à l'eau, puis il a flotté jusque là-bas, jusqu'à la rive. Après ils ont...ils étaient trois, oui, il y avait Tintin, Milou, et puis un...docteur, monsieur Tournesol. Ils étaient tous les trois attachés dans le...dans un coffre, et puis ils l'ont mis dans...Ils flottaient, tous les trois coffres flottaient, et puis ils sont arrivés sur une rive et puis Milou a réussi à se détacher, il a ouvert le coffre, il a ouvert le coffre à Tintin et l'a détaché...Et puis ils ont creusé un trou et puis ils ont vu un espèce de mur avec un dessin dessus, où ça faisait un visage comme ça : noir, et puis là blanc, et puis euh...ils ont appuyé sur les deux yeux et puis là ça s'est ouvert, c'est là qu'ils ont retrouvé l'oreille

Les récits racontés ont aussi présenté une grande diversité dans leur longueur ; là-encore, c'est à mettre en relation avec le livre lu. Mais on peut relever un cas complexe : Benjamin a lu de « gros » livres (200 pages) et c'est sous une forme résumée qu'il relate spontanément l'histoire, qui ne semble cependant pas traduire un investissement moindre que les longs récits de Rina et d'Alice.

b) On a eu l'occasion d'aborder au moment de l'analyse des récits la différence entre la cohérence et la cohésion, dont relèvent les problèmes de mise en texte. Des travaux ont montré que des enfants de primaire rappelaient d'autant mieux un texte que les « marques de surface » y étaient présentes (marques de coréférence comme des articles, des pronoms, et marques de surface, du type « il était une fois, un jour etc..) et qu'ils y étaient d'autant plus sensibles qu'ils étaient plus âgés⁶⁶. Qu'en est-il de l'emploi de ces marques de surface dans les récits recueillis ? Ils n'ont pas été abordés dans une approche linguistique, néanmoins la répétition d'un certain nombre de « manies » des enfants dans l'expression orale ont attiré l'attention. Tout d'abord, il semble qu'une des raisons les plus fréquentes de gêne à la compréhension du récit de l'enfant tient à la confusion dans l'emploi des pronoms personnels (cf *Matilda* par Azrah, *Astérix chez les bretons* par Salah, *Charlie et la chocolaterie* par Rina, notamment le passage où Mike Teavee va faire des siennes, *L'heure des mamans* par Assita) ; on peut reprendre ici la remarque de Christian Poslaniec sur les récits ou résumés de livres faits par des enfants de CM2 : « Ils font un résumé synthétique, ou, au contraire, donnent des détails, mais d'une façon cohérente, même si, généralement, l'emploi des pronoms est mal maîtrisé ; plus précisément, ces pronoms, renvoyant aux personnages, sont souvent utilisés d'une façon grammaticalement incorrecte, mais cela ne gêne pas l'enfant, comme s'il faisait la distinction mentale entre les différents personnages avec précision. » ; ainsi l'enfant ne prendrait pas suffisamment la peine de rendre explicite à son interlocuteur ce qui est clair pour lui (cf p. 8-9). Mais le plus souvent, le pronom personnel employé en tête de phrase correspond au protagoniste de l'histoire⁶⁷. L'emploi des temps correspond aussi à celui de l'adulte (en particulier l'opposition entre l'imparfait et le passé simple ou passé composé est respectée), même si le passé, temps du récit par excellence, n'est pas toujours employé

cassée. » (dans *Comportements de lecteurs d'enfants du CM2 : profils, influence des animations, influence de la contrainte*, INRP, 1994, p. 70-71). Le coffre-cercueil qui vogue au fil de l'eau et dans lequel sont enfermés Tintin et plusieurs de ses compagnons rappelle le mouvement de la fusée, de même que l'enfermement des personnages sont communs aux deux récits.

⁶⁶ Cf Michel Fayol, *op. cit.*, p. 110-111.

⁶⁷ Elodie, *La sorcière de la rue Mouffetard* : « La sorcière elle se disait : « Oh là là, elle m'échappe à chaque fois », et elle s'est transformée en plusieurs marchandes qui voulaient lui acheter...et elle lui a proposé d'acheter du poulet, la petite fille n'en a pas voulu, elle a demandé du poisson, elle a demandé du poisson, elle en a voulu après... ». Il n'y a pas confusion ici, car le changement de sujet a été explicité.

(on glisse parfois indifféremment du présent au passé ou vice-versa, chez Julie par exemple).

En revanche, on est plus surpris par l'emploi des adverbes et conjonctions de coordination. On a vu dans les récits de Mohammed et de Salah, le manque d'intégration des propositions dans « un tout » s'est traduit par l'emploi exclusif d'« après » qui ne font que juxtaposer les différentes étapes du récit. Mais on trouve dans des récits structurés des « connecteurs »⁶⁸ qui ne sont pas toujours employés en fonction de leur signification ; chez Azrah et Julie, « donc » ne sert pas à introduire une conclusion, mais à poser, à amorcer leur phrase. Kahina fait la même chose mais en utilisant « alors ».

On peut également relever l'usage de verbes de mouvement dans certains récits. S'ils correspondent parfois au contenu du récit (dans *On a marché sur la lune*, Mohammed a suivi la trajectoire de la fusée, comme on l'a vu ; Rina, à partir du moment où ses personnages sont entrés dans la chocolaterie, ne cesse de les décrire en train de courir, traduisant ainsi l'immensité des lieux et le rythme trépidant dans lequel M. Wonka entraîne les cinq heureux gagnants et leurs parents), ils nous semblent dans d'autres cas un peu inutiles et alourdissent l'histoire racontée. Peut-être remplacent-ils parfois des liaisons causales déficientes (*Astérix chez les Bretons*, *Graine de Monstre*). Mais ils peuvent aussi se trouver dans des récits complets, où ils marquent ainsi la progression au sens propre des personnages (*Baby-Sitter Blues* : « Alors bon, il a accepté, et elle est..., ils *sont* tous les deux *partis*, et lorsqu'ils *sont arrivés* là-bas, tout s'est bien passé, ils ont visité le grenier. ») Dans tous les cas, ils donnent l'impression d'une appréhension concrète du récit.

II. Essai de synthèse sur le fond

A. Qu'ont lu les enfants interrogés ?

Une diversité non exhaustive (voir listes des livres cités p. 10 et 35)

Cette question n'est pas à l'origine de ce travail, qui n'est rien moins que statistique⁶⁹. Il est néanmoins intéressant de relever les titres présentés par les enfants dans la mesure où il leur a été demandé de raconter un livre qu'ils avaient beaucoup aimé, ou qui les avait marqués ; on peut penser que les lectures qui leur sont venues alors à

⁶⁸ Cf Michel Fayol, *Le récit et sa construction*, p. 117.

l'esprit ont effectivement été importantes pour eux⁷⁰. Or au vu de cette liste, les bibliothécaires de l'établissement qui m'a servi de terrain d'étude ont remarqué qu'il y avait une part importante de livres dits « classiques », c'est-à-dire qui sont présentés dans les classes ou conseillés aux enfants dans la bibliothèque. Et de fait, on en retrouve un certain nombre dans les bibliographies publiées par les bibliothèques de la Ville de Paris (la sélection des ouvrages premières lectures date d'octobre 1993, celle des 9-11 ans d'octobre 1994, et celle des années collège de décembre 1995) : sur les 25 titres mentionnés, 11 s'y trouvent. Parmi les 14 titres restants⁷¹, on trouve deux bandes dessinées (qui sont aussi des « classiques » dans leur genre) et le groupe bien défini des livres de la collection « Chair de Poule » (6 titres). La concordance entre les livres mis spontanément en avant par les enfants et ceux choisis par les prescripteurs laisse penser que les choix de ces derniers « font mouche » et touchent, séduisent, convainquent les enfants⁷².

Il est difficile de trouver des traits, des thèmes communs aux livres présentés par les enfants. Il y a tout d'abord une distinction des genres : BD (*Astérix chez les Bretons*, *On a marché sur la lune*), premières lectures où l'humour domine (*L'Heure des Mamans*, *Graine de Monstre*), des contes, traditionnels (*la Belle au bois dormant*, *Boucle d'Or et les Trois Ours*) et modernes (*La Sorcière de la rue Mouffetard*, *Charlie et la Chocolaterie*, *Matilda*⁷³), et des romans. La diversité dans cette dernière catégorie est grande : à côté du bataillon des petits romans de fantastique à suspense tous issus de la collection Chair de Poule⁷⁴, apparaissent un roman historique (*Le faucon déniché*), des romans d'aventure qu'on peut définir comme des robinsonnades (*Ma Montagne*, *Etoile Noire*, *Aube Claire*

⁶⁹ Pour avoir des renseignements de ce type, on peut se reporter aux ouvrages de Christian Poslaniec, *Comportements de lecteur d'enfants de CM2 : profils, influence des animations, influence de la contrainte*, INRP, 1994 et de François de Singly, *Lire à 12 ans*, Nathan, 1989.

⁷⁰ Rina, Elodie et Kahina m'ont raconté des livres lus récemment (la semaine passée pour les deux premières —Elodie à propos de *Qui a tué Minou-Bonbon ?*—, la veille pour la seconde), mais cela n'empêche pas qu'elles aient sincèrement répondu à la question. Les lectures des autres enfants interrogés étaient plus anciennes mais il est difficile de préciser, car les enfants donnent souvent des indications vagues à ce sujet.

⁷¹ Les bibliographies ne sont pas assez récentes pour prendre en compte le livre de Susie Morgenstern, *Lettres d'amour de 0 à 10 ans*, paru en 1996, mais elle est citée à plusieurs reprises dans la bibliographie destinée aux collégiens pour *La sixième*, *L'Amerloque*, *Premier amour*, *dernier amour*. D'autre part, l'ouvrage de Joseph Périot a reçu le prix « Polar Jeunes » en 1984, cf *Enfants d'abord*, n° 16, avril 1996.

⁷² On pourra rétorquer certes que face à un adulte, qui plus est lié à la bibliothèque, même en tant que stagiaire, les enfants ont instinctivement parlé des livres qu'ils sentaient conformes au jugement des adultes.

⁷³ Cf Jean Perrot, *Du jeu, des enfants et des livres*, 1988, : « ...en passant par la magie délibérément sombre du conte de fées moderne de Roald Dahl », p. 201 ; Catherine Turlan, « Si l'enfance m'était contée », dans *Enfant d'abord*, n°152, nov.-déc. 1991, p. 41 : « Roald Dahl, enfin, avec *le Bon Gros Géant*, *Sacrées Sorcières* ou *Matilda*, a donné de véritables lettres de noblesse au conte contemporain ; ses contes-romans évoquent, avec une stupéfiante vérité, la psychologie enfantine. »

⁷⁴ Ils ne sont pas inclus dans les analyses suivantes, mais seront étudiés un peu plus loin.

— ce dernier comportant en outre une connotation ethnographique), un petit roman policier (*Qui a tué Minou-Bonbon* ?⁷⁵), des romans qui ont pour sujet principal un enfant ou adolescent actuel et ses préoccupations (*Sarah Ida*, *Baby-Sitter Blues*, *Lettres d'amour de 0 à 10 ans*⁷⁶) et des témoignages sur la seconde guerre mondiale (*Un sac de billes*, *Le journal d'Anne Frank*).

Malgré la diversité déjà soulignée qui se dégage de cette énumération, on peut constater que n'y figurent pas des livres d'un réalisme extrême, qui ne craignent pas d'aborder les sujets contemporains les plus durs, et qui sont une part importante de la production actuelle⁷⁷ ; à travers ces romans, l'image des parents est particulièrement écornée⁷⁸. Certes, les parents de Matilda dans le livre du même nom sont horribles, totalement indignes, mais l'univers de Roald Dahl est affranchi de tout réalisme. On trouverait plutôt des traces des tendances signalées, mais de manière atténuée, dans *Sarah Ida* et *Baby-Sitter Blues* dans une moindre mesure : les dialogues tendus avec Tante Claudia et les réprimandes d'Al servent plus à évoquer le caractère de la fillette qu'ils ne constituent le sujet du livre (qui est justement la transformation intérieure de Sarah), et en outre, ses problèmes avec ses parents ne sont que suggérés ; quant à *Baby-Sitter Blues*, les difficultés financières de la mère d'Emilien (qui élève seule son fils) ne sont qu'un élément de l'histoire et n'apparaissent qu'à la fin du livre (cela n'a rien à voir par exemple avec *Flo*, de Peter Hartling, qui met en scène la dérive d'un père au chômage). Peut-être des enfants de 12 ans sont-ils trop jeunes pour goûter déjà à un réalisme sans

⁷⁵ Ce livre, abondamment illustré et de grand format, est à cheval sur plusieurs genres : il est classé parmi les « premiers » romans (par opposition aux romans pour adolescents) à la bibliothèque Crimée et dans les albums à la bibliothèque de la Part-Dieu à Lyon.

⁷⁶ On peut ranger les deux derniers titres cités dans la catégorie de « la littérature-miroir qui propose aux adolescent(e)s des textes qui reflètent leurs modes, usent de leur vocabulaire, traduisent leurs inquiétudes » ; les auteurs français représentatifs de ce courant sont : Susie Morgenstern, Marie-Aude Murail, Marie-Noëlle Blin, Malika Ferdjoukh. Cf Nic Diament, « Le roman pour enfants aujourd'hui », dans *Lectures, livres et bibliothèques pour les enfants* sous la direction de Claude-Anne Parmegiani, 1993, p. 67-68,

⁷⁷ Cf Nic Diament, *ibidem*, : « Dans les années 70, on avait vu naître une littérature militante en ce qui concerne la libération des mœurs : enfin, on avait le droit de parler de tout aux adolescents. Les écrivains des années 80 se sont engouffrés dans la brèche. Ils n'hésitent pas à aborder, mais avec plus de nuance, de finesse et de justesse psychologique que leurs prédécesseurs, des thèmes comme la mort, l'amour, l'anorexie, l'homosexualité, la drogue, les relations ambiguës entre un adulte et une adolescente, ...la guerre, ...les difficultés économiques... »

Joëlle Turin, Maryvonne Buss, « La littérature de jeunesse », dans *Textes et documents pour la classe*, n°632-633, 1992, p. 4-12 : « Signes des temps ? Ces dernières années, un nombre croissant de romans pour la jeunesse mettent en scène des héros en demi-teinte, plongés dans des situations difficiles : conflits sociaux ou politiques (*Frankie*), chômage (*Flo*), conflits raciaux (*En attendant la pluie*) ou encore conflits familiaux (*Chantages*)...En réalité, du handicap à la violence raciale, de l'inceste au viol, de la maladie à la mort, il n'est pas un sujet que la littérature jeunesse ne puisse aborder. »

⁷⁸ Joëlle Turin, Maryvonne Buss, *ibidem*, p. 28-29, « Des adultes sur la sellette : en littérature de jeunesse, la représentation des adultes a longtemps brillé par son conformisme. Aujourd'hui, dans les romans pour les 7-14 ans, les « grandes personnes » descendent fréquemment de leur piédestal. Quitte à gagner parfois en authenticité. »

complaisance ; cependant, le *Journal d'Anne Frank*, qui n'appartient pas au courant décrit ici mais qui est de loin le livre le plus tragique de tous les livres racontés, a été lu par une petite fille de 10 ans. Mais, comme on l'a dit plus haut, ce petit recensement ne donne pas une idée de tous les livres lus par les enfants interrogés, puisqu'il concerne seulement ceux qu'ils ont particulièrement aimés, dont ils ont eu envie de parler.

Toujours avec cette réserve, on peut également remarquer que, si l'univers quotidien de l'enfant n'est pas absent des livres énumérés, il n'y a pas de livres que l'on pourrait qualifier de strictement intimistes, qui puisent leur sujet dans la vie quotidienne, et où les complications et péripéties qui arrivent aux enfants ne sortent pas du cadre de ce qui est considéré comme ordinaire (le départ de la mère de l'héroïne pendant plusieurs semaines pour des raisons familiales dans *La Maison des petits bonheurs* de Colette Vivier⁷⁹, ou un week-end qui s'annonce maussade et qu'il faut s'efforcer de supporter ou d'égayer, dans deux romans de Marie Depleschin⁸⁰) et où la sensibilité de l'enfant, ses états d'âme, ses relations avec ses proches sont attentivement analysés. *Sarah Ida* constitue là-encore une exception : il se passe concrètement peu de choses dans ce roman, tandis que l'évolution de l'héroïne est perceptible ; mais ce profond changement donne un « enjeu » aux romans cités plus haut plus spécifiquement inscrits dans la vie quotidienne, chacun dans un style très différent. La dimension psychologique n'est pas absente des autres types de romans cités plus haut, en particulier de ceux de Marie-Aude Murail et de Susie Morgenstern ; mais ces derniers ne renoncent pas à introduire dans l'univers quotidien du héros des éléments extérieurs qui insufflent du piquant, du rythme, ils ne traduisent pas en somme la durée de la même manière.

Des adultes plus ou moins présents

En lisant les récits de certains enfants (en ayant notamment en tête le modèle actanciel de Greimas, cf p.5), on se rend compte que la place de l'adulte est plus ou moins centrale, et cette importance relative de l'adulte renvoie à celle qu'il a dans le livre. D'un côté, on peut classer *Charlie et la chocolaterie* raconté par Rina, *l'Heure des Mamans* par Assita et les trois livres racontés par Elodie, *la Sorcière de la rue Mouffetard*, *Qui a tué*

⁷⁹ « Tous [les romans de Colette Vivier] ont en commun d'être ce qu'on a appelé des romans « de vie quotidienne », des romans qui parlent avec simplicité et tendresse des petites choses de tous les jours, des espoirs, des désirs, des peurs. Aucun dépaysement par le mystère, l'aventure ou le merveilleux. », cf Nic Diamant, *Dictionnaire des auteurs français pour la jeunesse (1914-1991)*, 1993, p. 690.

⁸⁰ Marie Depleschin, *Rude samedi pour Angèle*, 1994 (La maman d'Angèle est prise d'une grosse déprime et ne veut pas quitter son lit ; Angèle ne manque pas d'initiatives pour s'occuper et d'elle et de sa mère) ; *Tu seras un homme, mon neveu*, 1995 (Henri a 13 ans et s'ennuie mortellement, et pas seulement en ce dimanche après-midi ; son oncle Alfred lui raconte alors les moments difficiles qu'il a vécus enfant, et comment un personnage hors du commun le tira de sa « détresse »...). C'est l'enfant qui s'exprime dans ces romans, à travers des monologues et les réflexions intérieures empreints à la fois d'auto-complaisance et d'auto-dérision.

Minou-Bonbon ?, et *Graine de monstre* : dans les trois cas, l'adulte est très présent. Incarné surtout par grand-papa Joe et monsieur Wonka, il est protecteur et bénéfique dans le premier, dans le second il est le sujet d'observation du narrateur enfant et est gentiment brocardé ; enfin dans le dernier cas, il est essentiellement menaçant, puisque les adultes dont Elodie a parlé sont tour à tour une sorcière, des gens suspectés d'avoir tué un chat, et enfin une famille qui abandonne le petit monstre qui a « poussé » chez elle. Chez Azrah (*Sarah Ida*, *Matilda*), les choses se compliquent, car elle a raconté des livres où les relations entre les adultes et les enfants sont importantes, mais pour une partie d'entre elles (relations des parents et des enfants dans les deux livres) elle ne les a pas ou quasiment pas évoquées dans ses récits. On peut remarquer que deux livres qui viennent d'être cités ont pour thème l'abandon de l'enfant (*Matilda* et *Graine de monstre*, même si Grou-grou n'est pas vraiment un enfant...). Et d'un autre côté, les livres lus et racontés par Benjamin (*Ma Montagne*, *Etoile Noire*, *Aube Claire*), Kahina (*Baby-Sitter Blues*) et Alice (*Le faucon déniché*) mettent en scène des héros beaucoup plus indépendants, sans toutefois que l'adulte disparaisse ; s'il garde parfois son rôle de destinataire (le père d'Aube Claire, la mère d'Emilien quand elle lui suggère de faire du baby-sitting), il n'est pas présent (ou seulement ponctuellement, comme le père d'Aube Claire encore) dans l'aire d'action où s'épanouit le héros. Dans *Le faucon déniché*, l'adulte qui tient le « rôle principal » est néfaste (c'est le fauconnier) ; mais il n'est qu'un opposant auquel Martin tient tête (même si cela se solde par un échec), alors que dans les deux premiers livres racontés par Elodie, l'adulte était une menace pour la vie de l'enfant. Or cette distinction faite entre les livres lus recoupe celle qui sépare les enfants selon leur âge : les enfants qui ont lu les romans où s'affirme l'autonomie du héros ont 12 ans, les autres ont entre 9 et 11 ans.

Des livres récents

Enfin, pour continuer à parler des romans présentés, on peut noter qu'ils sont assez récents, et pour une bonne partie datent des années 1980⁸¹. Or il existe entre les romans pour enfants du siècle passé (ceux qui ont survécu, qui visaient à raconter une histoire aux enfants et non pas ceux qui étaient conçus essentiellement dans une intention moralisatrice) ou de la première moitié de ce siècle et ceux qui sont postérieurs à 1960 une

⁸¹ Là-encore il convient de répéter que la liste des quelques romans sur laquelle se fondent ces remarques n'est en rien représentative des livres lus par des enfants de 9 à 12 ans, mais renvoie seulement aux préférences du petit échantillon d'enfants interrogés. En effet, Christian Poslaniec (*op. cit.*, p. 28 et sq.) a constaté que les 200 enfants de CM2 suivis pendant une année lisaient spontanément les classiques (Lewis Carroll, la comtesse de Ségur, Jules Verne, Molière, Malot, Pergaud, Pagnol, Bosco, Dumas, Gautier, Daudet, Defoe...) quand on leur proposait un choix de livres suffisamment important.

distinction importante, qui se fonde sur le rapport entre le début et le dénouement⁸². La plupart du temps, dans les oeuvres antérieures à 1950, on trouve un dénouement qui « constitue un retour à la case départ. Le héros, heureux de revenir en amont, retrouve une identité qu'il avait perdue provisoirement. Ses sentiments n'ont guère évolué. Sa vie redevient donc ce qu'elle était avant « l'aventure ».. » (cela concerne par exemple, *Alice au pays des merveilles*, *L'Île au Trésor*, *Bilbo le Hobbit*, *Le 35 Mai* etc.). En revanche, dans les récits postérieurs à 1960, « le dénouement constitue un retour à la case de départ, mais le protagoniste n'est plus le même...Il a trouvé un nouvel équilibre », et dans certains cas, il y a une rupture plus franche : « la fin ne renvoie pas à la case de départ...le retour en arrière est impossible. le [héros] ne retrouve pas l'identité qu'il avait au départ... » On peut souscrire à cette observation en examinant ce rapport dans les romans présents dans la liste : dans *Sarah Ida*, *Ma Montagne*, *Etoile Noire*, *Aube Claire*, « le héros a mûri » ; dans *Charlie et la chocolaterie* et *Lettres d'amour de 0 à 10 ans*, s'ouvrent devant lui de nouvelles perspectives, pleines d'espérance ; dans *Le faucon déniché* et *Matilda*, il doit admettre une rupture qui l'éloigne définitivement de son passé. Mais *Baby-Sitter Blues* laisse plus perplexe : on serait tenté de le rattacher par certains côtés à la première catégorie d'ouvrages définie par Ganna Ottevaere-Van Praag (où dominant pourtant des livres antérieurs à 1950), parce qu'il semble que le héros n'évolue pas beaucoup dans ses rapports à autrui, dans ses sentiments, dans son identité. On perçoit Emilien comme un garçon drôle, débrouillard, attachant dès les premières lignes du livre, et c'est bien ainsi qu'il est tout au long du livre. Certes il a conçu un attachement pour un petit garçon qu'il a gardé, mais toutes ses aventures passent trop vite pour que l'on puisse parler « d'évolution de la vie intérieure » ; quant à la fin, elle reste suspendue, ouverte, mais le lecteur devine qu'il va renouer son amitié avec Martine-Marie (peut-être plus profondément), ce qui renvoie au début du livre. Il semble qu'« après ses errances, [Emilien] se retrouve pareil à lui-même », et on est prêt à parier que sa personnalité et sa verve le destinent à de nouvelles aventures⁸³. Les dernières pages des livres pour enfants sont essentielles, car ce sont elles qui vont permettre « à son lecteur en devenir de continuer à grandir »⁸⁴, et les romans postérieurs à 1960 ont tendance à s'achever en ouvrant sur l'avenir, tandis que leurs prédécesseurs, en revenant au point de départ, « concourent à imprégner le lecteur d'une impression de durée et de sécurité. »

⁸² Cf Ganna Ottevaere-Van Praag, *Le roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques narratives*, 1996, p. 139-166.

⁸³ C'est d'ailleurs le cas : « ...Emilien, le héros de *Baby-Sitter Blues*, premier volume d'une série qui a déjà ses aficionados », Joëlle Turin, Maryvonne Buss, *op. cit.*, p. 8.

⁸⁴ Cf Joëlle Turin, Maryvonne Buss, *op. cit.*, p. 12.

Les Chair de Poule

Les livres de la série Chair de Poule édités par Bayard Poche connaissent un énorme succès chez les préadolescents, et les enfants rencontrés à l'occasion de ce travail n'ont pas fait exception. Ainsi quatre enfants sur la dizaine qui ont été interrogés à la bibliothèque Crimée sont des lecteurs de cette collection, et plusieurs enfants du collège Bergson ont eu envie de me parler d'un Chair de Poule, auquel cas les autres enfants présents les écoutaient attentivement, précisaient certains points, relevaient des erreurs, donnaient leur avis sur le livre (voir la transcription de ces petits débats). Les Chair de poule apparaissent comme une référence commune à de nombreux enfants. Comment expliquer que leur engouement s'applique non seulement à un genre, mais surtout à une collection et à son auteur (tous les livres sont écrits par R.L. Stine)? Et que penser de l'effet sur les jeunes lecteurs de cette littérature extrêmement stéréotypée ? Pour tenter de répondre à la première question, on peut se reporter aux articles qui ont analysé les mécanismes de ces ouvrages, et révélé leur habileté⁸⁵. Tout d'abord, la présentation du livre (titre évocateur, illustration sur la couverture, avertissement au lecteur avant qu'il n'entame sa lecture : « Attention lecteur, Tu vas pénétrer dans un monde étrange, où le mystère et l'angoisse te donnent rendez-vous... », macaron au dos du livre : « Attention danger, frissons garantis », numérotation des chapitres avec des chiffres tremblants de peur) vise à conditionner le lecteur, à lui « imposer l'optique ludique de la peur »⁸⁶ ; le lecteur est donc appâté, tout en sentant que rien n'est grave, qu'il va seulement jouer à se faire peur. Les enfants qui ont parlé de ces lectures semblaient tout à fait éprouver ce recul par rapport à la peur. Puis le récit commence, et l'on peut relever alors tous les effets mis en oeuvre pour séduire le lecteur : identification avec un héros à peu près du même âge, dont les caractéristiques sociales et familiales sont suffisamment passe-partout pour s'adapter au plus grand nombre de lecteurs, récit rapide qui évacue tout ce qui n'a pas directement trait à l'action, chapitres qui s'achèvent sur un suspense, ce qui renforce la curiosité et l'émotion du lecteur et l'oblige à continuer, style neutre mais en réalité efficace et qui se rapproche du langage des enfants, etc. Tout ce savoir-faire explique bien pourquoi R. L. Stine est appelé le Stephen King des jeunes⁸⁷. La discussion de Kahina et Olivia sur l'issue réelle de *Masque Hanté* est un bon exemple de l'habileté de Stine à susciter curiosité, attente, angoisse (à laquelle Kahina cherche à mettre fin).

⁸⁵ Cf Aline Eisenegger, « Sous le portrait du livre, l'image du lecteur », *la Revue des livres pour enfants*, n°170, juin 1996, et surtout Stéphane Manfredo, « Chair de poule : les mécanismes de la peur », dans *Lecture Jeune*, avril 1997, n°82, p. 35-39.

⁸⁶ Cf Stéphane Manfredo, *ibidem*, p. 35.

⁸⁷ Les procédés décrits rapidement ici se rapprochent de ceux énumérés par Alice Ferney (« Stephen King ou le pouvoir du romancier qui croit aux histoires », dans *Lecture Jeune*, 1994, n° 69, p. 16-18), à la différence près que R. L. Stine ne montre pas l'horreur, il se contente de la suggérer.

Ces émotions, qui sont ressenties parce que l'auteur ménage du suspense mais aussi parce qu'il introduit le lecteur dans la subjectivité du narrateur, ont-elles seulement pour effet de distraire l'enfant le temps de sa lecture en l'entraînant dans une histoire qui le « tient » et le lâche plus, ou lui permettent-elles aussi, « par des processus cathartiques, d'exorciser ses angoisses et ses fantasmes »⁸⁸ ? Les thèmes qu'utilisent R.L. Stine, même s'il sait aussi reprendre à son compte ce qui est dans l'air du temps (imaginaire véhiculé par *les Dents de la mer*, et plus proche de nous, par *X-files*), sont classiques et ont fait leurs preuves ; en particulier les figures de masques, de fantômes, de pantins, de loup-garous... renvoient « un reflet dégradé de l'être humain » et font apparaître « une projection déplaisante de soi, la part obscure que nous gardons refoulée »⁸⁹. Si le fait de s'engager dans la lecture d'un livre avec le sentiment conscient qu'on accepte pour un temps l'histoire qu'il nous raconte et le contrat proposé par l'auteur (qui est ici de faire comme si on avait peur) n'est pas un obstacle à une implication profonde⁹⁰, ce qui fait douter l'adulte de la profondeur de l'impact de la lecture des *Chair de Poule*, c'est la qualité littéraire relative des ces livres⁹¹. Les enfants interrogés fournissent-ils sur ce point quelques éclaircissements ? Ils font une hiérarchie entre les livres de R.L. Stine, certains étant plus effrayants que d'autres ; est-ce parce que certains thèmes sont plus forts que d'autres ? Cela pourrait être une piste de recherche pour mieux comprendre de quoi est fait l'engouement d'un grand nombre d'enfants pour les *Chair de Poule*.

Pour finir sur ce « phénomène », il faut souligner que beaucoup d'enfants rencontrés ne lisaient pas exclusivement des *Chair de Poule*, et ont parlé d'autres livres. A Crimée, Benjamin et Ivanna, qui ont tous les deux raconté des livres « forts », venaient aussi à la bibliothèque pour s'approvisionner en *Chair de Poule*. Reste que quelques enfants (2 ou 3) semblaient a priori enfermés dans cette littérature de genre.

⁸⁸ Cf Stéphane Manfredo, *op. cit.*, p. 39.

⁸⁹ Cf Stéphane Manfredo, *op. cit.*, p. 38-39.

⁹⁰ Cf Rina, dans *Charlie et la chocolaterie* : « mais c'est imaginaire... »

⁹¹ Le mécanisme des *Chair de Poule* décrit plus haut est reconduit de livre en livre, et les histoires de R.L. Stine ne sont pas originales, ainsi que le note Stéphane Manfredo (*op. cit.*, p. 36). En fait, les critères qui servent à Daniel Pennac (*op. cit.*, p. 181) pour définir « la littérature industrielle » pourrait tout à fait convenir aux romans de R.L. Stine : « littérature...qui se contente de reproduire à l'infini les mêmes types de récits, débite du stéréotype à la chaîne, fait commerce ...de sensations fortes ». Elle se contente de répondre à « la satisfaction immédiate et exclusive de nos sensations » et ne permet pas à l'enfant d'élargir son expérience par le biais de l'identification.

Kahina (collège Bergson) finit de raconter *Le masque hanté*, de R. L. Stine, série Chair de poule, et deux autres enfants interviennent.

- Kahina : ...elle est rentrée chez elle et son frère Noah il lui a fait une farce, il lui a dit : enlève ce masque, tu me fais peur ! » Alors elle a cru qu'elle avait encore le masque et elle s'est mise à crier ; sinon après ça s'est bien passé...
- Olivia : Non, ça s'est pas bien passé ; après elle était dans le salon avec sa mère et elle se jette dans ses bras, elle lui dit « maman, j'ai eu peur »
- Kahina : et son petit frère Noah, il arrive et il prend le masque
- Olivia : il le met
- Kahina : Non, non, il le met pas justement, il dit à sa soeur : « Hé, Caroline, tu me le prêtes ? », rien qu'avec ce moment, mais il l'a pas essayé puisqu'il dit : « Je voudrais l'essayer. »
- Olivia : Non, parce qu'en fait, t'as oublié de dire que dans le magasin, l'homme il lui dit : « Si tu veux réussir à enlever ce masque, il faut que ça soit la dernière fois que tu le mettes, si tu le remets encore une fois, il s'enlèvera plus jamais »
- Emma : Même si il y a une preuve d'amour
- Olivia : Alors en fait son frère il l'a mis, et ça se termine comme ça, chair de poule...
- Kahina : Non, il l'a pas mis...
- Olivia : Je sais, mais il va le mettre, il va le mettre...
- Kahina : Mais aussi c'est mal fait, parce qu'elle l'a déjà mis deux fois...

Puis elles débattent sur la preuve d'amour (Emma : « elle a serré son chien dans les bras plus de dix minutes, et ça n'a pas marché, et c'est grâce à la tête (?) qu'il y a eu la preuve d'amour »).

Alice vient de raconter *Terreur sous l'évier* de R. L. Stine, série Chair de Poule

- Et pourquoi ça vous plaît ces histoires ?

- Kahina : ben en fait, ces histoires y a toujours écrit Chair de Poule et derrière, je vais vous montrer : « Attention danger, attention danger, frissons garantis », alors...

- Alice : Mais ça fait pas trop peur

Kahina : Ca fait pas trop peur, ça rend plutôt une histoire et à la fin de « Souhaits dangereux » par exemple, c'était un peu de la science-fiction, elle devient colombe qui mange un ver de terre et qui s'envole...c'est farfelu

- Alice : Y en a quelques uns qui font peur comme « Le monstre de l'auditorium » et « Le masque hanté »,

- Kahina: ils m'ont fait vraiment très très peur

- Olivia : Oui, à ce qui paraît les Chair de Poule, c'est pas R L Stine qui les écrit, c'est plutôt un auteur qui les écrit, et lui il les réécrit un tout petit peu à sa manière, un peu la ponctuation, et puis il le met à son nom, mais en vrai, les Chair de Poule c'est pas R.L. Stine qui les écrit.

Une autre m'a expliqué que c'est un ordinateur qui les écrit.

- Alice : Et ce que je voulais dire sur R.L. Stine, c'est que c'est censé faire peur, et y en a quelques uns ça réussit assez bien, mais le seul problème qui empêche un petit peu que ça fasse peur, que du coup on n'a pas peur, c'est que on sait que c'est de la science-fiction et tout, c'est pas des choses réelles, donc ça peut pas exister des éponges vivantes comme ça, vivantes et tout...c'est dommage parce que ça gâche un peu.

B. Qu'ont retiré les enfants des livres lus ? (contrairement à la partie précédente, on ne s'appuie ici que sur les récits analysés)

En allant au-delà de l'analyse des lectures particulières et de l'énumération des moyens par lesquels l'enfant s'approprie le texte et l'histoire d'un livre qu'il a lu (cf p. 33-34), on peut se demander si, de manière globale, se dégagent des caractéristiques communes à tous les enfants dans la façon dont ils s'investissent dans leurs livres. L'identification au jeune héros est une constatation qui ne surprend pas⁹², on en a trouvé des traces dans tous les récits de livres dont l'intrigue, se développe autour d'un tel protagoniste⁹³. Elle apparaît d'autant mieux lorsqu'on voit l'enfant négliger un ou plusieurs autre(s) personnage(s) important(s) du livre (Elodie et le père Latuile, Mohammed et les compagnons de Tintin, en particulier le capitaine Haddock). Cette identification au personnage principal ne suppose absolument pas qu'il soit du même sexe que le lecteur (Rina et *Charlie*, Elodie et *Nicolas*, Benjamin et *Aube Claire*, Kahina et *Emilien*, Alice et *Martin*). D'autre part, on n'est pas étonné non plus de remarquer que le jeune lecteur ne rende pas compte de tous les niveaux de lecture d'un roman (cf p. 18 et 29). Sur tous ces points, la réception de l'enfant apparaît conforme à ce que l'adulte pouvait prévoir.

Conformes aussi, dans une certaine mesure (mais néanmoins personnelles) sont les réactions de Rina et d'Azrah qui toutes les deux ont été sensibles aux outrances de Roald Dahl et y ont probablement trouvé une sorte d'exutoire : « Dans ses descriptions de l'angoissante situation faite à l'enfant dans le monde adulte, Dahl renoue avec les antiques terreurs et la cruauté des contes traditionnels, et rejoint un Bettelheim dans sa vision dramatique et cependant confiante, du psychisme enfantin »⁹⁴. Quant à Elodie, en prenant très au sérieux la sorcière de la rue Mouffetard, elle ne semble pas tellement sensible à l'humour des contes de la rue Broca, mais curieusement elle rejoint ainsi les

⁹² Cf Ganna Ottevaere-Van Praag, *op. cit.* « Aussi les intrigues des romans publiés pour la jeunesse reposent-elles sur des personnages (elles ne prennent pas appui, par exemple, sur des impressions ou des sensations enchevêtrées), parmi lesquels se détachent bien sûr le héros aux contours nettement définis, protagoniste attachant, souvent présent dès l'entrée du récit. La trame romanesque se déroule au rythme de l'histoire affective (arrière-plan personnel) des actes de détermination de ce dernier...Ne faudrait-il pas en conclure que c'est par l'intermédiaire du héros que le jeune lecteur communique essentiellement avec le texte et son auteur ? »

⁹³ Ce qui n'est pas le cas de *L'heure des mamans* ; le comportement des mères de famille est vu à travers les yeux d'un enfant, qui reste extérieur aux petites scènes décrites. Dans *La Sorcière de la rue Mouffetard*, le sujet actif est la sorcière. Dans *Graine de Monstre*, histoire vue à travers le point de vue du papa, les enfants ne sont pas les personnages principaux, ils ne se détachent pas de leur famille, qui peut être assimilée à un personnage unique, en prise à Grou-Grou et se cachant de monsieur Legoujat. L'identification au petit monstre est-elle possible ? En tout cas, Elodie a été émue par lui.

⁹⁴ Cf Catherine Turlan, « Si l'enfance m'était contée », dans *Enfant d'abord*, n°152, nov.-déc. 1991, p. 41

propres angoisses enfantines de l'auteur⁹⁵. Elodie encore (à propos de *Graine de monstre*) et Julie surprennent dans la mesure où elles semblent avoir trouvé dans les livres qu'elles ont lus plus de choses qu'un adulte ne pourrait y voir ; *Ce n'est pas de ton âge* est une petite histoire sentimentale, mais Julie en a tiré un thème autour duquel elle a brodé (et donc « n'a pas seulement répondu à la satisfaction immédiate et exclusive de ses sensations », pour citer Daniel Pennac). Assita en revanche a lu un livre léger pour ce qu'il était, en y trouvant un écho amusant de son univers quotidien. Surprenante aussi est une tendance qui n'est qu'esquissée car elle apparaît seulement à travers deux récits, peut-être trois : il s'agit du refus de souscrire à une fin malheureuse (cf récits d'Alice, de Kahina, peut-être de Benjamin) ; sans vouloir exclure les livres (rares) qui ne proposent pas une issue heureuse ou pleine d'espoir, cela semble donner raison à Bettelheim lorsqu'il souligne, dans le cas des contes de fées, l'importance capitale pour l'enfant des « happy-end ».

⁹⁵ « -Dites-nous, M. Gripari, pourquoi ces marchands de fessées et tants d'affreuses, de délicieuses sorcières ? -Une façon d'exorciser mes cauchemars d'enfant...Je rêvais toujours de femmes noires et contagieuses ; lorsqu'elles me soufflaient dessus avec leur long mufle ou leur groin, je devenais tout noir ! Les psychanalystes, bien sûr, se pourlèchent de ce genre de choses... », cf Nic Diamant, *Dictionnaire des auteurs français pour la jeunesse (1914-1991)*, 1993, p. 313.

Conclusion

Recueillir auprès des enfants le récit de ce qu'ils ont lu a été pour nous une expérience intéressante, car elle nous a amenés à élargir nos connaissances en matière de littérature enfantine. Si ce mode d'approche ne paraît pas utilisable dans un contexte d'animation, dans un club de lecture par exemple, où l'on cherche à susciter avant tout une discussion, il s'est révélé efficace pour obtenir des enfants qu'ils parlent des livres avec une certaine confiance. Les enfants qui nous ont guidés dans notre exploration des livres de jeunesse nous ont montré qu'une partie de leurs choix rejoignaient ceux des prescripteurs, et que, dans leur appropriation même du livre, leur apport personnel, réel certes, ne produisait toutefois pas d'écarts transformant radicalement le contenu de l'ouvrage (nous laissons de côté ici le cas des bandes dessinées). Par ce qu'ils nous ont laissé entrevoir de ce qui s'était joué entre eux et le livre, ils semblent s'être investis dans les livres forts comme ceux-ci le « méritaient » ; mais à travers deux exemples, on a vu que des petits livres au contenu moins consistant peuvent susciter une implication qu'on n'aurait pas a priori attendue. Quant aux « mauvais » livres (selon la définition qu'en donne Daniel Pennac), les Chair de Poule puisque c'est d'eux qu'il s'agit, ils ont toutes les caractéristiques pour n'offrir à l'enfant que le moyen de passer le temps (et ce serait déjà beaucoup) ; mais cette question mériterait sans doute un approfondissement. Toutes ces observations, comme celles qui ont été énoncées dans le corps du mémoire, ne valent que pour un petit échantillon d'enfants interviewés.

Bibliographie

Ouvrages relatifs au récit

Adam (Jean-Michel), *Le récit*, PUF, 1994

Clanché (Pierre), *L'enfant écrivain. Génétique et symbole du texte libre*, Paidos, Le Centurion, 1988

Denhière (Guy), « Compréhension et rappel d'un récit par des enfants de 6 à 12 ans », dans *Bulletin de psychologie*, 1979, n° 32, p. 803-819

Denhière (Guy), « Schéma(s) ? Vous avez dit schéma(s) ? », dans *Bulletin de psychologie*, 1982, n°35, p. 717-731

Eco (Umberto), *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération du lecteur dans les textes narratifs*, Grasset, 1985

Fayol (Michel), « A propos de la clôture des récits », dans *Psychologie Française*, 1980, n°25, p. 139-147

Fayol (Michel), « L'acquisition du récit : un bilan de recherches », dans *Revue française de pédagogie*, 1983, n°62, p. 65-82

Fayol (Michel), « Le récit écrit d'expérience personnelle. Son évolution chez l'enfant de 6 à 10 ans », dans *Bulletin de psychologie*, 1982, n°35, p. 261-265

Fayol (Michel), « Les conservations narratives chez l'enfant », dans *Enfance*, 1978, n°4-5, p. 247-259

Fayol (Michel), *Le récit et sa construction. Une approche de psychologie cognitive*, Delachaux et Niestlé, 1994

Goulemot (Jean-Marie), *De la lecture comme production de sens*, dans Chartier (Roger), *Pratiques de lecture*, Rivages, 1985

« Le sens du récit », *Sciences humaines*, n°60, avril 1996

Propp (Vladimir), *Morphologie du conte*, Le seuil, 1970

Rodari (Gianni), *Grammaire de l'imagination. Introduction à l'art d'inventer des histoires*, Ed. Français Réunis, 1979

Ouvrages relatifs à la littérature enfantine et à la lecture des enfants

Aurenche (Blandine), Chatouillot (Geneviève), Giard (Hélène), Guardia (Florence) et Hammache (Zäïma), « Passeurs de livres », dans *la Revue des livres pour enfants*, n°170, p. 56-61

Bettelheim (Bruno), *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, 1976

Bourguignon (Jean-Claude), Gromer (Bernadette), Stoecklé (Rémi), *L'album pour enfants. Pourquoi ? Comment ?*, Armand Collin-Bourrelrier, 1985

Diamant (Nic), *Dictionnaire des écrivains français pour la jeunesse (1914-1991)*, L'Ecole des Loisirs, 1993

Eisenegger (Aline), « Sous le portrait du livre, l'image du lecteur », *la Revue des livres pour enfants*, n° 170, juin 1996

« L'enfant lecteur », *Autrement*, n° 93, 1988

Le livre dans la vie quotidienne de l'enfant : colloque international, 8-10 février, Paris, centre Georges Pompidou / organisé par le comité français pour l'Unicef, la BPI, le centre de recherche et d'information sur la littérature pour la jeunesse

Manfredo (Stéphane), « Chair de poule : les mécanismes de la peur », dans *Lecture Jeune*, avril 1997, n° 82, p. 35-39

Ottevaere-Van Praag (Ganna), *Le roman pour la jeunesse, approches, définitions, techniques narratives*, Peter Lang, 1996

Parmegiani (Claude-Anne), sous la dir., *Lectures, livres et bibliothèques pour les enfants*, Cercle de la librairie-Bibliothèques, 1993

Patte (Geneviève), *Laissez-les lire : les enfants et les bibliothèques*, Editions de l'Atelier, 1987

Pennac (Daniel), *Comme un roman*, Gallimard, 1992

Perrot (Jean), *Du jeu, des enfants et des livres*, Cercle de la librairie, 1988

Poslaniec (Christian), *Comportements de lecteurs d'enfants du CM2 : profils, influence des animations, influence de la contrainte*, INRP, 1994

Quella-Guyot (Didier), *50 mots pour la bande dessinée*, Desclée de Brouwers, 1990

Singly (François de), *Lire à 12 ans : une enquête sur les lectures des adolescents*, Nathan, 1989

Turin (Joëlle), Buss (Maryvonne), sous la dir., « La littérature de jeunesse », *Textes et documents pour la classe*, 1992, n° 632-633

Turlan (Catherine), « Si l'enfance m'était contée », dans *Enfant d'abord*, nov.-déc. 1991 (*Peut-on grandir sans les contes ?*), n° 152, p. 34-41

Vié (François), « Lit-on vraiment une bande dessinée ? », dans *la Revue des livres pour enfants*, n° 139, printemps 1991, p. 41

Sommaire

Première partie: pourquoi et comment étudier les récits d'enfants ? :

p. 1-9

I. Introduction :	p. 1-3
II. Les analyses structuralistes, littéraires et linguistiques :	p. 3-6
III. Le travail du lecteur :	p. 6-8
IV. L'enfant et le récit :	p. 8-9

Deuxième partie : analyse des récits :

p. 10-

100

(les récits des enfants ont été intégrés au corps du texte au lieu d'être rejetés en annexe pour une lecture plus commode de l'ensemble du mémoire)

Liste des enfants rencontrés et des livres racontés :	p. 10
1. <i>Charlie et la chocolaterie</i> (R. Dahl):	p. 12
Bilan :	p. 24
2. <i>La sorcière de la rue Mouffetard</i> (P. Gripari):	p. 30
Bilan :	p. 33
3. <i>Qui a tué Minou-Bonbon ?</i> (J. Périgot) :	p. 34
Bilan :	p. 38
4. <i>Graine de monstre</i> (M.-A. Murail):	p. 40
Bilan :	p. 42
5. <i>Ma Montagne</i> (J. George):	p. 43
Bilan :	p. 47
6. <i>Etoile Noire, Aube Claire</i> (S. O'Dell):	p. 48
Bilan :	p. 53
7. <i>Sarah Ida</i> (R. Bulla Clyde):	p. 54
Bilan :	p. 57
8. <i>Matilda</i> (R. Dahl)	p. 59
Bilan :	p. 62
9. <i>C'est pas de ton âge</i> (B. Smadja):	p. 63
Bilan :	p. 66
10. <i>On a marché sur la lune</i> (Hergé):	p. 67
Bilan :	p. 69
11. <i>L'horloge maudite</i> (R.L. Stine):	p. 71
Bilan :	p. 72
12. <i>Astérix chez les Bretons</i> (R. Goscinny, A. Uderzo):	p. 73
Bilan :	p. 75
13. <i>Le faucon déniché</i> (J.-C. Noguès):	p. 76
Bilan :	p. 82
14. <i>Baby-Sitter Blues</i> (M.-A. Murail):	p. 84
Bilan :	p. 91
15. <i>L'Heure des mamans</i> (B. Heitz):	p. 93
Bilan :	p. 96
Bilan de l'ensemble des récits analysés :	p. 97
Les autres livres présentés :	p. 99
<i>le Journal d'Anne Frank</i> :	p. 100

Troisième partie: Synthèse des récits analysés et des livres présentés :

p. 101

I. Synthèse sur la forme des récits :

p. 101

II. Essai de synthèse sur le fond :

p. 105

A. Qu'ont lu les enfants interrogés ?

- une diversité non exhaustive:

p. 105

- des adultes plus ou moins présents:

p. 108

- des livres récents :

p. 109 -

les Chair de Poule :

p. 111

B. Qu'ont retiré les enfants des livres lus ?

p.116

Conclusion :

p. 118

Bibliographie :

p. 119

Sommaire :

p. 122